HANDBOUND
AT THE

UNIVERSITY OF
TORONTO PRESS

52
1883
I

LE BACHELIER
DE SALAMANQUE,
OU
LES MEMOIRES
DE D. CHERUBIN
DE LA RONDA,

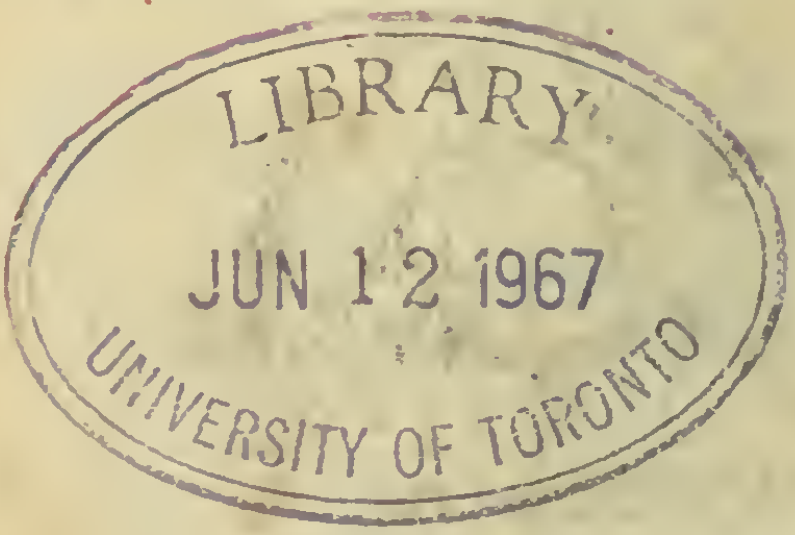
TIRE'S D'UN MANUSCRIT ESPAGNOL,

Par Monsieur LE SAGE.

TOME PREMIER.

A AMSTERDAM,
Chez J. WETSTEIN & G. SMITH.
MDCCXXXVI.

PQ
1997
D3
E.1-2



TABLE

DES

CHAPITRES

Des III. Livres de cet Ouvrage, diviſé en II. Tomes.

TOME I.

Livre I.

CHAP. I. *De la famille & de l'éducation de Don Chérubin.* 1.

CHAP. II. *De la prémière Maiſon où D. Chérubin fut Précepteur.* 14.

CHAP. III. *Le Bachelier D. Chérubin va offrir ſes ſervices*

au Conſeiller du Conſeil de Caſtille. De l'entretien qu'il eut avec ce Magiſtrat. 22.

CHAP. IV. *Le Religieux de la Merci place le Bachelier chez le Marquis de Buendia.* 28.

CHAP. V. *Le Bachelier devient Précepteur du Fils d'un Contador.* 41.

CHAP. VI. *Ce que devint notre Bachelier au ſortir de chez le Contador.* 50.

CHAP. VII. *Comment D. Chérubin, ſur le point d'être l'Epoux de Dona Louyſe de Padilla, perdit tout-à-coup l'eſpérance de le devenir.* 65.

CHAP. VIII. *De l'arrivée de D. Chérubin à Tolède, & de la pré-*

prémière Education qu'il y entreprit. 74.

CHAP. IX. *De la converſation que D. Chérubin eut avec un Précepteur Biſcayen de ſes Amis, & quelle en fut la ſuite.* 87.

CHAP. X. *Notre Bachelier devient Préceptenr du Neveu d'un Joüalier de Cuença.* 106.

CHAP. XI. *D. Chérubin retourne à Madrid, où il rencontre par hazard un Homme qui lui dit des nouvelles de D. Louyſe.* 116.

CHAP. XII. *De quelle manière D. Chérubin fut reçu du Viceroi de Naples, & des entretiens qu'ils eurent enſemble.* 131.

CHAP. XIII. *D. Juan Tellès épouse la Fille du Duc d'Uzède. Suite de ce mariage. Du nouveau parti que prit D. Chérubin.* 144.

CHAP. XIV. *Il rencontre le petit Licencié Carambéla. De l'entretien qu'il eut avec lui.* 149.

CHAP, XV. *D. Chérubin fait connoissance avec un Cavalier nommé D. Manuel de Pédrilla. De quelle façon ils passoient le tems ensemble, & de l'agréable surprise où se trouva un soir D. Chérubin, en soupant avec des Dames.* 159.

Livre II.

CHAP. I. *D. Chérubin de la*

la Ronda va dîner chez ſa Sœur, & tous deux ils ſe racontent mutuellement ce qui leur eſt arrivé depuis leur ſéparation. 169.

CHAP. II. *D. Franciſca va ſe préſenter à la Comteſſe de Saint Agni. De la reception que cette Dame lui fit, & de l'entretien qu'elles eurent enſemble. Caractère de la Comteſſe.* 195.

CHAP. III. *Dans quelle Ville Franciſca & Damiana réſolurent d'aller s'établir, & des avantures qui leur y arrivèrent.* 210.

CHAP. IV. *Des nouvelles conquêtes que D. Franciſca fit à Cordouë.* 225.

CHAP. V. *Quel homme c'étoit que D. Pompéyo. De l'aveu ſin-*

ſincère & de la propoſition qu'il fit à D. Franciſca, lorſqu'il l'eut épouſée. 251.

CHAP. VI. *D. Franciſca entre dans la Troupe des Comédiens de Grenade. Comment elle fut recuë du Public, & du grand nombre de Seigneurs que ſes talens & ſes apas attachèrent à ſon char.* 259.

Fin de la Table du Tome I.

LE

LE BACHELIER DE SALAMANQUE, OU LES MEMOIRES DE D. CHERUBIN DE LA RONDA.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

De la famille & de l'éducation de Don Chérubin.

JE dois le jour à Don Roberto de la Ronda, qui des environs de Malaga où il étoit né, alla s'établir dans la Pro-

vince de Léon. Il y devint Sécretaire de Don Sebaſtien de Ceſpédez, Corrégidor de Salamanque, qui le fit Alcade de Molorido, gros Bourg voiſin de cette Ville.

Mon Père, en vertu de ſa Charge, prit de ſa propre autorité le titre de Don; & par bonheur pour lui, perſonne ne le chicana là-deſſus. Comme il avoit toujours été homme de plaiſir & fort deſintéreſſé, il amaſſa ſi peu de bien, que lorſqu'une mort prématurée le ravît à ſa famille, à-peine laiſſa-t-il de quoi vivre à ſa Veuve, & à trois enfans dont elle demeuroit chargée. J'étudiois alors avec Don Céſar, mon frère aîné, à l'Univerſité de Salamanque; & je ne ſai comment nous aurions pu faire pour

pour continuer nos études, ſans le ſecours du Corrégidor ; mais ce généreux Seigneur eut ſoin de nous. Il n'épargna rien pour nous bien entretenir. Il nous aimoit ; & toutes les fois que nous allions lui faire notre cour, il nous diſoit qu'il nous regardoit comme ſes enfans. Peut-être l'étions-nous en effet ; ce que je ne crois pourtant pas, quoique ma Mère ait eu la réputation d'être un peu coquette.

Malheureuſement pour nous, notre Protecteur mourut avant que nous fûſſions hors du Collège ; de manière que nous voyant réduits à vivre de notre patrimoine, qui ne pouvoit ſuffire à tous nos beſoins, nous fumes obligés de nous abandonner à la Providence.

D. Céſar ſe ſentant de l'inclination pour les Armes, prit parti dans un Régiment de Cavalerie, que la Cour envoyoit à Milan. De mon coté, profitant de l'amitié qu'un vieux Parent, Docteur de l'Univerſité, avoit pour moi, j'acceptai un logement qu'il m'offrit gratuitement chez lui avec ſa table. Par ce moyen ma Mère, n'ayant ſur les bras que D. Franciſca ma ſœur qui n'avoit que ſept ans, ſe vit en état de ſubſiſter doucement avec elle.

Je fis de ſi grands progrès au Collège, qu'on n'y parla plus que de Don Chérubin de la Ronda. Je brillai ſur-tout en Philoſophie, par le talent extraordinaire qu'on vit en moi pour la diſpute. Enfin je travaillai tant, que je parvins

vins à l'honneur d'être Bachelier.

Alors mon vieux Docteur, qui commençoit peut-être à se lasser de m'avoir pour commensal, car le bon-homme étoit un peu avare, me tint ce discours. Ami Don Chérubin vous êtes présentement en âge de penser à un établissement, & en état de vous soutenir par vous-même, en vous faisant Précepteur; c'est le meilleur parti que vous puissiez prendre. Vous n'avez qu'à vous rendre à Madrid, vous y trouverez facilement quelque Maison, d'où, après avoir élevé l'Enfant, vous sortirez avec une pension pour toute votre vie, ou du-moins avec un bénéfice. Vous êtes un habile garçon, & vous avez

l'air ſage : vous êtes né pour exercer le Préceptorat.

Comme je voyois à Salamanque deux ou trois Précepteurs qui me paroiſſoient contens de leur condition, je me mis dans l'eſprit que leur poſte devoit être plein d'agrément. Ainſi le vieux Docteur eut peu de peine à me perſuader. Je lui dîs que j'étois prêt à partir ; & après l'avoir remercié de ſes bontés, je me rendis effectivement à Madrid par la voie des Muletiers, avec un coffre qui contenoit tous mes effets, c'eſt-à-dire un peu de linge, mon habit de Bachelier, & quelques piſtolles que le Vieillard m'avoit lâchées malgré ſon avarice.

Etant arrivé à Madrid, j'allai deſcendre à un Hôtel garni, où

où l'on donnoit à manger proprement, & où pluſieurs honnêtes gens étoient logés. Je fis connoiſſance avec eux, & je liai entre autres un commerce d'amitié avec le Curé de Léganez, qu'une affaire importante avoit amené à Madrid. Il me fit confidence du ſujet de ſon voyage, & je lui apris le motif du mien.

Je ne lui eus pas ſitôt dit que j'avois envie d'être Précepteur, qu'il fit une grimace, dont je ris encore toutes les fois que je m'en ſouviens. Je vous plains, Seigneur Bachelier, s'écria-t-il: Que voulez-vous faire? Quel genre de vie allez-vous embraſſer? Savez-vous bien à quoi il vous engage? à ſacrifier votre liberté, vos plaiſirs, & vos plus belles

années à des occupations pénibles & ennuyeuſes. Vous-vous chargerez d'un Enfant, qui quelque bien né qu'il puiſſe être, aura toujours des défauts. Il faudra vous apliquer ſans relâche à former ſon eſprit aux Sçiences, & ſon cœur à la Vertu. Vous aurez ſes caprices à dompter, ſa pareſſe à vaincre, & ſon humeur à corriger.

Vous n'en ſerez pas quite, pourſuivit-il, pour les peines que votre Elève vous fera ſouffrir. Vous ſerez obligé d'eſſuyer de la part de ſes Parens de mauvais procédés, & de dévorer même quelquefois les mortifications les plus humiliantes. Ne penſez donc pas que le Préceptorat ſoit une condition pleine de douceur. C'eſt plutôt une ſervitude, à la-

laquelle pour se réduire il faut, comme pour se faire Moine, être quelque chose de plus ou de moins qu'un homme.

Vous pouvez, ajouta le Curé de Léganez, vous en raporter à moi là-dessus. J'ai fait le métier que vous avez envie de faire. Après celui d'un Aumônier d'Evêque, c'est le plus misérable que je connoisse; je sai ce que c'est. J'ai élevé le Fils d'un Alcade de Cour; je n'ai pas véritablement tout-à-fait perdu mes peines, puisque ma Cure en est le fruit; mais je vous proteste qu'elle me coute bien cher. J'ai passé huit années dans un esclavage plus rude, que celui des Chrétiens en Barbarie. Mon Elève, qui de tous les Enfans du monde étoit peut-être le moins

propre à recevoir une excellente éducation, joignoit à une ſtupidité naturelle, une averſion parfaite pour tout ce qui s'apelle ordre & devoir ; de manière que pour l'endoctriner j'avois beau ſuer ſang & eau, je ne faiſois que ſemer ſur le ſable. Encore aurois-je pris patience, ſi l'Alcade, moins aveuglé par l'amour paternel, eût rendu juſtice à ſon Fils ; mais ne pouvant le croire auſſi ſtupide qu'il étoit, il s'en prenoit à moi. Il me reprochoit l'inutilité de mes leçons, & ce qui ne m'étoit pas moins ſenſible que l'injuſtice de ſes reproches, il me les faiſoit ſans ménager les termes.

J'avois donc, continua le Curé, à ſouffrir également du Père & du Fils, d'une manière diffé-

différente; j'avois encore dans les Domeſtiques des tirans de mon repos, des eſpions vigilans, & des inférieurs toujours prêts à me manquer de reſpect. La vilaine Maiſon, dîs-je au Curé! je vous trouve encore bien heureux, de n'en être pas ſorti ſans récompenſe. Vous avez raiſon, me répondit-il; encore obſerverez-vous, s'il vous plaît, qu'il m'eſt dû près de mille écus d'apointemens, dont l'Alcade ne ſonge point à me tenir compte, ou plutôt qu'il croit m'avoir bien payé, en me faiſant obtenir une Cure de Campagne. Et votre Diſciple, repris-je, n'eſt-il pas reconnoiſſant des peines qu'il vous a données? Ne vous fait-il pas bien des amitiés, lorſque vous-vous rencontrez

tous deux? Je ne le vois point, repartit le Curé; à-peine a-t-il été dans le monde, qu'il a oublié ſon Latin & ſon Précepteur.

Tels furent les diſcours que me tint le Curé de Léganez, pour m'ôter l'envie d'être Précepteur : néanmoins tout ſenſés qu'ils étoient, ils ne firent pas plus d'impreſſion ſur moi, qu'en font ſur une fille tendre, ceux qu'on lui tient pour la dégouter du mariage. Il s'en aperçut ; & jugeant bien qu'il perdroit le tems à vouloir me détourner de mon deſſein, il pourſuivit de cette ſorte. Je vois bien qu'il eſt inutile de combattre votre réſolution. Vous voulez donc abſolument tâter du Préceptorat? A la bonne heure. Mais puiſque je

n'ai

n'ai point assez d'éloquence pour vous faire changer de sentiment, du-moins souvenez-vous d'un avis que j'ai à vous donner : Soyez extrêmement sur vos gardes, lorsque vous demeurerez dans une Maison où il y aura des Femmes : le Diable aime à tenter les Précepteurs, & pour peu que l'Instrument qu'il met en œuvre soit joli, ils ne manquent guère de succomber à la tentation.

Je promis au Curé de Léganez de suivre exactement son conseil, le Beau Sexe étant en effet un écueil redoutable pour moi ; car je ne sentois déjà que trop, que j'avois reçu de la nature un tempéramment contre lequel ma vertu auroit bien à luter.

CHAPITRE II.

De la prémière Maiſon où Don Chérubin fut Précepteur.

LE Curé de Léganez me voyant déterminé à remplir une place de Pédagogue, me donna la connoiſſance du Révérend Père Thomas de Villaréal, Religieux de la Merci, qui avoit un talent tout particulier pour découvrir les Maiſons où il falloit des Précepteurs. Ce bon Père m'en eut bientôt enſeigné une, ou plutôt il me mena lui-même chez le Seigneur Iſidor Montanos, riche Bourgeois de Madrid, qui ſur le bien que ſa Ré-

Révérence lui dît de moi, m'arrêta ſur le pied de cinquante piſtolles par an. Montanos avoit été Marchand, & s'étoit retiré du Commerce, tant pour ſe décraſſer, que pour vivre plus tranquillement. Il avoit deux Fils, l'un de ſeize & l'autre de quinze ans, qu'il me préſenta, & dont l'air ne me prévint pas en leur faveur. L'aîné étoit bègue, & le cadet boſſu. Je leur fis quelques queſtions pour tâter leur eſprit, & j'eus lieu de juger par leurs réponſes, qu'il ne tiendroit qu'à eux de profiter de mes leçons.

Mon prémier ſoin dans cette Maiſon fut d'obſerver tout le monde, depuis le chef juſqu'au dernier laquais; & je me propoſai de m'y conduire de façon

façon, que je ne fîſſe paroître aucun défaut ; ce qui n'étoit guère plus facile, que de n'en avoir point-du-tout. Je connus en peu de tems les caractères, & cette connoiſſance m'affligea. Le Seigneur Iſidor étoit un petit génie, qui faiſoit le plaiſant, & qui avoit toujours quelque fade quolibet à vous débiter. Fièr de la poſſeſſion de dix-mille ducats de rente, il marchoit les joüës enflées d'orgueil, & faiſoit le gros dos. Au-reſte il étoit groſſier, bourru, brutal & capricieux. De leur coté, ſes Fils avoient de mauvaiſes inclinations. Quoique le tems ne les eût pas encore fait hommes, ils l'étoient déjà par leurs paſſions ; la nature leur avoit donné, pour ainſi dire, une

une diſpenſe d'âge pour être vicieux. Ils avoient un laquais favori, une eſpèce de valet-de-chambre, qui poſſédoit leur confiance, & leur rendoit les mêmes ſervices que s'ils eûſſent été dans leur majorité. Je me l'imaginai du-moins; & les raiſons que j'eus de le croire me ſemblèrent ſi fortes, que je ne pus m'empêcher d'en avertir leur Père.

Je m'attendois, en lui donnant cet avis, qu'il en ſentiroit l'importance, & prendroit feu, comme tout autre Père eût fait à ſa place. Cependant je me trompai; au lieu d'en paroître ému, il me rît au nez en me diſant: Allez, allez, Monſieur le Bachelier, laiſſez-les faire; ils s'en laſſeront comme moi. J'étois, ajouta-t-il, un

un égrillard dans ma jeuneſſe ; je faiſois trembler les Pères & les Maris de mon voiſinage. Je ne prétens pas que mes Enfans vivent autrement que moi. Je ne vous donne pas cinquante piſtolles par an, pour m'en faire des Saints. Enſeignez-leur la Langue Latine & l'Hiſtoire, avec cela inſpirez-leur l'Eſprit du Monde ; c'eſt tout ce que je vous demande.

Quand je vis que Montanos n'avoit aucune délicateſſe ſur les mœurs de ſes Fils, je ceſſai de me donner la peine de veiller ſur leurs actions, & me renfermant dans les bornes preſcrites, je me contentai de remplir les autres devoirs. Je faiſois traduire à mes Diſciples les Auteurs Latins en Caſtillan,

&

& mettre en Latin les bons Auteurs Eſpagnols. Je leur liſois les Guerres de Grenade ou d'autres Hiſtoires, & j'accompagnois ma lecture de réflexions inſtructives. Outre cela, quand il leur échapoit de dire ou de faire quelque choſe contre la bienſéance ou contre la charité, je ne manquois pas de les reprendre. Mais je leur faiſois envain des remontrances; leur Père les rendoit infructueuſes, par ſes diſcours imprudens & dangereux. Etoit-il en belle humeur, il ſe vantoit devant eux d'avoir été libertin dans ſa jeuneſſe. On eut dit en-vérité qu'il leur racontoit exprès ſes débauches, pour les porter à ſuivre ſon exemple. Il y a comme cela des Pères qui ne s'obſervent point devant leurs En-

Enfans, & qui les détournent eux-mêmes du chemin de la Vertu.

Après tout, ſi le Seigneur Iſidor n'eût eu que ce défaut-là, nous aurions pu vivre long-tems enſemble. J'en aurois même ſouffert encore beaucoup d'autres qu'il avoit, à l'exception de ſa mauvaiſe humeur. Il étoit inſuportable quand il s'y mettoit, ce qui n'arrivoit que trop ſouvent. Alors les diſcours les plus durs & les plus deſobligeans ne lui coutoient rien. Il étoit même aſſez injuſte pour me reprocher juſqu'aux défauts de ſes Fils. Pourquoi, me diſoit-il, n'aprenez-vous pas à mon aîné, c'étoit le bègue, à parler diſtinctement? D'ou vient que le cadet, c'étoit le boſſu, ſe tient-

tient-il si mal ? Pourquoi l'un a-t-il le teint si pâle ? Pourquoi les habits de l'autre sont-ils pleins de taches & de poussière ?

Voilà ce qu'il me disoit. Le moyen de s'entendre de sang froid faire de pareils reproches ! Un matin n'y pouvant tenir, je sortis de chez Montanos pour n'y plus rentrer, après lui avoir dit que je ne m'accommodois point d'un Homme qui vouloit que le Précepteur de ses Enfans fût en même tems leur Médecin, leur Maître-à-danser & leur Valet-de-chambre.

CHA-

CHAPITRE III.

Le Bachelier Don Chérubin va offrir ſes ſervices à un Conſeiller du Conſeil de Caſtille : de l'entretien qu'il eut avec ce Magiſtrat.

J'Allai dès le même jour trouver mon Religieux de la Merci, qui ne me blâma point d'avoir quité le Seigneur Iſidor. Il me dit au-contraire qu'il étoit fâché de m'avoir placé dans une ſi mauvaiſe Maiſon : Monſieur le Bachelier, ajouta-a-il, revenez ici dans trois jours, je vous aurai peut-être déterré une meilleure Place.

Effectivement quand je le revis,

revis, il m'aprit qu'il en avoit une nouvelle à me propoſer. Un Conſeiller du Conſeil de Caſtille, me dit-il, a beſoin d'un Précepteur pour ſon Fils unique. Vous pouvez aller vous préſenter de ma part à ce Magiſtrat, je lui ai parlé de vous, & je crois que vous conviendrez l'un à l'autre. Je vous avertis ſeulement que c'eſt un homme fièr, comme ces Meſſieurs le ſont pour la plupart; à cela près, il eſt aimable & d'un très-bon caractère, à ce qu'on m'a dit. Je ſouhaite que vous ſoyez plus content de lui, que du Seigneur Montanos.

Je me rendis à l'Hôtel du Conſeiller. Je trouvai ce Juge prêt à monter en caroſſe pour aller au Conſeil. Je m'aprochai

chai de lui très-reſpectueuſement, & lui dîs que j'étois le Bachelier dont le Père Thomas de Villaréal lui avoit parlé. Vous avez mal pris votre tems, me répondit-il d'un air grave & ſec : je ne puis vous donner audience préſentement: revenez ſur les ſix heures du ſoir.

Me voyant aſſigné pour être ouï, je ne manquai pas de comparoître devant mon Magiſtrat, avant même le tems preſcrit. On m'annonce. Je demeure, & j'attens deux grandes heures pour le moins dans l'antichambre ; après quoi l'on m'introduit dans un cabinet, où j'aperçois le Juge aſſis dans un fauteuil. Je lui fis une révérence ſi profonde, que je penſai donner du nez en terre. Il répon-

répondit à mon ſalut par une légère inclination de tête; & me montrant du doigt un petit tabourèt qui reſſembloit aſſez à une ſellette, il me fit ſigne de m'y aſſeoir.

Je n'ai jamais vu de Perſonnage d'un maintien plus orgueilleux. Il jetta ſur moi des regards critiques; & ſe diſpoſant à m'interroger ſur faits & articles, il m'adreſſa la parole dans ces termes. Etes vous Gentilhomme? Je ne croyois pas, lui répondis-je, qu'il fallut l'être pour devenir Précepteur. Cela n'eſt pas, ſi vous voulez, abſolument néceſſaire, me repliqua-t-il; mais outre que cela ne gâte rien, il me ſemble que le Dogme a plus de force dans la bouche d'un

Maître Gentilhomme, que dans celle d'un Roturier.

Le respect que je devois à un Conseiller de Castille m'empêcha de faire un éclat de rire à ces derniers mots, tant ils me parurent ridicules Cependant, continua le Magistrat, quand vous ne seriez pas noble, je veux bien me relâcher là-dessus, pourvu-que vous ayez d'ailleurs toutes les qualités du Précepteur que je prétens mettre auprès de mon Fils, qui pourra bien un jour remplir ma place.

Je demandai au Conseiller de quelles qualités il vouloit que ce Précepteur fût pourvu; & il me repartit : Je cherche un Sujèt qui soit un grand homme, un savant homme, un homme de Dieu & un homme du

du Monde en même tems : Il faut qu'il réünîſſe tous les talens, qu'il poſſède toutes les Sciences Divines & Humaiues, depuis le Catéchiſme juſqu'à la Théologie Miſtique, & depuis le Blaſon juſqu'à l'Algèbre. Tel eſt le Maître que je veux; & comme il eſt juſte de faire un ſort agréable à une Perſonne de mérite, je lui donnerai ma table avec cinquante piſtolles d'apointemens. Ce n'eſt pas tout, ajouta-t-il : je pourrai bien, l'éducation finie, lui faire avoir par mon crédit un Bénéfice, ou bien le gratifier d'une petite penſion viagère.

J'admirai la généroſité de ce Magiſtrat; & demeurant d'accord avec moi-même que je n'étois point ce Pédagogue dont il s'étoit formé une ſi parfaite

idée, je me levai de-dessus la sellette, en disant au Juge: Adieu, Seigneur, puissiez-vous rencontrer l'homme que vous cherchez ! mais franchement, je ne le crois pas plus facile à trouver, que l'Orateur de Cicéron.

CHAPITRE IV.

Le Religieux de la Merci place le Bachelier chez le Marquis de Buendia.

JE rendis compte de cette conversation au Père Thomas ; nous rîmes un peu tous deux aux dépens du Conseiller, qui nous parut un original. Je ne serai pas content, me dit en-

enſuite le Religieux, que je ne vous aye bien placé; plus je vous vois, plus je vous aime. Je vai me donner pour vous de nouveaux mouvemens. Il y aura bien du malheur, ſi je ne vous mets pas à la fin dans quelqu'une de ces bonnes Maiſons, où les Précepteurs font la pluye & le beau temps.

Véritablement peu de jours après, s'imaginant avoir fait ma fortune, il vint à mon Hôtel garni, & me dit avec une émotion qui relevoit le prix du ſervice : Enfin, mon cher Bachelier, j'ai un poſte excellent à vous offrir. Le Marquis de Buendia, l'un des principaux Seigneurs de la Cour, veut vous confier l'éducation de ſon Fils ſur le portrait

que je lui ai fait de vous. Venez me prendre demain au matin, je vous mènerai chez lui. Vous verrez un Seigneur des plus polis, vous ſerez charmé de la reception qu'il vous fera, & je ne doute nullement que vous ne ſoyez parfaitement bien chez ce Courtiſan.

Le lendemain le Père Thomas me conduiſit au lever du Marquis, & ce Seigneur me reçut d'un air gracieux, en me diſant qu'il étoit perſuadé que j'avois du mérite, puiſque le Révérend Père, qui étoit ſon Ami, m'avoit choiſi pour me mettre auprès du jeune Marquis ſon Fils. Je vous reçois, pourſuivit-il, aveuglément de la main de ſa Révérence. A l'égard de vos honoraires, je vous donnerai cent piſtolles tous les

les ans, & vous ne ſortirez de chez moi qu'avec une récompenſe digne de vos ſoins, & meſurée à ma reconnoiſſance.

Je fis porter dès le même jour mon coffre à l'Hôtel du Marquis, où je trouvai une chambre meublée exprès pour moi. Je vis mon Diſciple. C'étoit un Enfant de ſept ans, beau comme le jour, & d'une grande douceur. Il étoit encore entre les mains des Femmes; mais il me fut livré ſur le champ, & l'on nous donna un Valet-de-chambre & un Laquais pour nous ſervir. Comme les Enfans naiſſent ordinairement avec quelques inclinations qui ont beſoin d'être corrigées, je m'attachai à étudier les ſiennes. Je ne lui en remarquai point de mauvaiſes,

tant les Femmes qui avoient élevé ſa prémière enfance avoient eu ſoin de ne ſouffrir en lui aucun panchant vicieux. Elles lui avoient même apris à lire & à écrire, de façon qu'il ne ſavoit pas mal déjà former ſes lettres.

Je lui achetai un Rudiment, & je commençai à lui enſeigner les prémiers principes de la Langue Latine. Je mêlois à mes leçons, de petites Fables propres à lui ouvrir l'eſprit en le divertiſſant. Il les retenoit avec une facilité ſurprenante; & lorſqu'il les débitoit à ſon Père, il s'en aquitoit de ſi bonne grace, que le Marquis en pleuroit de joie. Il eſt conſtant que ce jeune Seigneur promettoit beaucoup. J'étois ravi de ſes heureuſes diſpoſi-

tions,

tions, & fièr par avance de l'honneur que ſon éducation me devoit faire.

J'étois ſi content de mon état, que je ne pus m'empêcher d'aller voir le Religieux de la Merci, pour le lui témoigner. Mon Révérend Père, lui dis-je d'un air de ſatisfaction qui lui fit deviner d'abord le motif de ma viſite, je viens plein de reconnoiſſance, vous rendre les graces que je vous dois. Vous m'avez mis dans une Maiſon où je ſuis aimé, conſidéré, reſpecté. J'ai pour Diſciple le Sujet du monde le plus docile, & qui ne laiſſe apercevoir en lui aucun défaut. Ce n'eſt pas un Enfant, c'eſt un Ange.

A ces mots, le Père Thomas m'embraſſa de joie, & me

dit : Que vous me faites de plaiſir, en m'aprenant que vous êtes ſi ſatisfait de votre Diſciple! Je ne le ſuis pas moins de ſon Père, lui repliquai-je avec la même vivacité. Le Marquis de Buendia eſt un aimable Seigneur. Quelle politeſſe! Il a pour moi des attentions dont je ſuis confus. Bien loin d'avoir l'humeur inégale, & de ces momens de caprice où les Perſonnes de qualité font ſentir leur ſupériorité, il ne me parle jamais que pour me dire des choſes obligeantes. Il a même ordonné en ma préſence à ſes Domeſtiques de m'obéïr, ſi j'avois quelque ordre à leur donner.

Encore une fois, me dit le Religieux, vous me raviſſez : vous ferez indubitablement votre

tre fortune chez ce Seigneur. J'étois donc enchanté de mon poſte ; & je ſouhaitois que le Curé de Léganez, qui n'étoit plus à Madrid, fût informé de ma ſituation. Selon lui, diſois-je, il n'y a point de Précepteur qui ne ſoit miſérable, & cependant je me vois dans un état digne d'envie.

Je jouîs tranquillement de ma félicité pendant une année entière. Quoique je ne touchâſſe pas un ſou de mes apointemens, j'avois l'eſprit en repos là-deſſus. Quand je n'aurai plus d'argent, diſois-je, Don Gabriel Pampano notre Intendant m'en fournira ; je n'aurai qu'à lui dire deux paroles, & ſur le champ il me comptera des eſpèces tant que j'en voudrai.

Dans cette confiance, je laiſſai couler encore ſix mois ſans m'impatienter : mais enfin le beſoin où je me trouvai inſenſiblement d'avoir quelques piſtolles pour m'entretenir, devint ſi preſſant, que ne pouvant plus différer, je m'adreſſai au Seigneur Don Gabriel : Je vous prie, lui dis-je, de me donner trente piſtolles à compte ſur mes apointemens. Monſieur le Bachelier, me répondit-il, en affectant un air chagrin, vous me prenez ſans verd, & j'en ſuis très-mortifié. Soyez perſuadé que je vous donnerois cent piſtolles au lieu de trente, ſi j'étois en fonds ; mais je vous proteſte que je n'ai pas dix écus dans ma caiſſe. Vieux ſtile d'Intendant, m'écriai-je! Si vous aviez envie de m'obli-

ger,

ger, vous ne me refuseriez pas ce que je vous demande. Il m'est dû plus de cent-cinquante pistolles, & j'ai besoin d'argent; entrez, de grace, dans ma situation. Prière inutile. J'eus beau dire, j'eus beau presser Pampano de m'aider du-moins d'une dixaine de pistolles; le bourreau fut inexorable. C'est un caillou, que le cœur d'un Intendant.

Cependant mes habits s'usoient à vuë d'œil, & je ne savois que faire à cela. Un jour je tirai à part le Maître à danser qui venoit montrer au logis, & je lui demandai si ses leçons lui étoient bien payées. Pas trop bien, me répondit-il, je ne sai de quelle couleur est l'argent de Monsieur le Marquis; je viens pourtant ici de-

depuis ſix mois, trois fois la ſemaine. Vous êtes, ajouta-t-il, dans le même cas aparemment ? Vous l'avez dit, lui repartis-je ; & malheureuſement pour moi, je n'ai pas vos reſſources. Vous avez vingt Ecoliers. S'il y en a dix qui ne vous payent point, vous tirez du-moins des dix autres dequoi entretenir votre table, & faire rouler votre petit équipage. Je ſuis, comme vous voyez, plus à plaindre que vous.

Après avoir encore inutilement fait quelques tentatives pour attendrir le barbare Pampano, je pris le parti de faire connoître mes beſoins au Marquis. J'eus bien de la peine à m'y réſoudre ; néanmoins la néceſſité m'y força. Je repréſentai à ce Seigneur l'embar-

ras où je me trouvois, & les démarches inutiles que j'avois faites auprès de Don Gabriel, quoique je n'eûſſe demandé qu'une très-petite ſomme, en comparaiſon de celle qui m'étoit duë. Le Marquis fut, ou pour parler plus juſte, parut en colère contre ſon Intendant, dit qu'il lui laveroit la tête, & qu'il prétendoit que je fûſſe payé régulièrement de quartier en quartier.

Qui n'eût pas cru après cela, que j'allois toucher pour le moins une cinquantaine de doublons? Je n'en fus pas toutefois plus avancé : ſoit que Pampano & ſon Maître fûſſent en effet fort près de leurs pièces : ſoit que, ce qui eſt plus vraiſemblable, ils s'entendîſſent tous deux pour me traiter

ter comme leurs autres Créanciers.

J'étois dans un état trop violent, pour ne pas m'efforcer d'en ſortir. J'employai pour la quatrième fois le Père Thomas, qui compâtiſſant à mon malheur, me fit entrer chez un Contador. Mais avant que de quiter le Marquis, je lui écrivis une Lettre, dans laquelle je lui repréſentois reſpectueuſement, que n'étant pas aſſez riche pour continuer à lui rendre ſervice ſans intérêt, j'étois dans la néceſſité de chercher une autre Maiſon que la ſienne, ce que je le ſupliois très-humblement de ne pas trouver mauvais. Car quelque juſte ſujèt que puiſſe avoir un Homme du commun, de n'être pas content d'une Perſonne de

qua-

qualité, encore eſt-il obligé de filer doux avec elle.

CHAPITRE V.

Le Bachelier devient Précepteur du Fils d'un Contador.

JE paſſai d'une extrémité à l'autre. Si le Contador n'avoit pas la politeſſe du Marquis de Buendia, il étoit en récompenſe beaucoup mieux en eſpèces. La charmante Maiſon ! On y entendoit depuis le matin juſqu'au ſoir compter de l'or & de l'argent, & ce bruit harmonieux m'enchantoit les oreilles.

Le Contador étoit un homme qui alloit d'abord au fait.

Il voulut ſavoir quels apointemens je gagnois chez le Marquis de Buendia. Ce Seigneur, lui dis-je, m'avoit promis cent piſtolles par an, mais il n'a pas été exact à tenir ſa parole. Le Contador ſourît à ces derniers mots, & me dit: Hé bien? je vous promets, moi, cent-cinquante piſtolles, que vous toucherez, & même d'avance ſi vous le ſouhaitez. En même tems il apella ſon Caiſſier: Rapoſo, lui dit-il, comptez tout-à-l'heure à Monſieur le Bachelier cent piſtolles; & toutes les fois qu'il voudra de l'argent, ne lui en refuſez pas.

Ces paroles me jettèrent de la poudre aux yeux. Comment diable, dis-je en moi-même, un Marquis & un Contador ſont deux hommes bien différens!

rens ! L'un ne paye point ce qu'il doit, & l'autre n'attend pas qu'il doive pour payer. Sitôt que le Caiſſier m'eut délivré l'eſpèce, j'envoyai chercher un Tailleur, auquel je commandai un habillement complèt, & je lui avançai vingt piſtolles pour imiter les maniéres des Contadors.

Me voyant tout-à-coup en argent, je repris ma bonne humeur, que le Marquis & ſon Intendant m'avoient fait perdre, & je commençai à m'aquiter de bon cœur des fonctions du Préceptorat. Mon nouveau Diſciple n'étoit pas fort avancé. Quoiqu'il eût déjà dix ans, il ne ſavoit pas encore lire. J'étois ſon prémier Maître. Monſieur le Bachelier, me dit ſon Père, je vous abandon-

donne mon Fils, je me repoſe entièrement ſur vous de ſon éducation. Je ne veux pas en faire un Docteur, enſeignez-lui ſeulement un peu de Latin. Donnez-lui ce qu'on appelle des manières, & cherchez quelque habile Arithméticien, qui lui montre à faire toutes ſortes de comptes & de calculs : chargez-vous de ce ſoin-là.

Je me préparai donc à répondre aux vuës du Contador, & à lecher le petit Ours auquel il vouloit que je fiſſe prendre une forme. Je n'eus pas peu de peine à faire connoître à mon Ecolier les Lettres de l'Alphabèt. Il n'avoit pas plus de diſpoſition à devenir ſavant, que l'Elève du Curé de Léganez. Cependant je

m'y

m'y pris de tant de façons, que j'eus le bonheur de parvenir à le faire lire couramment toutes sortes de Livres Espagnols. Je fis part aussitôt de cette grande nouvelle à Madame sa Mère, qui en fut transportée de joie. Quoiqu'elle aimât tendrement son Fils, elle ne laissoit pas de lui rendre justice ; & regardant comme un prodige l'heureux succès de mes leçons, elle m'en fit tout l'honneur. Je gagnai par-là son estime & son amitié.

Insensiblement Porcia, c'est ainsi que se nommoit l'Epouse du Contador, goûta mon esprit, & prit tant de plaisir à ma conversation, que tous les jours après la sieste elle m'attiroit dans son apartement, sous prétexte de voir son Fils, que

que je lui menois. C'étoit une Femme de trente-cinq ans tout-au-plus, fort ſpirituelle & ſi réſervée, que je me trompe peut-être quand je penſe qu'elle avoit quelque goût pour moi. Néanmoins je ne pus m'empêcher de le croire; & le Lecteur jugera par ce que je vai raporter, ſi je fus un fat de me l'imaginer.

Quelque aimable que fût encore Porcie, & quoiqu'elle me regardât d'un œil à me faire ſoupçonner qu'elle avoit quelque deſſein ſur moi, je ne répondois nullement aux marques de bonté qu'elle me donnoit. Je n'avois de yeux que pour la jeune Niſe ſa Suivante, qui de ſon coté m'en voulant auſſi, m'agaçoit d'une manière plus efficace. Je ne fus point

point à l'épreuve de ſon air coquèt & piquant, malgré le fond de vertu que je m'étois fait à l'Univerſité. Nous-nous lançâmes de part & d'autre des œillades ſi ſignificatives, que nous-nous entendîmes, & bientôt l'intrigue fut nouée.

Niſe ajoutoit à pluſieurs autres talens qu'elle poſſédoit, celui d'être ingénieuſe à inventer les moyens d'avoir des entretiens ſecrets avec ſes Amans ; & c'étoit un art dont elle avoit beſoin dans une Maiſon, où elle avoit à craindre le reſſentiment d'un Galant qu'elle vouloit quiter pour moi, ou du-moins à qui elle prétendoit donner un Aſſocié. Le Valet-de-chambre de mon Diſciple étoit ce Galant ſacrifié. Niſe aparemment n'ayant pas trou-

trouvé dans ſes hommages dequoi contenter ſa vanité, s'étoit aviſée d'aſpirer à la conquête de Monſieur le Précepteur.

Quoiqu'il en ſoit, triomphant de mon Rival, ſans ſavoir que j'en eûſſe un, je jouïſſois tranquillement d'un bonheur qu'il n'ignora pas long-tems. Il eut quelque vent des converſations furtives que j'avois avec ſa Princeſſe; & pour s'en venger, il ſe réſolut à nous perdre tous deux. Il n'éclata point d'abord, n'ayant pas contre nous de plus fortes armes que des ſoupçons qui ne prouvoient rien. Il s'y prit avec plus de prudence. Il mit dans ſes intérêts tous les Laquais du Logis; & cette Canaille, ordinairement ennemie des Précepteurs, entra ſans peine dans le projèt de ſa vengeance.

De

De ſorte que Niſe & moi, obſervés par tant d'eſpions, nous ne pûmes éviter le malheur d'être ſurpris dans un tête-à-tête.

Cette avanture fit un éclat terrible dans la maiſon du Contador. Tous les Domeſtiques à l'envi s'égayèrent à mes dépens. Monſieur, contre l'ordinaire de ſes Confrères, qui ſe ſoucient fort peu que ces ſortes de ſcênes ſe paſſent chez eux, prit cette affaire au point d'honneur, & ſe mit dans une colère effroyable. Madame, encore plus ſcandaliſée que Monſieur, dit que c'étoit une choſe qu'on ne devoit point pardonner: Comment s'écria-t-elle, un Homme à qui je croyois des ſentimens, du goût, s'amuſer à une Suivante! Enfin le réſultat de cela fut, que la cataſtrophe tom-

ba ſur moi. Porcie, qui aimoit ſa Soubrette, ou qui lui avoit peut-être confié des ſecrets importans, ſe contenta de la gronder; & moi, je fus honteuſement chaſſé comme un ſuborneur, à-cauſe que je n'avois pas fait voir des ſentimens plus nobles.

CHAPITRE VI.

Ce que devint notre Bachelier au ſortir de chez le Contador.

JE n'eus garde, en ſortant de chez le Contador, d'aller trouver le Religieux de la Merci, qui m'auroit ſans-doute fait de juſtes reproches ſur ma ſortie; & qui ne me regardant peut-être plus que comme un miſérable

rable qu'il devoit abandonner, ſe ſeroit fait un ſcrupule de me placer dans une nouvelle Maiſon. Je n'ôſai même retourner à mon Hôtel garni, m'imaginant qu'on y ſavoit mon hiſtoire: car quand on a fait une ſottiſe, on croit que tout le monde en eſt d'abord informé. Je me retirai dans un quartier éloigné, & j'y louai une chambre garnie, où n'étant pas ſans argent, je demeurai quinze jours à me conſulter ſur ce que je devois faire.

Je me rapellai plus d'une fois le conſeil du Curé de Léganez. Je me repentois de l'avoir négligé; & me reprochant ma foibleſſe, je ne pouvois penſer à Niſe ſans rougir de honte. Ah malheureux! me diſois-je, eſt-ce donc pour faire l'amour à

des Soubrettes que tu t'es fait Précepteur? Au lieu de porter le ſcandale de maiſon en maiſon, renonce à un emploi que tu remplis ſi mal; ou bien, ſi tu veux le continuer, purge tes mœurs, & fais tous tes efforts pour aquérir les vertus qui te manquent pour t'en bien aquiter. En un mot, je me repentis de ma faute; & à force de me promettre d'être plus ſage, je conçus l'eſpérance de le devenir.

Pendant ce tems-là, mon nouvel Hôte m'ayant pris en amitié, ſongeoit à me rendre ſervice. Monſieur le Bachelier, me dit-il un jour, j'ai envie de vous procurer une bonne place, en vous mettant chez une Veuve de qualité, qui fait élever ſous ſes yeux ſon Petit-Fils. Ce mot de

de Veuve me fit trembler d'abord. N'y auroit-il point ici quelque nouveau précipice, dîs-je en moi-même? Le Démon n'auroit-il pas encore envie de me tendre un piège? Mais je me raſſurai, en faiſant réflexion que la Dame dont il s'agiſſoit étoit une Grand-Mère; ce qui ſuppoſoit un âge à ſervir de frein à mon tempéramment. Je répondis donc à mon Hôte, que je lui ſerois fort obligé s'il pouvoit me faire ce plaiſir.

Je vous promets que je le ferai, me repliqua-t-il, c'eſt de quoi je ſuis très-aſſuré. J'ai été domeſtique de cette Dame, j'en ſuis écouté; dès aujourd'hui je vous propoſerai pour Précepteur de ſon Petit-Fils. Il n'y manqua pas. Il me loua beaucoup. On eut envie de me voir,

je me préſentai. Je ne déplûs point, & je fus arrêté ſur le champ.

La Veuve ſe nommoit Dona Louïſe de Padilla. Son Epoux, Officier-Général, avoit été tué dans les Païs Bas, en combattant contre les François. Pour une Ayeule je la trouvai fraîche encore, ſans pourtant que ſa fraîcheur me parût dangereuſe. Elle avoit auprès d'elle, par politique ou autrement, deux Femmes-de-chambre décrépites, qui lui prêtoient un air de jeuneſſe. Une de ces Suivantes, apellée la Dame Rodriguez, poſſédoit la confiance de ſa Maîtreſſe, & s'étoit aquis ſur ſon eſprit un grand aſcendant. Je me réjouïs intérieurement, & remerciai le Ciel, de ce qu'au lieu de ces antiques Confidentes,

tes, D. Louïſe n'avoit pas auprès d'elle deux gentilles Soubrettes, qui auroient peut-être encore porté malheur à ma vertu.

Je m'inſtalai donc dans mon poſte, & tout alla le mieux du monde au commencement. Je m'attachai à mon nouvel Ecolier, qui joignant la docilité à la plus heureuſe diſpoſition, aprenoit à-merveille les élémens de la Langue Latine. Il n'avoit pas huit ans accomplis. En moins de ſix mois il fit des progrès qui ſurpaſſèrent mon attente, & m'attirèrent des préſens. D. Louïſe me donna une Montre d'or. Peu de tems après elle m'envoya un gros paquet de belle toile pour m'en faire faire des chemiſes, avec une étoffe de la plus fine laine

de Ségovie pour m'habiller. Mais tous ces dons, que je prenois pour des effets d'une pure générosité, venoient d'une autre cause, comme vous allez l'entendre.

On me vint dire un matin, pendant que je donnois leçon à mon Disciple, que Madame me demandoit. Je volai aussitôt à son apartement, où elle étoit à sa toilette avec ses deux Dames-d'atours, qui employoient tout leur savoir-faire à rapiécer, pour ainsi dire, ses apas. Elle étoit dans un négligé assez immodeste pour tenter, s'il n'eut pas en même tems laissé entrevoir dequoi préserver de la tentation.

Lorsqu'elle n'eut plus besoin de ses Femmes, elle leur fit signe de se retirer, & m'ayant fait

fait demeurer auprès d'elle d'un air miſtérieux : Mettez-vous-là, me dit-elle, & m'écoutez. J'ai ſur vous des vuës que je ſuis bien-aiſe de vous aprendre. Je ne vous regarde pas comme un Homme qui n'eſt bon qu'à élever des Enfans ; je vous crois propre à bien d'autres choſes. J'ai réſolu de vous confier le ſoin de mes affaires. Auſſi bien Franciſco Fortéza, mon Intendant, commence à vieillir. Je vai le congédier avec une penſion, & vous mettre à ſa place, que vous remplirez mieux que lui, ſans que vous ceſſiez pour cela d'être Précepteur de mon Petit-Fils. Vous pouvez fort bien en même tems exercer ces deux emplois.

Je voulus remontrer à la Dame, que n'ayant jamais fait le

métier d'Intendant, je craignois de ne pas bien m'en aquiter. Vous-vous moquez, me dit-elle, rien n'eſt plus aiſé. Je n'ai point de procès, je ne dois pas un maravédi. Il ne s'agit que de toucher mes revenus, & de faire la dépenſe de ma maiſon. Vous n'aurez, ajouta-t-elle, qu'à venir tous les matins dans mon apartement, nous travaillerons enſemble une heure ou deux, je vous aurai bientôt mis au fait. J'aſſurai la Dame que j'étois prêt à faire ce qu'elle déſiroit, & là-deſſus je me retirai, non ſans remarquer que ma Veuve avoit les yeux étincelans & le viſage tout en feu.

J'avois déjà trop d'expérience, ou plutôt trop bonne opinion de moi, pour ne pas expliquer ces ſymptômes à mon

avan-

avantage. Je ſoupçonnai la bonne Femme de m'en vouloir, & mes ſoupçons ſe tournèrent bientôt en certitude. La Dame Rodriguez, un matin, vint me trouver dans ma chambre. Elle me ſalua d'un air riant, & me dit: Le Ciel vous conſerve, Monſieur le Bachelier. Que me donnerez-vous pour la bonne nouvelle que je vous aporte? Hé! qu'avez-vous donc, lui répondis-je, de ſi bon à me dire? Que vous êtes, reprit-elle, le plus fortuné des Précepteurs paſſés, préſens & futurs. Vous avez enflammé ma Maîtreſſe, qui m'a permis de vous révéler ce ſecrèt important.

Mais quoi! pourſuivit-elle, en s'apercevant que le bonheur qu'elle m'annonçoit ne m'intéreſſoit guère; vous recevez

cette nouvelle d'un air bien indifférent. Que d'honnêtes-gens ſeroient ravis d'être à votre place ! Si Madame n'eſt plus dans ſa prémière jeuneſſe, elle n'eſt pas encore, Dieu merci, arrivée au triſte tems où les Femmes doivent renoncer au commerce des Hommes.

Oh ! pour cela non, Madame Rodriguez, lui répondis-je ; il faudroit que j'eûſſe perdu l'eſprit, ſi je penſois autrement que vous. Oui, D. Louïſe a beaucoup de charmes. Elle eſt tout-au-plus au commencement de ſon automne. Néanmoins, je vous l'avouërai, quelque honneur que me faſſe ſon amour, je ne puis en profiter. Un commerce de galanterie ne convient nullement à un homme de mon caractére. Quoique

que je ne ſois pas encore dans les Ordres, ajoutai-je d'un air hipocrite, il ſuffit que je porte un habit d'Eccléſiaſtique, pour garder à cet habillement les ménagemens que je lui dois.

Ah! que m'ôſez-vous dire, interrompit la vieille Rodriguez avec précipitation! quelle horrible injuſtice vous faites à Madame! Pourroit-elle être capable d'une intrigue galante, elle que l'ombre même du crime épouvante? Connoiſſez mieux Dona Louïſe. Si, ſans pouvoir s'en défendre, elle cède à l'amour qu'elle a pour vous, ne penſez pas qu'elle ait envie de le ſatisfaire aux dépens de ſa vertu. Vous le dirai-je? Elle s'eſt déterminée à vous épouſer.

Je fus un peu ému de ces dernières paroles. Sage & diſcret-

te Rodriguez, repliquai-je à la vieille Suivante, quand Madame voudroit m'honorer de sa main, ses Parens ne traverseroient-ils pas ce mariage? Dona Louïse, me repartit la Vieille, est maîtresse de ses actions. Outre cela, vous êtes, ce me semble, de race noble; & d'ailleurs, elle prétend se remarier si secrettement, que personne n'en sache rien. Quand je vis que ma Veuve étoit assez folle pour vouloir pousser les choses si loin, je ne crus pas devoir être assez fou pour m'y opposer. Je priai Rodriguez de remercier de ma part sa Maîtresse de ses bonnes intentions pour moi, & de l'assurer que j'étois disposé à y répondre.

Je donnai à la Soubrette le tems de rendre compte de cet en-

entretien à Dona Louïſe, après quoi j'allai confirmer moi-même le raport qu'elle devoit lui avoir fait. Madame, dis-je à ma tendre Veuve, en me jettant à ſes genoux, eſt-il poſſible que vous ayez laiſſé tomber vos regards ſur un homme ſi peu digne de vous poſſéder! je n'ôſe qu'en tremblant y ajouter foi. Ne me blâmez pas vous-même, répondit la Dame, de ce que je veux faire pour vous. Lorſque je ferme les yeux ſur ce qu'il y a de plus reprehenſible dans mon deſſein, eſt-ce à vous à me les ouvrir? Profitez de ma foibleſſe, au lieu de la condamner. Ce que Rodriguez vous a dit, eſt véritable. Vous m'avez plû, & bientôt un mariage ſecrèt joindra nos deſtinées, pourvu-que vous ſoyez

auſſi

auſſi ſenſible que vous devez l'être à mes bontés.

Ah! Madame, repris-je en baiſant avec tranſport une de ſes mains ſèches, croyez-vous qu'un homme qui a des ſentimens puiſſe payer d'ingratitude le ſort agréable que vous lui réſervez? Non, non! ſoyez bien perſuadée que ma reconnoiſſance égalera l'excès de mon bonheur.

J'acompagnai ces paroles d'un air & d'un ton des plus ſéduiſans, je fis le paſſionné: mais s'il y avoit de l'art dans mes démonſtrations, il y avoit auſſi du naturel. Je me ſentois ſi pénétré des bontés de la Dame, que mes yeux commencoient déjà à faire grace à ſa vieilleſſe.

CHA-

CHAPITRE VII.

Comment Don Chérubin, ſur le point d'être l'Epoux de Dona Louïſe de Padilla, perdit tout-à-coup l'eſpérance de le devenir.

DOna Louïſe, ravie de me voir dans la diſpoſition où j'étois, ordonna ſecrettement les aprêts de notre mariage. Mais le ſoir du jour qui devoit le précéder, il ſurvint un obſtacle qui nous ſépara tous deux.

Au moment que j'allois rentrer au logis, quatre *Valientés*, qui portoient les plus épouvantables mouſtaches qu'on ait jamais

jamais vuës en Eſpagne, vinrent fondre ſur moi tout-à-coup, & me jettèrent bruſquement dans un caroſſe, où il y avoit deux autres hommes de leur ſequelle. Ils me menèrent à l'extrémité d'un Faubourg, me firent deſcendre à la porte d'une maiſon d'aſſez mauvaiſe aparence, & m'introduiſirent dans une ſalle qui reſſembloit à un arſenal. On n'y voyoit que des halebardes, des épées, des coutelas, des eſcopettes & des piſtolets. Dans un autre tems, j'aurois pris plaiſir à conſidérer une ſalle ſi ſingulière; mais j'étois trop occupé du péril dans lequel je croyois être avec des Spadaſſins, dont la vuë me glaçoit le ſang dans les veines.

Un de ces Fièrabras remarquant

quant mon embarras, ſe mit à rire, & m'adreſſa ces paroles pour me raſſurer. Monſieur le Bachelier, ne craignez rien; vous êtes avec d'honnêtes gens, qui font profeſſion de maintenir le bon ordre dans la Société, & d'aſſurer le repos des Familles C'eſt nous qui ſommes les véritables Miniſtres de la Juſtice. Les Juges ordinaires ſe contentent de ſuivre ſcrupuleuſement les Loix, au lieu que nous y ajoutons quelquefois ce qui leur manque. Les Loix, par exemple, ne défendent point à une Veuve de qualité d'épouſer un homme au-deſſous d'elle. Cependant c'eſt une choſe diffamante, auſſi ne la ſouffrons-nous point. Et c'eſt pour prevenir la juſte douleur qu'auroit

la Famille de Dona Louïſe de Padilla, ſi vous deveniez l'Epoux de cette Dame que nous vous avons enlevé : ce que nous avons fait à la requête d'un de ſes Neveux, qui nous a promis cent piſtolles pour vous écarter d'elle.

C'eſt à vous de choiſir, continua le Vaillant. Si vous refuſez de vous éloigner de cette Veuve & de Madrid, il nous eſt enjoint de vous tuër ; mais il nous eſt permis de vous laiſſer la vie, ſans même vous donner les étrivières, ſi vous abandonnez la partie de bonne grace. Vous n'avez qu'à opter. Qu'apellez-vous opter, lui répondis-je avec précipitation? Me croyez-vous aſſez ſot pour balancer un moment à quiter Madrid, & toutes les Dames

du

du Monde ? Je voudrois être déjà bien loin d'ici.

Je vous crois, reprit le Brave avec un ſouris malin ; & ſur ce pied-là, nous ſommes d'accord. Vous ſouperez & paſſerez la nuit avec nous à table, & demain à la pointe du jour deux de mes camarades vous conduiront juſqu'à Léganez, d'où vous-vous rendrez à Tolède, où je vous conſeille d'aller demeurer. C'eſt une belle Ville, où il y a bien de la Nobleſſe. Vous y trouverez des places de Précepteur à choiſir.

Là-deſſus je dis à ces Meſſieurs, tant j'avois d'impatience d'être hors de leurs pattes, que s'ils vouloient me permettre d'aller loger dans une Hôtellerie, je leur promettois, ſous peine de retomber entre leurs

leurs mains, de ſortir de Madrid avant le lever de l'Aurore.

Cette propoſition fit pouſſer aux Spadaſſins de longs éclats de rire ; & l'un d'entr' eux m'adreſſant la parole, me dit : Monſieur le Bachelier, vous-vous ennuyez avec nous, à ce que je vois ; mais prenez patience, il faut s'accommoder au tems. Preparez-vous à ſouper gayement. Vous ferez meilleure chère ici, qu'à l'Hôtellerie ; & parmi les perſonnes qui ſeront à table avec nous, il y en aura peut-être quelqu'une qui pourra vous rendre le repas agréable. Je fus donc obligé de faire de néceſſité vertu, puiſque je ne pouvois m'échaper. J'affectois de paroître réſolu, & même de rire avec ces Vaillans, dont la

la bonne humeur excita peu-à-peu la mienne, ou du-moins m'ôta preſque toute ma frayeur.

L'heure du ſouper étant venuë, nous paſſâmes dans une autre ſalle, où il y avoit un buffèt garni de verres & de bouteilles, & une grande table couverte de plats remplis de toute ſorte de viandes. Nous nous y aſſîmes avec trois Dames qui arrivèrent, & qu'on me dît être les Epouſes de quelques-uns de ces Meſſieurs: ce que je feignis de prendre pour argent comptant, quoique ces Femmes eûſſent l'air trop libre & trop familier, pour qu'on n'eût pas d'elles une plus mauvaiſe opinion. Elles étoient dans un négligé galant, & qui ne déroboit à la

vuë

vuë que ce qu'on ne peut montrer ſans la dernière effronterie. Au-reſte, elles pouvoient paſſer pour trois jolies perſonnes. Il y en avoit une entr'autres, qu'ils apelloient la Gitanilla ; ſans-doute, à-cauſe qu'elle étoit de race Bohémienne. Je n'ai jamais vu de créature plus piquante. Ses yeux étoient ſi brillans qu'ils ébloüiſſoient, & la vivacité de ſon eſprit égaloit celle de ſes yeux. Il eſt vrai qu'elle avoit une intempérance de langue qui l'emportoit quelquefois trop loin ; mais on en auroit été bien dédommagé par l'abondance des bons-mots & des ſaillies qui lui échapoient, ſi ſes ſaillies & ſes bons-mots n'eûſſent pas été un peu trop gaillards. Enfin, je l'admirois en l'écoutant ; & je ſen-

ſentois qu'une Soubrette de cette eſpèce eût été pour moi dans une maiſon une terrible pierre d'achoppement.

La compagnie commençoit à plaîre à Mr. le Bachelier. Echauffé par les regards de la Gitanilla, & par le vin qu'il étoit obligé de boire à chaque inſtant pour répondre aux brindes qu'on lui portoit de toutes parts, il oublioit inſenſiblement avec quelle ſorte de gens il s'enivroit. Nous demeurâmes à table juſqu'à l'aproche du jour. Alors, après avoir dit adieu aux Spadaſſins & à leurs Nymphes, je ſortis de la Ville avec deux d'entr'eux, & nous prîmes le chemin de Tolède.

CHAPITRE VIII.

De l'arrivée de D. Chérubin à Tolède, & de la prémière Education qu'il y entreprit.

LOrſque nous fumes arrivés à Léganez, un de mes deux compagnons me dit: Hoçà, Monſieur le Bachelier, en vous accompagnant juſqu'ici nous avons exécuté l'ordre dont nous étions chargés; de votre coté, ſongez à nous tenir parole. Que l'on ne vous revoie plus à Madrid; car comme on vous l'a déjà dit, ſi vous y remettez le pied vous êtes mort. Meſſieurs, répondis-je, vous pouvez aſſurer hardiment tous les neveux & arrières-neveux de

de Dona Louïſe que vous m'avez pour-jamais éloigné d'elle. Là-deſſus mes Alguaſils me ſouhaitèrent un bon voyage, & nous-nous ſéparâmes en nous faiſant réciproquement des civilités.

Notre ſéparation me délivra d'une grande frayeur. J'avois apréhendé que les Braves, en recevant mes adieux, ne vuidâſſent mes poches. Auſſi dèsque je les eus perdu tous deux de vuë, je tirai ma montre, & la baiſant comme une mère baiſe ſon fils échapé du naufrage: Ma chère montre, m'écriai-je en l'apoſtrophant, vous avez été dans un grand péril! J'ai cru, je l'avouë, que nous n'arriverions point enſemble à Tolède, & que vous alliez reprendre le chemin de Madrid.

J'avois en effet raiſon d'être ſurpris que ces Vaillans ne m'eûſſent pas volé, puiſque ces Fripons ordinairement ne valent pas mieux que les Bohémiens. Outre ma montre, j'avois une bourſe pleine de doublons, qu'en qualité d'Intendant de D. Louïſe, j'avois reçus la veille d'un de ſes Débiteurs : ſi bien que les Spadaſſins auroient plus gagné en me dévaliſant, qu'ils ne firent en m'écartant de Madrid.

Me voyant à Léganez, je n'eus garde de paſſer outre ſans voir Monſieur le Curé mon Ami. Je me faiſois un plaiſir de lui conter ma dernière avanture, & de m'arrêter quelques jours chez lui ; car je ne doutois point qu'il ne voulût me retenir. Mais je fus trompé

pé dans mon attente. Je ne trouvai point ce bon Curé, lequel étant de ceux qui n'aiment pas plus la réſidence que les Evêques, étoit abſent. On me dit qu'il étoit parti pour Cuença, & qu'on ne ſavoit pas quand il en reviendroit.

Je continuai ma route juſqu'à Moſiolés, où j'eus le bonheur de rencontrer un Muletier de Tolède, qui s'en retournoit avec une mule de renvoi. Je la louai, & je pourſuivis mon chemin. Nous fumes joints près d'Illeſcas par un Eccléſiaſtique, qui, venant après nous monté ſur un bon cheval, s'étoit hâté de nous atteindre pour avoir notre compagnie. Nous nous ſaluâmes poliment de part & d'autre, & liâmes converſation. L'envie que j'avois de

ſavoir qui il étoit, me fit prendre la liberté de le lui demander. Je ſuis, me répondit-il, un des ſoixante Chanoines de l'Egliſe apellée communément le *Saint Siège de Tolède.*

A ces mots, je me ſentis ſaiſi d'un profond reſpect ; ayant ouï dire plus d'une fois, qu'un Canonicat de cette Egliſe valoit deux Evêchés d'Italie. Voyant donc que j'avois l'honneur d'être avec un ſi gros Bénéficier, je le pris ſur un ton plus bas avec lui, & je commençai à meſurer mes paroles. Je ne ſai s'il le remarqua ; mais il n'en parut pas plus vain, ni plus fièr. Il s'informa à ſon tour qui j'étois. Je lui répondis que j'étois un Bachelier de Salamanque ; que je venois de la Cour, où j'avois élevé un jeune Seigneur

gneur ; & que j'allois à Tolède, chercher une nouvelle Education. Vous la trouverez facilement, me repliqua le Chanoine, étant, comme vous paroîſſez l'être, un Garçon de mérite.

Nous ne ceſſâmes de nous entretenir pendant le voyage ; & lorſqu'étant arrivés à Tolède il falut nous ſéparer tous deux, il me tendit la main, en me diſant : Sans adieu, Monſieur le Bachelier ; je me nommé le Licencié Don Proſper. Venez me voir, je m'intéreſſe pour vous. Dès demain je me donnerai des mouvemens pour découvrir quelque Maiſon où vous ſoyez bien. Je remerciai le Chanoine de la bonté qu'il avoit d'entrer dans mes intérêts, & j'allai loger dans

une Hôtelerie que le Muletier me vanta.

Quatre jours après, m'étant remis en linge, & m'étant fait faire un habit neuf, je me rendis chez le Chanoine, qui me dit : J'ai trouvé votre affaire. Don Jérôme de Polan, Chevalier de Calatrave, & mon intime Ami, a beſoin d'un habile homme pour achever l'éducation du jeune Don Louïs ſon Fils unique. Je ſuis maître de cette place, voulez-vous l'accepter? Je répondis au Licencié, que je ne demandois pas mieux; & ſur le champ, il me conduiſit à l'Hôtel de Don Jérôme de Polan.

Ce Chevalier ne vit pas plutôt Don Proſper, qu'il courut à lui les bras ouverts, avec des démonſtrations d'amitié qui me

me firent connoître qu'ils vivoient tous deux dans la plus étroite union. Le Chanoine, après avoir reçu & rendu cinq ou six accollades, me préſenta au Seigneur Don Jérôme, en lui diſant : J'ai apris que Don Louïs eſt actuellement ſans Précepteur, je vous en amène un dont je vous répons. C'eſt un ſavant Bachelier de Salamanque, qui revient de Madrid, où il a élève un jeune Seigneur.

Don Jérôme, tandis-que le Licencié lui parloit de cette ſorte, me regardoit avec attention; & il me ſembloit, ſoit dit ſans vanité, que je ſubiſſois heureuſement cet examen oculaire. C'eſt ce que j'eus lieu de penſer, par le remerciment que le Chevalier fit à Don

Proſper, de lui procurer un Sujèt qui portoit avec lui ſa recommandation. Il me conduiſit à l'apartement de ſon Epouſe, où cette Dame étoit avec ſon Fils, auquel je trouvai un petit air mutin, & avec une Suivante, qui ne me cauſa point d'allarmes, quoiqu'elle eût à-peine vingt ans. Toutes ces Perſonnes m'examinèrent bien, & j'ôſe dire que ma mine les prévint en ma faveur.

Me voilà donc retenu dans cette Maiſon, où étant regardé comme un Maître donné par le Licencié Proſper, j'eus pendant quinze jours tous les agrémens dont le Préceptorat peut être ſuſceptible. J'étois conſidéré de Don Jérôme & de ſa Femme, reſpecté des Domeſtiques, & je me croyois aimé

aimé de mon Disciple ; mais je ne le connoissois pas encore. Il avoit un Valet-de-chambre, qui m'ayant pris en affection, me dit un jour : Monsieur le Bachelier, je vous trouve un si galant homme, que je ne puis m'empêcher de vous aprendre une chose qu'il vous importe de savoir. Vous avez pour Ecolier un très-mauvais sujèt. Don Louïs est un menteur, un esprit malin & médisant. Il hait sur-tout ses Précepteurs, il ne peut les souffrir, & il n'y a point de stratagême dont il ne s'avise pour s'en défaire. Les deux derniers qu'il a eu, étoient des personnes d'un mérite distingué ; cependant il a si bien fait, qu'on les a remerciés. A ce que je vois, dis-je au Valet-de-chambre, le Père

& la Mère idolâtrent leur Fils? Oui, me répondit-il, c'eſt un Enfant gâté, vous aurez bien de la peine à le rendre diſciplinable. J'y ferai, repris-je tout mon poſſible; & ſi malgré mes efforts je n'en puis venir à bout, j'irai chercher ailleurs un Elève plus digne de mes ſoins.

Pour n'avoir rien à me reprocher, je commençai à remplir mes devoirs eſſentiels, avec une aſſiduïté qui tenoit de l'eſclavage. Je mis tout en œuvre, pour me faire aimer & craindre en même tems du petit Bon-Homme. Quoiqu'il eût douze ans accomplis, & qu'il eût eu déjà trois ou quatre Maîtres, à-peine étoit-il capable des prémiers thêmes. Je lui parlois ſans-ceſſe, & tâchois de m'en faire écouter. Je m'attachois

tachois à prevenir ſes fautes, autant que je le pouvois. Les avoit-il commiſes, ou je le puniſſois ſans chaleur, ou je les lui pardonnois ſans moleſſe.

Néanmoins, avec tous ces ménagemens, & malgré toute mon adreſſe, j'éprouvai la vérité de ce que m'avoit dit le Valet-de-chambre. Don Louïs me prit en averſion; & ſa haine augmentant à-meſure que je montrois plus de zèle pour ſon éducation, il entreprit de me faire donner mon congé. Pour y réüſſir, il alloit parler de moi en particulier à ſes Parens. Il ſe plaignoit, il m'accuſoit d'être dur & déraiſonnable, me prêtoit des ridicules, & déclaroit que ſi on ne le délivroit pas de ſon tiran, il ne feroit aucun progrès dans

ſes études. Il ajoutoit même à cette menace, des pleurs de commande. Enfin, il joua ſi bien ſon rolle, que ſes Parens, touchés de ſa fauſſe douleur, prirent ſon parti, & mirent le Précepteur à la porte. C'eſt ainſi que les Pères & les Mères, par foibleſſe pour leurs Enfans, congédiéront quelquefois un honnête homme, qui n'aura que trop bien fait ſon devoir.

Pour ſurcroît de chagrin pour moi, en ſortant de cette Maiſon, j'allai voir le Licencié Don Proſper, pour l'informer de ce qui s'étoit paſſé. Je voulus lui repréſenter les mauvaiſes qualités du jeune Don Louïs, & lui détailler la manœuvre qu'il avoit employée pour me faire chaſſer de chez lui : mais le Chanoine,

ne, aparemment prevenu par Don Jérôme, au lieu de me plaindre, m'écouta froidement, & me tourna le dos, après m'avoir dit d'un air ſec qu'il ne ſe mêleroit plus de préſenter des Précepteurs, à-moins qu'il ne les connût parfaitement.

CHAPITRE IX.

De la converſation que D. Chérubin eut avec un Précepteur Biſcayen de ſes Amis, & quelle en fut la ſuite.

J'Avois fait connoiſſance avec un petit Licencié Biſcayen, qui faiſoit comme moi le métier de Précepteur, & qui étoit alors

alors auſſi ſur le pavé. Il ſe nommoit Carambola. Il n'avoit pas la figure deſagréable; mais il étoit ſi petit, qu'on l'auroit pu prendre pour un nain. Il avoit en récompenſe beaucoup d'eſprit, & l'humeur fort enjouée. Il penſoit plaiſamment, s'exprimoit de-même, & ſes expreſſions étoient encore relevées par l'accent de ſon païs.

J'aimois ſur-tout à l'entendre, lorſqu'il ſe mettoit en colère; & il ne faloit pour l'y mettre, que parler devant lui des Pères & des Mères. Cette matière ne manquoit pas de l'échauffer. Les Parens, diſoit-il avec emportement, ſont preſque tous des ingrats. Ecoutez un Père de famille: Je ſuis très-content, dira-t-il, du Précep-

cepteur de mon Fils, auſſi je prétens lui procurer un établiſſement ſolide; mais rien ne preſſe. Il ſera tems d'y penſer, après que j'aurai retiré mon Fils d'entre ſes mains. N'eſt-ce pas, ajoutoit Carambola, de-même que s'il diſoit ? Je ne veux pas encore faire du bien à un honnête-homme qui me rend ſervice actuellement, qui a déjà mérité mes bienfaits; je penſerai à ſa fortune, quand je ne l'aurai plus devant mes yeux, quand je ne ſongerai plus à lui.

Telles étoient les tirades réjouïſſantes dont le Biſcayen me régaloit de tems en tems, & dont je ne laiſſois pas de profiter. Je le rencontrai un ſoir à la promenade. Il vint m'aborder d'un air riant. Qu'avez-vous, lui dis-je, mon Ami?

A votre air joyeux, on diroit que vous avez déterré quelque poſte admirable. Il y a quelque choſe de cela, me répondit-il; j'ai découvert en effet une Place qui me convenoit fort, mais par malheur pour moi, on ne m'a pas trouvé convenable à la Place. Je ne vous entens point, lui repliquai-je; parlez-moi plus clairement.

Vous ſaurez donc, reprit-il, qu'ayant apris hièr par la voix publique, qu'une Dame cherchoit un Précepteur pour commencer ſon Fils, qui n'a que cinq ans, j'ai ce matin été chez elle pour lui offrir mes ſervices, qui ont été rejettés. On m'a dit que j'étois trop petit. Comment donc, interrompis-je en riant le Licencié, pour entrer chez cette Dame, faut-

il

il avoit ſix pieds de haut? Oui, repartit Carambola. La Dame veut un Garçon de belle taille; encore demande-t-elle avec cela qu'il ſoit fort jeune; car quoique je n'aye que trente-trois ans, on m'a trouvé trop vieux.

Je redoublai mes ris à ces paroles, & je jugeai que la Dame en queſtion devoit être une extravagante. Je le dis au Licencié, qui me répondit d'un air ſérieux : Non, non, c'eſt une Femme de très-bon ſens; une Prude qui ſait concilier le goût des plaiſirs avec le ſoin de ſa réputation, & veut ſe faire un Amant du Précepteur de ſon Fils. Comment la nommez-vous, dis-je au Biſcayen? Elle ſe fait, dit-il, apeller Madame la Marquiſe. Son Mari eſt un Capitaine qui ſert en Lom-

Lombardie, c'eſt tout ce que j'en ſai. Au-reſte, je puis vous aſſurer que c'eſt une belle Dame, & qui paroît avoir bien de l'eſprit. N'êtes-vous pas curieux de la voir? Vous m'en inſpirez l'envie, lui repliquai-je; & je ſuis d'avis d'aller demain me préſenter à cette Marquiſe. Je vous y exhorte, s'écria-t-il; & je ſuis perſuadé, que vous êtes le Précepteur qu'il lui faut.

Je ne manquai pas de me rendre le jour ſuivant chez la Femme du Capitaine, où je me fis annoncer ſous le titre de Bachelier de Salamanque. Une vieille Suivante, qui reſſembloit un peu à Rodriguez, m'introduiſit dans un cabinèt où ſa Maîtreſſe s'occupoit à lire. La Marquiſe ſuſpendit ſa lecture

en

en me voyant, & me demanda ce que je lui voulois. Madame, lui dis-je, j'ai apris que vous cherchiez un Précepteur pour Monſieur votre Fils, & je prens la liberté de m'offrir à remplir ce poſte, ſi mes ſervices vous ſont agréables. La Dame, à ces paroles, attacha ſes yeux ſur moi. Je ne fus pas moins attentivement conſidéré de la Soubrette, & je m'aperçus que ma perſonne avoit en elles deux Juges favorables. Je leur parus un tout autre homme, que Carambola.

Monſieur le Bachelier, me dit la Dame, quel âge avez-vous? Comme je me reſſouvins qu'elle avoit trouvé le petit Licencié trop vieux à trente-trois ans, je répondis effrontément que je n'en avois pas

pas encore vingt-deux, quoique j'en eûſſe déjà vingt-ſix. Tant mieux, reprit la Marquiſe, je veux un Précepteur qui ſoit jeune, j'ai cette fantaiſie-là. Mais ne mentez point, pourſuivit-elle. Etes-vous un Garçon bien rangé? Car je vous déclare que je ne m'accommoderois point-du-tout d'un libertin, qui ſortiroit de chez moi tous les jours pour aller ſe divertir en Ville. Je veux un homme ſédentaire, & qui élève mon Fils ſous mes yeux.

Je ſuis donc votre fait, Madame, m'écriai-je. Quoique je ſois à l'âge où les paſſions ſont en fougue, ma raiſon aidée des bonnes études que j'ai faites, les tient en bride de façon que je crains peu leurs ſaillies. Outre cela, je ne connois

nois perſonne à Tolède, & ſurtout aucune Femme. Ainſi bornant mes plaiſirs à l'éducation de Monſieur votre Fils, je ne m'attacherai qu'à cultiver cette jeune Plante, ſi vous me faites l'honneur de m'en confier le ſoin.

Je ſerai bien contente de vous, reprit la Femme du Capitaine, ſi vous tenez une conduite ſi ſage. Je vous choiſis donc pour inſtruire & gouverner mon Fils. A l'égard de vos apointemens, ajouta-t-elle, n'en ſoyez point en peine. Je les règlerai ſur votre zèle & ſur vos ſervices. Elle accompagna ces paroles d'un air ſi modeſte & ſi réſervé, que malgré ma vanité je ne me laiſſai point prevenir contre ſa vertu, ni ne me flatai pas de l'eſpéran-

ce

ce de m'attirer ſon attention.

Pour raconter les choſes en fidèle Hiſtorien, je fus frapé des apas de la Marquiſe, qui n'avoit pas encore trente-cinq ans. Sa beauté me parut raviſſante. Je ſentis, ſans ſavoir pourquoi, une ſecrette joie de me voir arrêté dans cette Maiſon, d'où je ſortis avec empreſſement pour y faire aporter mes hardes. Je rencontrai dans la ruë le petit Licencié, qui m'y attendoit par curioſité. Hé bien, mon Ami, me dit-il, comment avez-vous été reçu de la Marquiſe ? On ne peut pas mieux, lui répondis-je, & je vous aprens que je ſuis Précepteur de ſon Fils.

A ces mots, Carambola fit un éclat de rire. Je me doutois bien, s'écria-t-il, que votre

tre jeuneſſe & votre figure ne pouvoient manquer de faire leur effèt. Que vous aurez d'agrément chez cette Dame! Oh! doucement, s'il vous plaît, Monſieur le Licencié, interrompis-je en pénétrant ſa penſée; jugez d'elle plus charitablement. Pour moi, je la crois vertueuſe; elle ne montre dumoins que de beaux dehors. Pourquoi taxer d'hipocriſie ſon air ſage? S'il ne faut pas ſe fiër aux belles aparences, il ne faut pas non-plus les condamner. Vous avez raiſon, reprit-il, je puis me tromper; mais je gagerois bien que je ne me trompe pas.

Je retournai quelques heures après à l'Hôtel de la Marquiſe avec mes hardes; & là je pris poſſeſſion d'un apartement,

préparé pour mon Ecolier & pour moi. Je demandai à voir l'Enfant, qui me fut amené par la vieille Femme-de-chambre que j'avois déjà vuë, & qui lui ſervoit de Gouvernante. Je le trouvai fort joli. Il étoit encore à la lizière, & ne faiſoit que bégayer. Quel Diſciple pour un Bachelier de Salamanque! A ma place, un Pédagogue orgueilleux auroit refuſé de s'abaiſſer juſqu'à montrer les lettres de l'Alphabèt, mais je regardai cela dans un autre point de vuë : & comme Ariſtote ſe fit honneur d'être le prémier Maître d'Alexandre, je fis gloire d'être celui d'un Marquis.

Je m'entretîns avec la vieille Gouvernante, qui ſe nommoit Séphora. Seigneur Bachelier, me

me dît-elle, je ſuis bien-aiſe que votre perſonne ait plû à Madame. Il ne faloit pas moins qu'un homme fait comme vous pour lui agréer, tant elle a le goût délicat. Il eſt venu ſe préſenter ici vingt Précepteurs dont elle n'a pas voulu, quoiqu'il y en eût pourtant parmi eux d'aſſez agréables. Vous ne ſerez pas fâché, pourſuivit-elle, d'être entré dans cette Maiſon. Madame la Marquiſe eſt riche & généreuſe. En un mot, votre fortune eſt aſſurée, pourvu-que vous ayez pour ma Maîtreſſe une complaiſance aveugle, & des attentions infinies. C'eſt ſon foible, je veux bien vous le dire, profitez-en; & ſurtout accommodez-vous, ſi vous pouvez, au défaut qu'elle a d'aimer les Ro-

mans de Chevalerie à la fureur. Vous ſentez-vous capable d'entrer dans ſes ſentimens ? Sans-doute, lui répondis-je ; il ne me ſera pas difficile de flater ſon entêtement, puiſque j'aime beaucoup moi-même ces ſortes de Livres. Cela étant, reprit la Soubrette, vous la charmerez. C'eſt ſur quoi vous pouvez compter.

Véritablement dès la prémière converſation que j'eus avec la Marquiſe, je m'aperçus que c'étoit une Perſonne qui avoit la mémoire farcie de lambeaux romaneſques. Elle ne me parla que de *Roland l'Amoureux*, du *Chevalier du Soleil*, d'*Amadis de Gaule*, d'*Amadis de Grèce*, & d'autres ſemblables Ouvrages, dont elle faiſoit ſes délices, & qui compoſoient

ſoient ſeuls ſa Bibliothèque. Quoique je ne fûſſe pas de ſon ſentiment ſur ces Productions extravagantes, je feignis d'en être, & je mis ces Romans au-deſſus de tous les Livres du monde. Peut-être auſſi que j'en fus la dupe, & que la Dame n'affectoit de paroître folle de ces ſortes d'Ecrits, que pour parvenir à ſes fins. Quoiqu'il en ſoit, ſi elle eût borné ſa folie au plaiſir de lire ces impertinences, j'aurois toujours été aſſez complaiſant pour les louër en dépit du bon-ſens, mais elle la pouſſa plus loin.

Monſieur le Bachelier, me dit-elle un jour que j'entrai dans ſon apartement, dans le tems qu'elle liſoit D. *Bélianis de Grèce*, vous voyez une Femme enchantée d'un entretien

qu'elle vient de lire. Que D. Bélianis & Florisbelle ſavent bien filer le parfait amour! Qu'il y a de délicateſſe dans leurs ſentimens, & que leurs expreſſions ſont touchantes! J'en ſuis encore toute émuë.

Je le crois bien, Madame, lui répondis-je; rien n'eſt plus propre à remuër les paſſions. Je ſuis comme vous; je me ſens tranſporté de plaiſir, lorſque je lis certaines converſations dans certains Livres de Chevalerie. Elles jettent mon ame dans un deſordre, dans un raviſſement.... Qu'entens-je, interrompit la Marquiſe d'un air agité! Eſt-il poſſible que je rencontre un homme auſſi ſenſible que moi à la lecture des Romans, & que cet homme-là ſoit vous? J'en ai d'autant

plus

plus de joie, que je ſouhaite d'avoir un Amant qui me rende des ſoins, & me ſerve en Chevalier Errant. Je fais choix de vous, mon chèr Bachelier. Métamorphoſons-nous tous deux, vous en Héros, & moi en Héroïne de Chevalerie. Prenez-moi pour votre Amante, & je vous aimerai comme mon Chevalier. Soupirons l'un pour l'autre. Brûlons tous deux d'une flâme auſſi vive, que celle qui conſumoit le Prince de Grèce & ſa Maîtreſſe.

Elle accompagna ce diſcours de démonſtrations ſi agaçantes, que le pauvre Don Chérubin, qui ne trouvoit déjà la Dame que trop aimable, en devînt éperdûment amoureux. Au lieu de fuir cette Femme inſenſée, j'eus la foibleſſe de me

prêter à toutes ſes folies. Adieu ma raiſon. Voilà Monſieur le Bachelier de Salamanque changé en Chevalier Errant. Nous commençâmes, la Marquiſe & moi, à nous parler en Héros Romaneſques. J'empruntai le ſtile du Chevalier du Soleil, & elle celui de la Princeſſe Lindabrides. Nous avions tous les jours des entretiens ſur le haut ton ; mais il arrivoit quelquefois par malheur, que l'Héroïne devenoit un peu trop tendre, & le Héros trop paſſionné.

Tandis-que je vivois chez la Marquiſe comme Renaud dans le Palais d'Armide, j'apris une nouvelle qui détruiſit mon enchantement. On me dît que le Capitaine Torbellino, Epoux de ma Princeſſe, étoit ſur le point

point d'arriver de Lombardie; & l'on m'avertît en même tems, que c'étoit un homme violent & jaloux. Pour éviter toute diſcuſſion, & n'aimant point les combats ſinguliers, quoique Chevalier Errant, je pris la ſage réſolution de m'éloigner de Tolède; ce que je fis avec d'autant plus de raiſon, qu'il y avoit au logis un vieux Domeſtique tout dévoué à ſon Maître, & qui, par les raports qu'il pouvoit lui faire, m'auroit expoſé à devenir la victime du reſſentiment du Mari, après avoir été le martir du tempérament de la Femme.

CHAPITRE X.

Notre Bachelier devient Précepteur du Neveu d'un Joüalier de Cuença.

JE partis ſecrettement de Tolède un matin avec un Muletier qui alloit à Cuença, Ville des plus célèbres d'Eſpagne. Peu de jours après que j'y fus arrivé, le Maître de l'Hôtellerie où j'étois logé, me dît qu'il connoiſſoit un vieux Prêtre qui ſe mêloit de placer des Précepteurs, pour certaine ſomme qu'il exigeoit de leur reconnoiſſance; & cette ſomme, ſelon la Place, étoit plus ou moins conſidérable.

Je

Je m'informai où demeuroit ce Prêtre, & l'étant allé trouver, je lui demandai s'il y avoit quelque poſte de Précepteur vacant. Il me répondit qu'il y en avoit pluſieurs ; & comme je lui dîs que j'étois un Bachelier de Salamanque, il s'écria, c'eſt faire votre éloge en un mot. Je n'ai pas beſoin d'en ſavoir davantage. Je vai vous préſenter moi-même au Seigneur Diégo Cintillo, le plus fameux Joüialier de Cuença. Il cherche un Homme habile & vertueux, pour mettre ſous ſa conduite un Neveu dont il eſt Tuteur. Je crois que vous lui conviendrez parfaitement.

Le vieil Eccléſiaſtique me mena ſur le champ chez Cintillo, auquel il répondit de moi

ſans me connoître, & qui me reçut dans ſa maiſon ſur le pied de cinquante piſtolles d'apointemens; ce que je jugeai à-propos d'accepter, en attendant une meilleure Place. Le Joüalier étoit un homme qui faiſoit le dévot. Il avoit toujours un Roſaire à la main, paſſoit une partie de la journée à l'Egliſe, & concilioit avec cela fort bien le métier d'Uſurier, qu'il exerçoit ſi ſecrettement que perſonne ne l'ignoroit dans la Ville.

Pour plaîre à ce Perſonnage, j'eus ſoin de me parer d'un extérieur pieux; ce qui s'accordoit à merveille avec ſon air hipocrite. Il fit apeller ſon Neveu, qui étoit un garçon de dix-ſept à dix-huit ans; & me le préſentant: Vous voyez, me

me dît-il, le Diſciple que j'ai à vous donner. Il ſait déjà lire & écrire. Il entend même un peu les Auteurs Latins. Enſeignez-lui la Philoſophie, & ſurtout attachez-vous à le porter à la Vertu; car c'eſt le principal.

Mon nouvel Ecolier s'apelloit Chryſoſtôme. Il avoit l'intelligence ſi épaiſſe, que mes prémières leçons furent en pure perte pour lui. Je ne pus m'empêcher de dire à ſon Oncle, que je ne trouvois dans mon Elève aucune diſpoſition à profiter de mes préceptes, & que je deſeſpérois enfin d'en faire un Philoſophe. Ne vous rebutez pas, Monſieur le Bachelier, me répondit-il; je ſai bien que Chyſoſtôme eſt un ſujèt peſant. Auſſi ne ſerai-je pas

assez injuste pour me plaindre de vous, si vous ne pouvez le rendre savant.

Entre nous, continua-t-il, je vous dirai que j'ai dessein d'en faire un Moine. Je le crois né pour le Froc. J'interrompis le Joüalier dans cet endroit. Ah, Seigneur Diégo! lui dîs-je; gardez-vous bien de forcer les inclinations de Monsieur votre Neveu. Le nombre des mauvais Moines n'a pas besoin d'être augmenté. Que dites-vous, reprit Cintillo d'un air étonné? A Dieu ne plaise que j'aye envie de contraindre Chrysostôme, & d'en faire un Religieux malgré lui! Rendez-moi plus de justice. Je ne veux que son bien. Ne le croyant pas fait pour le Monde, je souhaiterois qu'il embrassât la

Vie

Vie Religieuſe de ſon bon gré. Aidez-moi, je vous prie, à le tourner de ce coté-là. Je double vos honoraires, pour mieux vous engager à me ſeconder. Uniſſons-nous tous deux pour lui faire prendre ce parti, qui dans le fond eſt le meilleur. Que j'aurois de plaiſir à voir mon Neveu vivre ſaintement dans un Monaſtère!

Le bon Joüalier ne diſoit pas tout. Outre le plaiſir qu'il ſe faiſoit d'avoir un nouveau Saint Chryſoſtôme dans ſa famille, il n'étoit pas fâché de faire Moine un riche Neveu, dont il devoit hériter dans ce cas-là. J'entrai donc dans ſes vuës, devant être payé pour cela, & je m'érigeai en Prédicateur. Je commençai à déclamer contre le Monde, & à vanter

vanter à mon Disciple les douceurs de l'Etat Monastique. Cintillo, de son coté, lui prêchoit sans-cesse la même chose: de sorte que le pauvre Enfant, étourdi de nos sermons, qu'il prenoit sottement au pied de la lettre, entra au bout de dix mois au Noviciat du grand Couvent des Pères de Saint Dominique; où persévérant dans sa ferveur, il procura au Joüalier son Oncle le plaisir de le voir Profès, & d'hériter de tout son bien. Alors le Seigneur Diégo, n'ayant plus besoin de moi, me paya mes honoraires que j'avois si bien gagnés; car j'avois presque tous les jours été voir Chrysostôme pendant son Noviciat, pour l'entretenir dans ses bons sentimens. Si bien que, Cintillo

&

& moi, nous-nous ſéparâmes également ſatisfaits l'un de l'autre.

Peu de tems après je quitai le ſéjour de Cuença, ſur un avis qui me fut donné, & que je ne crois pas devoir paſſer ſous ſilence. Un jour que je marchois en rêvant dans la ruë, je me ſentis fraper doucement ſur l'épaule. Je tournai auſſitôt la téte, & j'aperçus un homme que je reconnus pour un des deux Braves qui m'avoient conduit de Madrid à Léganez. Je frémîs à la vuë de cet Oiſeau de mauvais augure, & je lui dîs avec émotion : Comment donc, Seigneur Spadaſſin, ſerois-je encore aſſez malheureux pour vous avoir à mes trouſſes? Eſt-ce que je n'ai pas gardé mon ban ? Pardonnez-moi, me

me répondit-il en riant, vous êtes un homme de parole, & nous n'avons plus aucune affaire à démêler enſemble. Je vous déclare même que vous pouvez retouner à Madrid, ſi vous le ſouhaitez.

Je vous entens, lui repliquai-je, Dona Louïſe eſt morte aparemment? Non, repartit le Brave, elle eſt encore vivante, & vous pouvez renouër avec elle ſi le cœur vous en dit; nous ne vous en empêcherons pas. Je vai vous en aprendre la raiſon; c'eſt que notre troupe s'eſt ſéparée, à l'occaſion d'un différend ſurvenu entre deux de nos Meſſieurs pour l'amour de la Gitanilla, de cette petite Brune avec laquelle vous avez ſoupé un ſoir, & qui vous a paru ſi jolie.

jolie. Ils ſe ſont battus en duël, pour ſavoir qui des deux la poſſèderoit ſeul, & ils ont eu le malheur de s'enfiler l'un l'autre. Cet évènement a donné lieu à une ſéparation générale, & chacun de nous s'eſt retiré où il a voulu.

Cette nouvelle me cauſa une joie infinie, & je ne manquai pas de reprendre bientôt le chemin de Madrid; ayant d'autant plus d'envie de revoir cette Ville, qu'il m'avoit été défendu, ſous peine de la vie, d'y remettre le pïed.

CHA-

CHAPITRE XI.

D. *Chérubin retourne à Madrid, où il rencontre par hazard un Homme qui lui dit des nouvelles de* D. *Louïſe.*

JE ne fus pas ſitôt à Madrid, que le hazard me fit rencontrer Martin Cinquillo, mon ancien Hôte, celui qui m'avoit placé chez Dona Louïſe de Padilla. Nous-nous reconnûmes ſans peine l'un l'autre. Monſieur le Bachelier, me dit-il d'un air étonné, eſt-il poſſible que je vous revoie ſain & ſauf après l'avanture qui vous eſt arrivée? J'ai cru, je vous l'avouë, que les Spa-

Spadaſſins qui vous enlevèrent, vous avoient ôté la vie ; & Dona Louïſe, actuellement, vous compte parmi les morts. Que je vai lui cauſer de joie, en lui aprenant que vous vivez encore ! Venez demain chez moi, ajouta-t-il, & je vous dirai comment elle aura reçu cette nouvelle.

Curieux de ſavoir de quelle façon cette Dame ſeroit affectée de mon retour à Madrid, je ne manquai pas, le jour ſuivant, de me rendre chez Cinquillo, où je trouvai la Dame Rodriguez qui m'attendoit. D'abord que cette bonne Vieille m'aperçut, elle vînt au-devant de moi, & m'embraſſant la larme à l'œil : Soyez le bien revenu, s'écria-t-elle, Seigneur Don Chérubin !

bin ! Hélas ! ma Maîtreſſe & moi nous avions perdu l'eſpérance de vous revoir. Nous-nous imaginions que tous les Padilla, irrités contre vous, avoient eu la cruauté de vous ſacrifier à leur reſſentiment. Que nous-nous ſommes affligées dans cette erreur ! Que vous avez couté de pleurs à Dona Louïſe ! Jugez par-là de la joie qu'elle a ſentie, quand elle a ſçu votre retour. Je viens vous la témoigner de ſa part, & vous aſſurer qu'elle eſt dans la réſolution de contribuër à vous faire un ſort agréable.

Ce n'eſt pas, pourſuivit Rodriguez, qu'elle ſoit encore dans le goût de vous épouſer. Grace au Ciel, elle a ouvert les yeux ſur l'extravagan-

ce

ce de ce mariage, & ſur le ridicule qu'il lui donneroit dans le monde. En un mot, elle n'y penſe plus ; mais elle veut, par amitié, vous mettre en état de faire fortune, en vous plaçant chez le Duc d'Uzède, ſon Parent & Favori du Roi. Elle ſe flate d'avoir aſſez de crédit, pour vous faire recevoir parmi les Sécretaires de ce Miniſtre. Vous concevez bien l'importance de ce poſte, & je ne doute pas que vous ne fûſſiez bien-aiſe de le remplir, à-moins que vous n'ayez deſſein de vous conſacrer au Service de l'Egliſe. Non, non, lui répondis-je, ce n'eſt pas-là mon intention. Je me ſens aſſez de vertu pour être Sécretaire, mais je n'en ai pas aſſez pour devenir un bon Prêtre.

Cela

Cela étant, reprit Rodriguez, quitez promtement l'habit que vous portez, & prenez en un de Cavalier. C'eſt ce que je vous promets de faire ſans balancer, lui repartis-je ; auſſi-bien je commence à me dégoûter du Préceptorat, qui me paroît un métier qu'un honnête-homme ne doit faire que par néceſſité. Je me fis donc habiller en Cavalier, & j'entrai bientôt dans un Bureau du Miniſtère : Dona Louïſe n'ayant eu beſoin pour m'y placer, que de dire un mot à ſa Nièce Dona Marie de Padilla Ducheſſe d'Uzède.

Dès-que je me vis inſtalé dans mon poſte, je témoignai à la Dame Rodriguez, que je ſerois bien-aiſe d'aller voir ſa Maîtreſſe, pour la remercier ; mais

mais cette Suivante me dît, Dona Louïſe vous en diſpenſe. Après ce qui s'eſt paſſé entre vous, elle juge à-propos de s'interdire votre vuë, de peur de vous expoſer encore à quelque deſagréable traitement. Elle veut vous protéger ſans vous revoir, ce que ſes Parens ne ſauroient trouver mauvais; tenez-lui compte de ſa prudence. Je n'ai rien à répondre à cela, lui dîs-je, ma chère Rodrigez; & puiſqu'il faut que je renonce au plaiſir de rendre de vive voix à Dona Louïſe les graces que je lui dois, aſſurez-la du-moins de ma part, que je ſuis pénétré de ſes bontés. Dans le fond, je n'étois point fâché que ma Protectrice ne voulût pas me voir; car ſi je me fûſſe mis ſur le pied

d'aller chez elle, & de lui faire ma cour, j'eûſſe fort bien pu avoir affaire à de nouveaux Spadaſſins, qui m'auroient peut-être encore plus maltraité que les prémiers.

Comme j'avois une aſſez belle main, ayant apris à écrire à Salamanque, on m'occupa dans mon Bureau à mettre au nèt toute ſorte d'Expéditions. Je fis connoiſſance avec les Commis, & même j'eus le bonheur de m'attirer l'amitié de Don Juan de Salzédo, Prémier Sécretaire du Duc d'Uzède. Ce Don Juan ne manquoit pas d'eſprit; mais il avoit le défaut d'aimer trop le Latin, & de citer à tous propos des paſſages d'Horace, d'Ovide, ou de Pétrone. Toutes les fois qu'il me voyoit il me parloit en Latin,

tin, & je lui répondois dans la même Langue pour m'accommoder à ſon foible. Je le charmai par-là. Ce qui prouve bien que pour plaire aux Hommes, il n'y a qu'à ſe prêter à leurs inclinations. Don Chérubin, me dit-il un jour, je vous aime; quand je trouverai l'occaſion de vous en donner des marques, je la ſaiſirai *lubenti animo*. Le hazard voulut qu'elle s'offrît bientôt; mais il faut dire auparavant ce qui la fit naître.

Un ſoir qu'il y avoit Bal chez la Ducheſſe d'Uzède, à ſon Hôtel de la Grande Place où ſe font les Courſes & les Combats de Taureaux, il me prit envie d'y aller. J'y vis un grand nombre de Seigneurs, & les plus belles Dames de la

Cour. On eût dit qu'on avoit choiſi les Perſonnes les plus aimables de la Monarchie, pour en former une ſi charmante Aſſemblée.

Avant que le Bal commençât, les Femmes ſe diſputèrent les regards des Hommes. Mais ſitôt qu'on vit danſer Dona Iſabella de Sandoval, Fille unique du Duc d'Uzède, il n'y eut plus d'œillades que pour elle : chacun admira ſes graces, ſon air noble & majeſtueux, la douceur de ſes pliées, la liaiſon de ſa tête avec ſon corps & ſes bras, & la fineſſe de ſon oreille. Auſſi d'abord qu'elle eut achevé de danſer, toute la Salle retentît du bruit des aplaudiſſemens qu'elle reçut. Elle eſt inimitable, s'écrioit un Marquis ! Que

Que ne paroît-il ſur nos Théâtres une pareille Danſeuſe! j'en voudrois prendre ſoin, à quelque prix que ce fût. Je la priérois de me ruiner, diſoit un Comte. Je lui demanderois la préférence, diſoit un Duc. En un mot, tous les Seigneurs furent enchantés de cette nouvelle Terpſicore, & je n'en fus pas moins frapé qu'eux.

On juge bien qu'une ſi riche & ſi noble Héritière ne manquoit pas d'Adorateurs. Parmi ceux qui aſpiroient à l'honneur de l'épouſer, aucun n'étoit plus en droit de ſe flater de cette eſpérance, que Don Juan Tellès Giron, Conte d'Urenna, Fils unique du Duc d'Oſſone, & le plus digne de poſſéder Iſabelle. Ce jeune Seigneur exerçoit à la Cour la

Charge de Gentilhomme de la Chambre du Roi pour ſon Père, qui étoit alors à Naples, dont il avoit le Gouvernement.

Tandis-que les Amans de la Fille du Duc d'Uzède s'efforçoient par leurs ſoins de ſe ſupplanter les uns les autres, ce Miniſtre envoya chercher le Comte, & lui dît: Don Juan, vous ſavez l'étroite amitié qui nous lië le Duc votre Père & moi, & l'intérêt que je prens aux affaires de votre Maiſon: j'ai jugé à-propos de vous entretenir en particulier, pour vous repréſenter que vous devez profiter du tems, pendant que la fortune vous rit. Le Duc d'Oſſone a plus d'envieux & d'ennemis que jamais. Ils travaillent ſans relâche à le perdre, & ils peuvent en venir

nir à bout. Il faut, tandis-que ſon crédit dure encore, ſonger à vous établir. Vous êtes en âge de vous marier, & de poſséder même de grans Emplois. Il y a un an, pourſuivit-il, que votre Père m'écrivit pour me prier de vous chercher une Femme. Je lui répondis, qu'elle étoit toute trouvée: mais comme il a ceſſé de m'en parler depuis ce tems-là, j'ignore s'il eſt toujours dans le même ſentiment. Ne manquez pas, ajouta-t-il, de lui mander ce que je viens de vous dire; de l'aſſurer que s'il veut une Bru de ma main, je lui en deſtine une qui eſt aſſez riche, aſſez belle & aſſez noble, pour mériter d'avoir un Beau-père tel que lui.

A ce diſcours, le Comte

d'Urenna, jugeant bien qu'Isadelle étoit la Bru dont il s'agissoit, fit paroître sur son visage une joie que le Duc d'Uzède ne remarqua pas sans plaisir. Ce Ministre toutefois ne fit pas semblant de s'en apercevoir, & dit à Don Juan: Envoyez donc en diligence un Exprès à Naples, & la réponse que vous fera le Viceroi décidera de votre mariage. Le Comte, pour marquer au Duc d'Uzède l'impatience qu'il avoit d'être son Gendre, prit aussitôt congé de son Excellence, en lui disant qu'il alloit écrire à son Père; & sur le champ il se rendit chez Don Juan de Salzédo, qu'il aimoit comme un ancien Serviteur de sa Maison, & sans le conseil duquel il ne faisoit rien. Il

lui

lui fit part de la converſation qu'il venoit d'avoir avec le Miniſtre, & lui dît enſuite : Je ne ſai qui je dois envoyer à Naples. J'aurois beſoin d'un homme d'eſprit & de confiance, qui pût informer mon Père de mille choſes ſecrettes que je n'ôſerois lui écrire.

Alors Salzédo, ſongeant à moi, & croyant me procurer une bonne aubaine, me propoſa comme une perſonne fort propre à s'acquiter de cette commiſſion, & dont il répondoit. Là-deſſus le Comte s'étant déterminé à ſe ſervir de moi, voulut m'entretenir. J'eus avec lui une conférence particulière, dans laquelle il me dît toutes les choſes qu'il déſiroit que ſon Père aprît. Enfin, après avoir reçu de ce jeune Sei-

gneur de très-amples inſtructions, & deux paquèts, l'un pour le Duc & l'autre pour la Ducheſſe d'Oſſone, avec une bourſe de deux-cens piſtolles, je me diſpoſai à partir pour l'Italie. Mais avant mon départ, j'allai prendre congé du Sécretaire Salzédo, qui me dît en m'embraſſant avec affection: Allez, mon cher Don Chérubin, je ſuis ravi que vous faſſiez ce voyage. Il vous en reviendra de bonnes piſtolles, & *Lavina videbis littora.* Je partis donc de Madrid; & ſuivant de près un Courier que la Cour envoyoit par terre à Naples, j'y arrivai preſque en même tems que lui.

CHA-

CHAPITRE XII.

De quelle manière D. Chérubin fut reçu du Viceroi de Naples, & des entretiens qu'ils eurent enſemble.

IL y avoit déjà trois ans que le Duc d'Oſſone étoit Viceroi du Royaume de Naples, après avoir pendant quatre années gouverné la Sicile. J'allai deſcendre au Palais Royal où il demeuroit, & je me fis annoncer à ſon Excellence, comme un Courier que le Comte d'Urenna ſon Fils lui dépêchoit.

Le Viceroi étoit alors dans ſon cabinèt. Il ordonna qu'on me fît entrer. Je lui préſentai le paquèt qui lui étoit adreſſé.

Il l'ouvrit, & après avoir lu ce qu'il contenoit : Voilà, me dit-il, des dépêches qui me ſont d'autant plus agréables, qu'elles me ſont aportées par un Sécretaire même du Duc d'Uzède : mais dites-moi, je vous prie, continua-t-il, ſi la Fille de ce Miniſtre eſt d'un mérite auſſi rare que mon Fils me le mande ? Je me défie un peu des portraits que les Amans font de leurs Maîtreſſes. Monſeigneur, lui répondis-je, avec quelques couleurs que Monſieur le Comte ait pû vous peindre Iſabelle de Sandoval, la copie ne ſauroit être qu'au-deſſous de l'original. En un mot, quelque image charmante que vous-vous faſſiez de cette Dame, votre imagination ne peut vous tromper. Repréſentez-

vous

vous une Perſonne de quinze ans, qui joint à une beauté parfaite un eſprit vif & un jugement ſolide; cette idée ne renfermera qu'une partie des belles qualités d'Iſabelle. Il eſt vrai qu'elle n'a pas l'humeur ſérieuſe, & la gravité qu'ont ordinairement les Dames Eſpagnolles: mais ce défaut, qui n'en eſt un qu'en Eſpagne, trouvera grace auprès de votre Excellence. Vous avez raiſon, interrompit le Duc en ſouriant, tout Eſpagnol que je ſuis, je préfèrerai toujours un naturel enjoué à un caractère grave.

Dans cet endroit de notre converſation, la Ducheſſe d'Oſſone ayant ſçu qu'il étoit arrivé un Courier dépêché par Don Juan Tellès, entra dans le cabinet, fort impatiente d'aprendre

dre des nouvelles de ce cher Fils. Madame, lui dît ſon Epoux, il ſe préſente un Parti très-avantageux pour le Comte d'Urenna. Le Duc d'Uzède veut bien le reçevoir pour Gendre, préférablement à pluſieurs Seigneurs qui recherchent Iſabelle, ſa Fille unique. Je remis auſſitôt à la Vicereine le paquèt dont j'étois chargé pour elle, & qui ne contenoit que les mêmes choſes qui étoient dans l'autre. Lorſqu'elle en eut fait la lecture, ils commencèrent tous deux à délibérer, non s'ils conſentiroient à ce mariage, mais ſur ce qu'ils avoient à faire dans cette occaſion. Ils réſolurent de me renvoyer à Madrid dès le lendemain, pour témoigner au Duc & à la Ducheſſe d'Uzède l'em-

l'empreſſement qu'ils avoient d'allier la Maiſon de Giron à celle de Sandoval. Il fut auſſi arrêté entr'eux, qu'ils écriroient au Duc de Lerme & à D. Iſabella.

Ils paſſèrent la journée à faire leurs dépêches ; & comme D. Juan mandoit à ſon Père que je pourrois l'inſtruire de pluſieurs particularités dont il étoit bien-aiſe de l'informer, j'eus le ſoir avec ſon Excellence un entretien plus long que le prémier. Faites-moi, me dit-il, un raport fidèle de tout ce que le Comte, mon Fils, vous a chargé de m'aprendre. Vous m'allez parler aparemment de la dernière Lettre que j'ai écrite au Roi ; vous m'allez dire qu'elle a révolté la plupart des Grands. Juſtement, Mon-

Monſeigneur, lui répondis-je, c'eſt par-là que je vai commencer. En propoſant de rendre les Charges Vénales en Eſpagne, vous avez ſoulevé contre vous le Conſeil, lequel étant compoſé de Seigneurs intéreſſés à rejetter cette propoſition, n'a eu garde de l'accepter. Ce qu'il y a de plus fâcheux, ajoutai-je, c'eſt que ces Seigneurs ne ſe contentent pas de s'oppoſer à la Vénalité des Charges ; ils éclatent en murmures, & par de ſecrettes pratiques, s'efforcent de vous faire paſſer pour Ennemi de la Nation. Ils ſont méme ſecondés par des Seigneurs Napolitains, qui, d'accord avec eux, écrivent continuellement à la Cour, des Lettres qui tendent à vous rendre ſuſpect.

Le

Le Duc d'Oſſone, en cet endroit, ne put s'empêcher de m'interrompre. Voilà, s'écria-t-il en ſoupirant, voilà ces Sujèts fidèles & ſi zèlés, qui proteſtent qu'ils ſont tout prêts à prodiguer leur ſang & leurs biens pour la gloire de leur Souverain! Si le Roi faiſoit acheter les Charges qu'il donne en pur don, quelle Maiſon y perdroit plus que la mienne? Je ſacrifie au profit du Monarque mes Parens & mes Alliés; je n'ai en vuë que ſes intérêts, l'on m'en fait un crime. Telle eſt la récompenſe des Serviteurs trop affectionnés.

Continuez, pourſuivit-il, je ſuis très-content du choix que mon Fils a fait de vous, pour m'inſtruire de ce qui ſe paſſe

paſſe à la Cour à mon préjudice : vous-vous aquitez de cet emploi d'une manière qui m'eſt agréable. Continuez donc. Quelle injuſtice me fait-on encore ? La plus effroyable, repris-je, & la plus ſenſible qu'on puiſſe faire à un fidèle Sujèt de Philippe. Vous avez, dit on, formé l'ambitieux projèt de vous faire Roi de Naples.

Le Duc, à cette accuſation, ferma les yeux, hauſſa les épaules, & me demanda qui pouvoit être aſſez ſon ennemi pour lui vouloir imputer un ſi coupable deſſein. C'eſt le Comte de Bénévent, lui répondis-je, & quelques autres Seigneurs, qui répandent ce bruit, que vos armemens, ou, pour parler plus juſte, vos belles

belles actions & vos grands ſervices ſemblent juſtifier. Il y a dans votre adminiſtration, dont ils ſont jaloux, dequoi, diſent-ils, faire votre procès. J'ai tort, interrompit encore ſon Excellence, je connois ma faute préſentement. Je devois ſuivre l'exemple des Vicerois de Sicile & de Naples, mes Prédéceſſeurs. Je devois laiſſer ravager par les Turcs ces deux Royaumes, m'enrichir aux dépens du Roi & de ſes Sujèts, & après cela retourner à la Cour pour y recueillir des louanges ſur mon ſage gouvernement. O malheureuſe Monarchie! ajouta-t-il en levant les yeux au Ciel: faut-il donc que ceux qui te ſervent avec le plus d'ardeur, & qui ne cherchent qu'à augmenter ta gloire

gloire, paſſent pour tes ennemis!

Après cette apoſtrophe pleine d'amertume, le Duc me fit de nouvelles queſtions. Apprenez-moi, me dît-il, qui ſont les Seigneurs qui ont actuellement le plus de part à la confiance du Prince d'Eſpagne. Je lui en nommai pluſieurs, & je n'oubliai pas Don Gaſpard de Guzman Comte d'Olivarès. C'eſt ce dernier, lui dîs-je, qui paroît le plus chéri. Il eſt vrai que, ſi l'on en croit la chronique de Madrid, il ſe ſert d'un moyen ſûr pour gagner l'amitié du jeune Philippe. Quel eſt donc ce moyen, repliqua le Duc? C'eſt celui qui fait réüſſir toutes les entrepriſes, lui repartis-je; c'eſt l'argent. On prétend

tend que le Comte d'Olivarès qui a de grands biens, en emploie une bonne partie à procurer des plaisirs à ce Prince, que l'avarice du Roi réduit à désirer beaucoup de choses inutilement.

Les Chroniqueurs, continuai-je, disent peut-être la vérité; du-moins sai-je que le Prince d'Espagne, lorsqu'il fait des parties de chasse, trouve souvent de superbes collations, préparées par les soins & aux frais de Don Gaspard. A ces paroles, le Viceroi me dît en branlant la tête. D'Olivarès a bien la mine de suplanter le Duc de Lerme & son Fils. Je souhaite que ma prédiction soit fausse: mais si par malheur il arrive qu'elle s'accomplisse, qu'ils ne s'en pren-

prennent qu'à eux-mêmes. Pourquoi ſouffrent-ils auprès de l'Héritier de la Couronne un Courtiſan fin & délié, qui s'empare à leurs yeux du timon de la Monarchie?

Quand le Duc d'Oſſone n'eut plus rien à me demander, ni moi rien à lui dire, il me livra ſes dépêches en me diſant: Allez vous repoſer, & demain retournez en Eſpagne: mais avant votre départ, voyez mon Tréſorier, je lui ai donné des ordres qui vous regardent. Je commençai par-là le jour ſuivant. Je vis le Tréſorier, qui me mit entre les mains, de la part de ſon Excellence, une Lettre-de-change de trois-mille écus, tirée ſur un fameux Banquier de Madrid, & payable à vuë.

Outre

Outre ce préſent, j'en reçus un autre, que m'envoya la Vicereine par un de ſes Ecuyers. C'étoit une Chaîne d'or admirablement bien travaillée, & qui valoit tout-au-moins deux-cens piſtolles. Je partis de Naples avec toutes ces richeſſes, & repris le chemin de Madrid, où j'eus le bonheur d'arriver ſans avoir fait aucune mauvaiſe rencontre.

CHAPITRE XIII.

Don Juan Tellès épouſe la Fille du Duc d'Uzède. Suite de ce mariage. Du nouveau parti que prit Don Chérubin.

J'Allai d'abord rendre compte de ma commiſſion à Don Juan Tellès, qui m'embraſſa de joie, lorſqu'il eut fait la lecture de la Lettre de ſon Père. Ce jeune Seigneur, pour me faire connoître juſqu'à quel point il étoit ſatisfait de moi, ou pour mieux dire des nouvelles que je lui aportois, me gratifia d'une Bourſe dans laquelle il y avoit deux-cens doublons.

Il

Il alla promptement communiquer au Duc d'Uzède les dépêches du Viceroi, & deux jours après ſon mariage avec Dona Iſabelle de Sandoval fut déclaré. On en fit les aprêts avec toute la magnificence convenable à la qualité des Epoux; & le Duc d'Uzède eut autant d'empreſſement à le faire conſommer, que le Duc d'Oſſonne avoit d'impatience qu'il le fût. Les Parens & les Amis des Maiſons de Giron & de Sandoval le célébrèrent avec de grandes démonſtrations de joie; & véritablement l'hymen ne pouvoit unir deux perſonnes mieux aſſorties.

A-peine les réjouïſſances étoient-elles achevées, que le Viceroi manda au Duc d'Uzède, que pour parvenir au com-

ble de ſes vœux, il n'en avoit plus qu'un à remplir, qui étoit d'avoir ſa Belle-Fille auprès de lui: qu'il le prioit de la lui envoyer pour lui faire voir l'Italie, & particulièrement la Ville de Naples: & qu'enfin, pour rendre ce voyage plus agréable à la jeune Epouſe, il ſouhaitoit auſſi que ſon Epoux l'accompagnât ſous le bon-plaiſir du Roi. Le Fils du Cardinal de Lerme entra dans les ſentimens du Duc d'Oſſone, & ſe prêtant à ſes déſirs, il obtint de Sa Majeſté la permiſſion d'envoyer ſa Fille à Naples avec le Comte d'Urenna. Les préparatifs du départ de ces Epoux furent bientôt faits, le Viceroi ayant expreſſément défendu à ſon Fils d'avoir une nombreuſe & faſtuëuſe ſuite. Ils partirent

rent donc pour ſe rendre à Barcelone, où deux Galères envoyées par le Duc d'Oſſone les attendoient pour les tranſparter à Gènes; & là Don Octavio d'Arragon devoit les venir prendre avec huit Galères, pour les conduire à Naples.

Il eſt rare qu'un Gueux qui s'enrichit, ne ſe laiſſe point étourdir de la poſſeſſion de ſes richeſſes. Je ne fus pas à l'épreuve de ces étourdiſſemens. Lorſque je vins à compter mes eſpèces, & que je vis que j'avois devant moi près de deux-mille piſtolles, je me dégoûtai de mon poſte de Commis. Il me ſembla qu'un Garçon qui poſsédoit tant de bien, devoit mener une vie libre, indépendante, & ſurtout oiſive, telle qu'eſt ordinairement celle

des honnêtes-gens en Eſpagne. Puiſque je puis vivre, diſois-je, en Cavalier noble, & faire le galant dans le Monde, je ſerois un grand fou de demeurer dans les Bureaux du Miniſtère, où il faut travailler toute la journée. Il eſt bien plus gracieux de n'avoir rien à faire, qu'à ſe promener & qu'à ſe réjouïr avec ſes Amis.

C'eſt ainſi que cédant au panchant qui m'entraînoit, je me laiſſai tout-à-coup aller au libertinage, ſans que ma philoſophie pût m'en défendre. Au-contraire, je ne voulus écouter aucune remontrance de ſa part; & quand je dîs adieu au Sécretaire Salzédo, tous les diſcours qu'il me tint pour m'arrêter dans ſon Bureau, quoique remplis de raiſon & de

latin,

latin, furent inutiles. Je louai un bel apartement dans un hôtel garni, & je me fis faire deux riches habits, ſous leſquels alternativement j'allois me faire voir à la Cour & au Prado.

CHAPITRE XIV.

Il rencontre le petit Licencié Carambéla. De l'entretien qu'il eut avec lui.

UN jour que j'étois à la promenade, où je prenois plaiſir à lorgner les Dames qui paſſoient auprès de moi, j'aperçus le petit Licencié Biſcayen que j'avois laiſſé à Tolède. Il ne me reconnut pas d'abord ſous mon nouvel habil-

lement ; mais je l'apellai, il vint à moi, & nous-nous embraſſâmes. Je ſuis ravi, lui dîſje, mon Ami, que la fortune nous raſſemble ici tous deux. Au lieu de me répondre, Carambola ouvrit de grands yeux, & ſe mit à me conſidérer depuis les pieds juſqu'à la tête. Enſuite, riant de toute ſa force : Quelle métamorphoſe, s'écria-t-il! Vous en Cavalier! Qui vous a fait quiter la Soutane pour l'Epée ? Je m'en doute bien. C'eſt cette belle Marquiſe, chez qui vous avez été Précepteur à Tolède ; c'eſt elle aparemment qui dérobe à l'Egliſe le Bachelier Don Chérubin ? Je lui répondis que non. Vous-vous êtes donc, reprit-il, faufilé à Madrid avec quelque riche Dame, qui fait

avec

avec vous bourſe commune? Avouez-moi là vérité, vous avez ici quelque bonne fortune.

Si vous voulez, dîs-je au Biſcayen, m'écouter un moment, je ſatisferai votre curioſité. Il me laiſſa parler. Alors je lui raçontai ce qui m'étoit arrivé depuis notre ſéparation. Après cela, je le priai de m'aprendre à ſon tour ce qu'il faiſoit actuellement à Madrid. Toujours le métier de Précepteur, me répondit-il; je n'en puis faire un autre. Je ſuis condamné au Préceptorat, ou pour mieux dire aux Galères pour toute ma vie.

Pendant que vous étiez, continua-t-il, chez la Marquiſe de Torbellino, & que vous y paſſiez le tems plus agréablement que moi, qui me voyois ſur le

pavé ſans argent, ou du-moins fort près d'en manquer, j'abandonnai Tolède, comme une Ville qui me devenoit de jour en jour plus deſagréable. Je vins à Madrid, où je trouvai moyen d'entrer chez un riche Bourgeois qui étoit veuf, & qui avoit un Fils de douze ans. Ce Bourgeois ne mangeoit preſque jamais chez lui. Il alloit dîner & ſouper en Ville tous les jours, ce qui ne rendoit pas au logis notre ordinaire meilleur. Une Femme de quarante-cinq à cinquante ans, qui gouvernoit ſa maiſon, nous aprêtoit à manger.

La mauvaiſe Cuiſinière! Tantôt elle mettoit trop de ſel dans ſes ragoûts, & tantôt trop de poivre, de girofle ou de ſaffran. J'avois beau m'en plaindre,

plaindre, la maudite Créature avoit la malice de ne vouloir pas ſe corriger. Je crois même qu'elle le faiſoit exprès, pour me dégoûter de cette maiſon, & m'obliger d'en ſortir, m'ayant pris en averſion, je ne ſai pas pourquoi ; ſi ce n'eſt, à-cauſe que j'avois avec elle un air de Caton.

De mon coté, pour me venger de cette vieille Sorcière, je m'obſtinai, malgré ſes ragoûts épicés, à demeurer chez ce Bourgeois, où je ſerois encore ſans une avanture qui n'eſt peut-être jamais arrivée à aucun Précepteur. Un jour que j'avois recu vingt piſtolles à compte de mes apointemens, j'entrai dans un tripot, où j'avois la rage d'aller jouër dès-que je me ſentois un écu. La Fortune

qui m'eſt plus ſouvent contraire que favorable au Jeu, me rît cette fois-là. Je gagnai dix doublons, qui ne furent pas ſitôt dans ma poche, qu'il me prit envie de donner à ſouper à deux Dames avec qui j'avois fait connoiſſance, & qui demeuroient à la Porte du Soleil. Je me rendis chez elles dans cette louable intention, après avoir ordonné à un Traiteur un repas bien conditionné.

Je fus reçu de ces Dames d'autant plus joyeuſement, que j'avois coutume de les régaler dans les viſites que je leur faiſois. Nous commençâmes à nous entretenir gayement; & d'abord qu'on nous eut aporté le ſoupé que j'avois commandé, nous-nous aſsîmes à table. Je m'attendois à me bien réjouïr

jouïr pour mon argent, quand j'entendis ouvrir la porte de la chambre où nous étions, & que dans un Homme qui entra tout-à-coup, je reconnus le Bourgeois dont j'élevois le Fils, le Père de mon Ecolier. Il me remit auſſi dans le moment; & ſa ſupriſe égalant la mienne, nous demeurâmes tous deux interdits & muëts, nous regardant l'un l'autre comme ſi nous eûſſions douté du raport de nos yeux. Mais le deſordre où étoient nos eſprits, ne dura pas long-tems; nous-nous raſſurâmes bientôt; & perdant la honte de nous rencontrer-là, nous-nous mîmes à faire de ſi grands éclats de rire, que les Dames nous prirent pour deux Amis qui ſe trouvoient chez elles par hazard.

A ce que je vois, Meſſieurs, nous dît l'une de ces Nymphes, vous-vous connoiſſez. Nous devons bien nous connoître, lui répondit le Bourgeois, nous-nous voyons tous les jours, nous mangeons quelquefois enſemble, & nous couchons ſous le même toit. Il ne nous manquoit que d'avoir des Amies communes, nous n'avons plus rien à déſirer. L'air railleur dont il dît ces paroles, me mit en train de plaiſanter auſſi : ce que je fis à tout évènement, & bien réſolu de rompre en viſière au Bourgeois, s'il s'aviſoit de me chicaner ſur notre rencontre chez ces Dames. Mais au lieu de me témoigner le moindre mécontentement là-deſſus, il s'aſſit à table avec nous, en diſant

ſant d'un air aiſé, qu'il ne croyoit pas être de trop dans la compagnie. Véritablement il fut de ſi belle humeur, qu'il me parut fort agréable. Il me porta des brindes, & me fit mille amitiés. Inſenſiblement j'oubliai que j'étois avec le Père de mon Diſciple, & nous fîmes enſemble la débauche.

Lorſqu'il fut tems de nous retirer, nous prîmes congé des Dames, & retournâmes au logis. Quand nous y fûmes arrivés, le Bourgeois me dît: Monſieur le Licencié, je ne vous ſai point mauvais gré d'aller chez ces Femmes que nous venons de voir; mais gardez-vous bien, je vous prie, d'y mener mon Fils avec vous.

Carambola ne put s'empêcher de rire en achevant ces

derniers mots, & ſes ris furent accompagnés des miens. Voilà, lui dîs-je, un Père admirable, & une excellente maiſon pour un Précepteur. Je l'ai pourtant quitée, reprit le Biſcayen, pour l'honneur de mon caractère. J'ai cru qu'il ne convenoit point à un Licencié vicieux, de demeurer dans un endroit où il étoit connu. Je ſuis placé ailleurs. J'élève le Fils naturel d'un Conſeiller du Conſeil des Indes, & j'eſpère que ſon éducation me ſera plus utile que celle d'un Enfant légitime.

Je ſouhaite, dîs-je à Carambola, que vous ne vous flatiez point d'une vaine eſpérance: mais, vous me l'avez dit cent fois, il ne faut pas trop compter ſur la reconnoiſſance des

Parens.

Parens. Cela n'eſt que trop vrai, me repartit le petit Licencié: cependant les Perſonnes à qui j'ai affaire, me paroîſſent ſi généreuſes, que je ne puis m'empêcher de faire un grand fond ſur elles.

CHAPITRE XV.

Don Chérubin fait connoiſſance avec un Cavalier nommé Don Manuel de Pédrilla. De quelle façon ils paſſoient le tems enſemble; & de l'agréable ſurpriſe où ſe trouva un ſoir Don Chérubin, en ſoupant avec des Dames.

NOtre converſation fut troublée par un Cavalier

lier avec qui j'avois depuis peu fait connoiſſance, & qui me vint joindre à la promenade. Sans adieu, me dît auſſitôt le Biscayen, nous-nous reverrons. En même tems il ſe retira, me laiſſant avec mon nouvel Ami, qui ſe nommoit Don Manuel de Pédrilla. C'étoit un Gentilhomme de la Ville d'Alcaraz, ſur les confins de la Castille Nouvelle, un Cavalier à-peu-près de mon âge, & d'une agréable figure. L'envie de voir la Cour l'avoit attiré à Madrid. Il logeoit dans mon hôtel garni, nous mangions enſemble, & nous allions tous les jours aux Spectacles ou à la Promenade. Enfin, nous-nous attachâmes l'un à l'autre, & nous devînmes inſéparables.

Un matin, pendant que nous-

nous-nous entretenions dans ſon apartement, il y entra un petit laquais qui lui remit une Lettre. D. Manuel la lut, & dît enſuite au Porteur : Mon Enfant, tu peux aſſurer ta Maîtreſſe que je n'y manquerai pas. Enſuite m'adreſſant la parole : Seigneur D. Chérubin, pourſuivit-il, je dois ſouper ce ſoir chez deux Dames, où il m'eſt permis de mener un Ami. Voulez-vous bien m'accompagner? J'acceptai la propoſition, en répondant avec un ſouris à D. Manuel, que je le remerciois de la préférence. Vous avez raiſon, repliqua-t il en ſouriant à ſon tour, la partie que je vous propoſe mérite bien un remerciment. Sachez que vous ſouperez avec deux Dames, des plus aimables & des plus amuſan-

ſantes. Elles ont des manières aiſées. Ce ſont deux façons de Femmes de qualité, qui demeurent & vivent enſemble à frais communs, & à la françoiſe. Leur maiſon eſt ouverte aux honnêtes gens, on y jouë & l'on y ſoupe. Et elles s'entretiennent ſans-doute du produit du Jeu, interrompis-je en riant? C'eſt ce que je ne ſai point, reprit-il. Peut-être ont-elles des Amans qui font ſecrettement leur dépenſe, mais elles ne paroîſſent pas en avoir. On ne voit rien chez elles, qui rende leur vertu ſuſpecte.

Je demandai comment ces Dames ſe nommoient. L'une s'apelle Iſménie, répondit mon Ami, & l'autre Baſiliſa. Elles ſe diſent veuves de deux Gentils.

tilshommes Grenadins ; & à les entendre, elles ne ſont venuës à Madrid que par curioſité. A laquelle des deux, lui dîs-je, votre cœur s'eſt-il rendu? J'aime Iſménie, repartit Don Manuel, & j'ai tout lieu de croire que je ne ſoupire pas pour une Ingrate; mais je n'en ſuis poînt aimé, comme je voudrois l'être. Elle n'a pour moi que des demi-bontés. Que j'ai d'impatience, m'écriai-je, de voir cette Iſménie, auſſi bien que ſa Compagne! Vous verrez, me dît-il, deux perſonnes, que vous me ſaurez bon gré de vous avoir fait connoître.

Le ſoir étant venu, Don Manuel me mena chez ces Dames, qui logeoient dans une maiſon

maiſon aſſez belle & fort bien meublée. Meſdames, leur dît-il en me préſentant à elles, je crois que vous trouverez bon que je vous amène le meilleur de mes Amis, qui eſt un Gentilhomme de la Province de Léon, & de plus un Garçon de mérite. Les Dames lui répondirent que ma vuë confirmoit le bien qu'il pouvoit leur dire de moi, & elles m'honorèrent de l'accueil le plus gracieux.

Je ne ferai point le portrait de ces Dames; je dirai ſeulement que je fus frapé de leur beauté, & qu'après un quart-d'heure de converſation, je me ſentis également charmé de l'une & de l'autre, quoiqu'elles fûſſent d'un caractère différent. Iſménie étoit ſérieuſe, & Baſiliſa fort en-

enjouée. La prémière parloit avec autant de dignité que d'élégance, & ne donnoit rien au hazard ; & la ſeconde hazardoit volontiers, mais preſque toujours heureuſement. Comme Don Manuel s'aperçut que je prenois un extrême plaiſir à les entendre : Seigneur Don Chérubin, me dît-il, avouez que vous ne me ſavez pas mauvais gré de vous avoir amené ici.

Au nom de Don Chérubin, Baſiliſa me regarda fort attentivement, & me demanda dans quel endroit d'Eſpagne j'étois né. Madame, lui répondis-je, la Province de Léon m'a vu naître : pourquoi me faites-vous cette queſtion ? La Dame parut troublée de ma réponſe, & me repliqua de cette

te ſorte. Ce n'eſt pas ſans raiſon que je vous la fais, je connois quelques perſonnes de Salamanque ; eſt-ce dans cette Ville que vous avez pris naiſſance ? Non, lui repartis-je, mais aux environs. Je ſuis venu au monde à Molorido, gros Bourg dont mon Père étoit Alcade. Comment ſe nommoit-il, dît Baſiliſa? Il s'apelloit Don Roberto de la Ronda. Ah ! mon Frère, s'écria la Dame en ſe levant pour venir m'embraſſer, mon cher Don Chérubin, c'eſt vous ! Eſt-il poſſible que la fortune vous rende aujourd'hui à votre Sœur Franciſca ! car c'eſt elle que vous rencontrez ici ſous le nom de Baſiliſa.

Le ſang fit en moi également bien ſon devoir. J'eus tant

tant de joie d'avoir retrouvé ma Sœur, que je la ſerrai entre mes bras, avec un ſaiſiſſement qui m'empêcha de parler pendant quelques inſtans. De ſon coté, pénétrée de l'excès de ma ſenſibilité, elle devint muëtte à ſon tour; de maniére que nous ne pûmes d'abord nous exprimer que par des larmes. Iſménie & Don Manuel furent attendris de notre reconnoiſſance, & nous accablèrent d'accolades, pour nous marquer la part qu'ils y prenoient tous deux.

Après tant d'embraſſemens, nous-nous remîmes à table, & nous recommencâmes à nous entretenir avec la même gayeté qu'auparavant. La converſation n'étoit pas toujours générale. De tems en tems

tems Basilisa, que je n'apellerai plus desormais que Dona Franciſca, me faiſoit tout-bas des queſtions ſur la Famille; & tandis-que nous-nous parlions ainſi, Don Manuel entretenoit Iſinénie de la même façon. La nuit étoit fort avancée, quand nous prîmes congé de ces Dames. Don Chérubin, me dît ma Sœur, venez demain dîner avec moi tête-à-tête. Je meurs d'impatience d'aprendre vos avantures, & vous ne devez pas en avoir moins de ſavoir les miennes.

Fin du Prémier Livre.

LE

LE BACHELIER DE SALAMANQUE.

LIVRE SECOND.

CHAPITRE PREMIER.

Don Chérubin de la Ronda va dîner chez ſa Sœur, & tous deux ils ſe racontent mutuellement ce qui leur eſt arrivé depuis leur ſéparation.

A Mon retour dans mon hôtel garni, j'eus beau vouloir me procurer quelques lettres

res de ſommeil, mes eſprits étoient dans une ſi grande agitation, qu'il me fut impoſſible de m'endormir.

Je n'étois pas peu curieux d'entendre ma Sœur conter les évènemens de ſa vie, quoique je ne doutâſſe nullement qu'elle ne m'en fît un récit tronqué. De ſon coté n'ayant pas moins d'envie de me revoir que j'en avois de l'entretenir, elle ne prit pas plus de repos que moi. Si bien que m'étant rendu chez elle quand je jugeai qu'il y étoit jour, je la trouvai qui m'attendoit toute habillée dans ſon apartement: Venez, mon Frère, me dît-elle, venez ſatisfaire ma curioſité; après cela je contenterai la vôtre. Hé bien? qu'avez-vous fait depuis que vous avez

quité

quité l'Univerſité de Salamanque ? Ma chère Sœur, lui répondis-je, j'aurai bien-tôt rempli votre attente. En même tems, je lui détaillai fidèlement mes bonnes & mes mauvaiſes avantures. Lorſque j'eus ceſſé de parler, Dona Franciſca me fit compliment ſur l'état préſent de ma fortune. Enſuite ſe diſpoſant à me raconter ſon hiſtoire, elle la commença dans ces termes.

Après la mort de Don Roberto de la Ronda mon Père, ou pour mieux dire du Corrégidor de Salamanque, vous prîtes, comme vous ſavez, votre parti, mon Frère D. Céſar & vous; & je demeurai avec ma Mère, à qui la médiocrité de nos biens ne permettoit pas de me donner une belle éducation ; ce qui lui

cauſa tant de chagrin, qu'elle en mourut. Heureuſement D. Mélancia ma Maraine, & Don Baltazar de Favanella ſon Epoux, n'en furent pas plutôt informés, qu'ils vinrent me chercher à Molorido ; & comme ils n'avoient point d'Enfans, ils m'emmenèrent à Salamanque, dans le deſſein de m'élever chez eux. Je retrouvai dans ma Maraine & dans ſon Mari de nouveaux Parens, qui me donnant tous les jours de nouvelles marques de tendreſſe, me permettoient peu de ſentir le malheur d'être orpheline.

Quoique je n'eûſſe guère alors plus de dix ans, j'étois ſi avancée pour mon âge, que je m'attirai l'attention de Don Fernand de Gamboa, jeune Gentilhomme de nos voiſins.

Il

Il venoit ſouvent au logis avec ſon Père, qui vivoit dans une liaiſon ſi étroite avec Don Baltazar, qu'ils étoient preſque toujours enſemble. A la faveur de cette union, Don Fernand avoit la liberté de me voir & de me parler quand il lui plaîſoit. Comme il n'avoit que deux ou trois années plus que moi, on ne croyoit pas devoir encore épier nos petits entretiens : cependant nous méritions déjà d'être obſervés; & peut-être s'en ſeroit-on bientôt aperçu, ſi tout-à-coup on n'eût pas fait diſparoître à mes yeux Don Fernand. Mais ſon Père l'emmena bruſquement à la Cour avec lui, pour le mettre dans la Garde Eſpagnolle, où il venoit d'obtenir une Enſeigne, par le crédit de

ſes Amis. Je fus deux ou trois jours fort affligée de la perte de mon Amant, mais enfin je m'en conſolai comme une grande fille.

Peu de tems après le départ du jeune Gamboa, je fis naître une nouvelle paſſion. Don Baltazar, quoiqu'âgé de cinquante & quelques années, prit dans mes yeux un amour auquel je répondis d'abord ſans m'en apercevoir, recevant les careſſes qu'il me faiſoit, comme des marques innocentes de l'amitié d'un Parain, car je l'apellois ainſi. Ce vieux Pécheur m'auroit infailliblement ſéduite, ſi par bonheur ma Maraine n'eût pénétré & fait avorter ſon deſſein, en m'envoyant promptement à Cartagène, dans un Couvent dont l'Abeſ-

ſe

ſe étoit ſa Parente. Après avoir évité deux écueils dangereux, j'entrai dans ce Monaſtère comme dans un Port, où vraiſemblablement je devois être à couvert des traits de l'Amour. Mais ce Dieu attaché à ſa proie, avoit réſolu de me pourſuivre par-tout ; & je ne crois pas qu'il y ait d'aſile qui lui ſoit inacceſſible.

Madame l'Abeſſe, à qui Dona Mélancia m'avoit fortement recommandée, me prit en affection. Elle me mit au nombre des Penſionnaires & des jeunes Religieuſes qui compoſoient ſa cour, & parmi leſquelles il y avoit des perſonnes d'une beauté parfaite. Toutes ces Filles à l'envi s'empreſſoient à la divertir par leurs talens. Celles qui avoient

de la voix, formoient des concerts avec celles qui ſavoient jouër de quelque Inſtrument; & celles qui danſoient avec grace concouroient auſſi au plaiſir de l'Abeſſe, laquelle, environnée de ces gentilles Pucelles, reſſembloit à Diane au milieu de ſes Nymphes.

Je voyois d'un œil d'envie les efforts que ces Filles faiſoient pour lui plaîre, & j'aurois voulu réünir en moi tous leurs divers talens, pour lui devenir plus agréable. Quoique j'eûſſe des principes de danſe, & que je ne manquâſſe pas de voix, je n'étois qu'une ignorante, ou du-moins je n'étois pas encore aſſez habile pour contribuër au divertiſſement de notre Abeſſe; qui voyant ma bonne volonté, me fit aprendre à

danſer

danſer & à chanter par deux excellens Maîtres.

Ils eurent peu de peine à me perfectionner dans ces deux Arts, tant j'y avois de diſpoſition. En moins d'une année, ils me rendirent la meilleure chanteuſe & la plus forte danſeuſe du Couvent. J'aprîs auſſi à pincer un Luth avec délicateſſe; de ſorte que je devins peu-à-peu un ſujèt admirable & univerſel. Toutes les Dames de Cartagène qui venoient prendre part à nos Fêtes, m'accabloient de complimens, & n'oublioient pas d'en faire à Madame l'Abeſſe, ſur l'avantage qu'elle avoit de poſſéder une Fille d'un ſi rare mérite. L'Abeſſe elle-même ſe faiſoit honneur de mes talens, qu'elle regardoit en quelque façon

comme ſon ouvrage. Néanmoins, au lieu de s'aplaudir de me les avoir fait acquérir, elle devoit plutôt ſe le reprocher. Auſſi eut-elle bientôt ſujèt de s'en repentir. Un de ſes Neveux qu'elle aimoit tendrement, & qui ſe nommoit Don Grégorio de Clévillente, vint à Cartagène, exprès pour la voir & pour paſſer quinze jours avec elle, ce qu'il avoit coutume de faire une fois tous les ans. Ce Cavalier étoit jeune, beau, & très-bien fait. Il ſoupoit tous les ſoirs au Parloir avec ſa Tante & ſes Penſionnaires favorites, du nombre deſquelles j'avois l'honneur d'être. Les plus ſpirituelles tenoient, pendant le repas, des diſcours rejouïſſans pour divertir Don Grégorio; & après

le

le ſouper, toutes les Perſonnes capables de former un Concert s'aſſembloient, & la Fête finiſſoit toujours par des danſes.

Je remarquai le prémier jour que Clévillente, charmé de voir tant de belles Filles enſemble, promenoit ſur elles des regards incertains, ſans pouvoir décider pour aucune. Quand l'une le touchoit par une voix moëlleuſe, l'autre le raviſſoit par une danſe remplie de graces. Il étoit auſſi embaraſſé qu'un Sultan qui veut jetter le mouchoir. Il ſe détermina pourtant, & devint amoureux de ma figure, au préjudice de pluſieurs Perſonnes qui valoient mieux que moi. Il me le fit aſſez connoître par les œillades qu'il me lança le ſecond jour,

ou plutôt il n'eut des yeux que pour votre Sœur.

Je ne fis pas ſemblant d'y prendre garde, & je ne répondis point à ſes mines ; mais le Diable n'y perdit rien. Dès le moment qu'il me parut que je m'étois fait un Amant de Don Grégorio, je me ſentis naître de l'inclination pour ce Cavalier, que j'avois auparavant regardé impunément. Quelle joie pour lui, s'il eût pu lire ſur mon viſage, ce qui ſe paſſoit dans mon cœur ! mais j'y renfermai ſi bien mon amour naiſſant, qu'il n'en eut pas le moindre ſoupçon. Au-contraire, s'imaginant que je n'avois fait aucune attention à ſes regards, il entreprit de me déclarer ſes ſentimens en termes formels ; & voici de quelle manière il réüſſit.

réüſſît dans ſon entrepriſe.

Il fit confidence de ſa paſſion à un jeune Valèt-de-chambre qu'il avoit, & qui étoit un garçon fort adroit. Brabonel, lui dît-il enſuite, pourrois-tu bien faire tenir ſecrettement un Billèt à Dona Franciſca? Pourquoi non, lui répondit Brabonel? J'ai fait des choſes beaucoup plus difficiles. J'ai lié connoiſſance avec une Tourrière de ce Couvent, & je puis aſſurer que je l'engagerai facilement à vous rendre ce petit ſervice. Donnez-moi ſeulement votre Lettre, & je me charge du reſte.

Brabonel ne ſe vantoit pas ſans raiſon d'être des amis de la Tourrière, puiſqu'effectivement dès le méme jour elle me dît, en me coulant ſecrettement

dans la main un Billèt de Clévillente : Tenez, belle Franciſca, liſez ce Papier, vous y verrez quelque choſe qui vous fera plaiſir. Je lui demandai ce que c'étoit : mais au lieu de me répondre, elle s'éloigna de moi avec une précipitation qui me fit ſoupçonner cette bonne Tourrière d'être un peu trop obligeante.

Je trouvai en effèt dans la Lettre de Don Grégorio, une déclaration d'amour des plus vives ; & ce Cavalier m'y preſſoit par des inſtances énergiques, de lui permettre de me parler en particulier. J'aurois dû, je l'avouë, porter d'abord ce Billèt à Madame l'Abeſſe ; mais c'eſt ce que je ne fis point, & ce que je ne fus pas même tentée de faire. Une

Fille

Fille de treize ans n'a pas tant de prudence. Plus flatée de la conquête d'un Amant qui ne me déplaîſoit pas, qu'irritée de ſon audace, je pris le parti de diſſimuler, & de voir s'il perſiſteroit à m'aimer, ou plutôt à vouloir me ſédure; car il n'avoit pas une autre intention. Il fit donc encore agir la Tourrière, qui ne ſe contenta pas de me remettre de ſa part d'autres Billèts, elle eut l'adreſſe de m'engager à lui faire réponſe, & de nous ménager même une entrevë, dans laquelle Don Grégorio me fit entendre qu'il avoit réſolu de m'épouſer; mais que pour y parvenir, il faloit qu'il m'enlevât, attendu que ſa Tante ne conſentiroit point, diſoit-il, à notre mariage.

Il eut peu de peine à me perſuader ; & m'imaginant que je ſuivois un Epoux, je me laiſſai docilement conduire ſous un habit d'homme au château de Clévillente, où pendant deux mois mon Raviſſeur eut pour moi de grandes attentions. Il en eut moins dans la ſuite, & ſon amour enfin ſe refroidît. Je le fis reſſouvenir qu'il m'avoit promis de m'épouſer, & je le preſſai de me tenir parole ; il me paya de défaites. Cela me déplût ; & piquée de ſa mauvaiſe foi, je commençai à le mépriſer. Du mépris je paſſai à la haine ; & lorſque j'en fus-là, j'eus bientôt pris la réſolution de quiter le Parjure ; ce que j'exécutai courageuſement. Un jour qu'il étoit allé à la chaſſe

du

du coté d'Alicante, je m'échapai ſous mon habit d'homme, & marchai vers Origuela, où j'arrivai ſur la fin de la journée. J'entrai chez une bonne Veuve qui tenoit hôtelerie, & qui jugeant à mon air que je devois être un Enfant de famille qui couroit le Païs : Mon petit Gentilhomme, me dît-elle, que venez-vous faire à Origuela? Je viens, lui répondis-je, y chercher condition. Je ſervois à Murcie, en qualité de Page, une Dame dont je n'étois pas content; je l'ai quitée, & j'ai deſſein d'aller de Ville en Ville juſqu'à ce que j'aye trouvé une nouvelle Maîtreſſe, ou quelque Seigneur qui veuille me prendre à ſon ſervice.

Un Garçon fait comme vous,

vous, me dit la Fille de l'Hôteſſe en ſe mêlant à notre entretien, ne ſera pas long-tems dans cette Ville ſans être bien placé. Je répondis par une révérence à ce gracieux compliment, & je m'aperçus que la perſonne qui venoit de le faire, me conſidéroit avec une extrême attention. Je remarquai de-plus que c'étoit une Fille de vint-cinq à trente ans, aſſez jolie & très-bien faite : obſervation qu'un Cavalier, à ma place, eut fait peut-être avec plus de plaiſir que moi.

Me ſentant fort fatiguée d'avoir marché toute la journée, je demandai une chambre pour m'y aller repoſer. Juanilla, dit alors l'Hôteſſe à ſa Fille, menez ce petit Poulèt au cabi-

cabinèt qui donne ſur le jardin, & où il y a un bon lit. Juanilla m'y conduiſit auſſitôt; & lorsque nous y fûmes toutes deux arrivées, elle me dît: Seigneur Page, vous ſerez ici comme un Prince. Quand il vient loger dans cette hôtellerie quelque Homme d'importance, c'eſt dans cette chambre que nous le faiſons coucher.

Pour mieux contrefaire un Cavalier qui ſe trouve en pareil cas, je crus devoir faire le galant, & prodiguer les douceurs: ce que je fis pourtant avec beaucoup de prudence, de peur d'allumer un feu que je ne pouvois éteindre. Mais avec quelque circonſpection que j'affectâſſe de lui parler, tous les mots flateurs qui m'échapoient, étoient autant de flèches

flèches qui lui perçoient le cœur. Lorſqu'elle voulut ſe retirer je l'embraſſai, & cet embraſſement acheva de lui faire perdre la raiſon. Néanmoins elle ſortit bruſquement de la chambre, comme une Fille qu'agitent des mouvemens trop tendres, & qui craint de ſuccomber à ſa foibleſſe.

Je fus ravie de ſa retraite; & m'étant couchée un moment après, le ſommeil s'empara de mes ſens. Je me réveillai au milieu de la nuit, & entendant marcher quelqu'un dans la chambre, je demandai qui c'étoit. Auſſitôt une voix me répondit d'un ton bas, & plein de douceur: Beau Page, qui goûtez le repos que vous ôtez aux autres, réveillez-vous pour aprendre votre victoire. Vous avez enflam-

enflammé Juanilla, qui mourra de douleur & de deſeſpoir, ſi vous dédaignez ſon cœur & ſa main.

Je feignis, pour l'amuſer, d'être ſenſible à ſon amour; croyant que j'en ſerois quite pour des diſcours paſſionnés; mais elle s'aprocha de mon lit, & m'agaça de manière qu'il me fut impoſſible de la tromper plus long-tems: Ma chère Juanilla, lui dîs-je, que ne puis-je ſçeller votre paſſion du ſçeau de l'hymenée! Vous êtes la perſonne du monde pour qui j'aurois le plus de goût, ſi le Ciel m'eût fait homme au lieu de me faire naître fille comme vous.

Si les ténèbres de la nuit ne m'eûſſent pas caché ſon viſage, je ſuis ſure que je l'aurois vu changer

changer de couleur à ces paroles; & quand elle ne put plus douter de ma ſincérité, je crois qu'elle fut un peu fâchée d'être détrompée. Néanmoins prenant en fille d'eſprit le parti de rire de ſon erreur, elle ſe ſoumît de bonne grace à la néceſſité. Par ma foi, s'écria-t-elle, je ſuis plus heureuſe que ſage, & il faut avouër que je l'ai échapé belle. Quand je ſonge à la foibleſſe que je me ſentois pour vous, je frémis d'un péril où je ne me ſuis point trouvée.

Lorſque je vis que Juanilla le prenoit ſur ce ton, je ſuivis ſon exemple; & après nous être toutes deux répanduës en plaiſanteries ſur cette avanture, nous-nous vouâmes l'une à l'autre une éternelle amitié.

Pour

Pour m'engager à lui conter mes affaires, elle me fit confidence des ſiennes; & j'eus tout lieu de juger par ſon récit, qu'elle n'avoit pas toujours rencontré des Filles ſous des habits de Garçon. La franchiſe de Juanilla excita la mienne. Je lui fis un détail fidèle de mon enlèvement, & lui apris pourquoi je m'étois ſéparée de mon Raviſſeur. Elle me loua d'avoir eu la force de m'éloigner de ce lâche & perfide Suborneur. Enſuite, elle me conſeilla de ceſſer de me traveſtir; afin, ajouta-t-elle en ſouriant, que d'autres Filles n'y ſoient point atrapées.

Je n'ai pas, lui dîs-je, une autre intention que celle de me mettre auprès de quelque Dame de qualité; & je ſuis en état

état d'acheter des habits de Fille, en me défaiſant d'un gros brillant que je tiens de Don Grégorio. Gardez votre diamant, interrompit Juanilla, & me laiſſez ſuivre une idée qui me vient. Je ſuis connuë, & j'ôſe dire aimée d'une riche & vertueuſe Dame, qui fait ſon ſéjour à Origuela depuis la mort de ſon Mari, qui étoit Gouverneur de Majorque. Je ne veux que l'entretenir de vous un moment, & je ne doute pas qu'elle ne veuille vous avoir.

Je laiſſai agir Juanilla, qui me dît dès le jour ſuivant : J'ai parlé à la Comteſſe de Saint-Agni; & ſur le portait que je lui ai fait de vous, cette Dame a témoigné qu'elle ſeroit bien-aiſe de vous avoir. Je lui ai,

ai, à-la-vérité, raconté votre infortune, pardonnez-moi cette indiscrétion, je ne vous en ai que mieux servie. La Comtesse est la meilleure Femme que j'aye jamais connuë. Une jeune Fille qui a été séduite, lui paroît plus digne de pitié que de mépris. En un mot, elle compâtit à votre malheur, & n'impute votre faute qu'au Traître qui vous l'a fait commettre.

Vous êtes donc à Madame de Saint Agni, continua la Fille de l'Hôtesse. Allez la trouver tout-à-l'heure; elle veut vous voir en Page, après quoi elle vous fera donner un autre habillement. Je remerciai Juanilla du service qu'elle m'avoit rendu; & m'étant fait enseigner la demeure de la

Comteſſe, je m'y tranſportai ſur le champ.

CHAPITRE II.

Dona Franciſca va ſe préſenter à la Comteſſe de Saint Agni. De la reception que cette Dame lui fit, & de l'entretien qu'elles eurent enſemble. Caractère de la Comteſſe.

VOus-vous imaginez bien, mon Frère, pourſuivit ma Sœur, que je ne m'offris pas ſans rougir à la vuë d'une Dame qui ſavoit mon hiſtoire. Je fis plus, je me troublai; & quoique naturellement aſſez hardie, je ne m'aprochai de la Comteſſe qu'en tremblant. Elle s'aperçut de mon deſordre, & pénétrant ce qui le cauſoit: Raſſu-

Raſſurez-vous, me dît-elle, après avoir fait ſortir une Femme qui étoit dans ſa chambre; Juanilla m'a tout dit, & je vous plains. Si votre jeuneſſe, votre honte, & votre repentir, ne peuvent rendre votre faute excuſable, ils vous attirent dumoins ma compaſſion.

A ces paroles, je me laiſſai tomber aux pieds de la Comteſſe, & je ne lui répondis que par un torrent de larmes que je ne pus retenir. Mes pleurs produiſirent un effèt admirable. La Dame en fut attendrie, & me relevant avec bonté: Conſolez-vous, ma Fille, me dît-elle; il eſt inutile de vous affliger préſentement. Prenez plutôt une ferme réſolution d'être deſormais toujours en garde contre les

Hommes. Vous ne pouvez trop vous en défier. Vous êtes à-peine au printems de vos jours. Vous êtes jolie. Vous devez craindre de nouveaux Séducteurs.

La Dame de Saint Agni me tint encore d'autres discours semblables, pour me porter à la Vertu. Ensuite voulant savoir de moi-même qui j'étois, & m'entendre parler, elle me questionna sur mes Parens. Comme je ne suis pas d'une naissance assez basse pour en rougir, je ne me dîs point d'une famille au-dessus de la mienne, & je fis des réponses sincères à toutes ses questions.

Elle parut assez contente de mon esprit. Franciſca, me dît-elle, après une longue conversation, je suis ravie que la Fortu-

Fortune vous ait adreſſée à moi. Je conçois de l'affection pour vous, & je veux vous tenir lieu de Mère. Je rendis toutes les graces que je devois à une Dame ſi généreuſe, & me hâtant de profiter de ſes bontés, j'entrai chez elle dès le lendemain, moins ſur le pied d'une Soubrette, que comme une Fille que Madame aimoit, & dont elle vouloit prendre un ſoin particulier.

Je m'étudiai d'abord à connoître ma Maîtreſſe à fond. Que cette étude me fit découvrir en elle de bonnes qualités! Je la trouvai douce, affable, débonnaire, & d'une humeur égale : elle étoit ſpirituelle, prudente, vertueuſe, & même dévote ſans affecter de le paroître. Une Maîtreſſe d'un

ſi rare caractère eſt trop aimable, pour n'être pas adorée des perſonnes qui la ſervent. Auſſi la Comteſſe étoit l'idole de ſes Domeſtiques. Pour moi j'en étois ſi charmée, que je croyois ne pouvoir aporter aſſez d'attention à lui plaîre. Je ne ſuis pas mal-adroite, & je ſçûs ſi bien lui faire ma cour, que je gagnai en peu de tems ſa confiance, ou du-moins que je la partageai avec Damiana, vieille Femme-de-chambre qui depuis vingt années étoit à ſon ſervice.

Vous obſerverez, s'il vous plaît, que Madame de Saint Agni étoit alors ſur la fin de ſon neuvième luſtre. Elle avoit paſſé pour une Beauté dans ſa jeuneſſe, elle étoit même fort belle encore, mais ſes

apas

apas commençoient à céder au pouvoir du tems. Je fus assez surprise un matin de l'entendre soupirer tristement à sa toilette, & de remarquer qu'elle avoit les yeux baignés de pleurs. Je pris respectueusement la liberté de lui demander si quelque secrèt ennui troubloit son repos. Elle ne me répondit que par un long soupir. Je la pressai de me dire ce qu'elle avoit, & mes instances furent si fortes qu'elle n'y pût résister. Oui, ma chère Franciſca, dît-elle en me regardant d'un air triste, oui je suis la proie d'un chagrin d'autant plus vif, que je suis obligée de le renfermer au fond de mon ame.

N'en demeurez point-là, Madame, lui repliquai-je, voyant qu'elle cessoit de parler,

ouvrez-moi votre cœur. Ne me cachez pas le ſujèt de vos peines. Je les partage déjà ſans les connoître, & vous les ſoulagerez en me les aprenant. Je n'ôſe vous les révéler, repartit ma Maîtreſſe. Il y a du ridicule à les ſentir, & je ne puis ſans confuſion vous en faire confidence. Vous me les découvrirez pourtant, ma chère Maîtreſſe, lui dîs-je en me jettant à ſes genoux, je ne puis vivre ſans les ſavoir. Devez-vous me les laiſſer ignorer, à moi qui vous ſuis entièrement dévouée? De grace, ne me faites plus un miſtère de ce qui vous chagrine. S'il ne m'eſt pas poſſible de vous conſoler, du-moins que je m'afflige avec vous.

Je parus prendre tant d'intérêt à la ſituation dans laquel-

le

le Madame ſe trouvoit, que je lui arrachai enfin ſon ſecrèt. Ma fille, me dît-elle, je ne ſaurois tenir plus long-tems contre votre zèle & votre amitié ; il faut vous avouër ma foibleſſe. Aprenez la cauſe de mon affliction. Je ſuis ſenſible à la perte de mes charmes. Je les vois tomber peu-à-peu en ruine, malgré les ſecours que je puis emprunter de l'art pour les conſerver. Cela m'attriſte. Que dis-je ! cela me plonge dans une mélancolie qui va ſi loin quelquefois, que je crains d'en perdre l'eſprit. Ce diſcours vous étonne, pourſuivit-elle, en remarquant que j'étois effectivement fort ſurpriſe de l'entendre parler ainſi ; mais c'eſt un foible que j'ai, & dont ma raiſon ne ſauroit triompher.

Permettez-moi, lui dîs-je, Madame, de vous repréſenter que vous ne voyez point ce que vous croyez voir. Pourquoi, trop prompte à vous tourmenter, vous imaginez-vous n'être plus ce que vous êtes toujours? Regardez-vous avec des yeux plus favorables, ou plutôt raportez-vous-en aux miens. Ils vous diront que le tems n'a point encore flétri vos apas, & que vous jouïſſez de toute votre beauté. A ces mots, qui ſuſpendirent pour un inſtant ſa douleur, la Comteſſe répondit en ſouriant: Que vous êtes flateuſe, Franciſca, mon miroir eſt plus ſincère que vous. Il m'annonce chaque jour quelque changement dans ma perſonne, & mes yeux ne peu-

vent

vent démentir ſon témoignage.

Après que la Comteſſe de Saint Agni m'eût fait cette confidence ſingulière, elle ne ſe contraignit plus devant moi; & laiſſant éclater librement ſes plaintes, elle me donnoit tous les matins la même ſcêne à ſa toilette. Je m'entretenois ſouvent de ſa foibleſſe avec Damiana, qui ne pouvoit s'empêcher d'en rire. Si Madame, diſoit-elle, étoit une Femme Galante, je lui pardonnerois ſa triſteſſe. Une Vieille Coquette s'eſt fait une ſi douce habitude d'avoir des Amans, qu'elle doit être au deſeſpoir quand elle n'en a plus. Mais ma Maîtreſſe a toujours fui la galanterie. C'eſt l'intérêt ſeul de ſa propre perſonne, qui la rend ſi ſenſible aux outrages des années.

Il faut bien s'aimer ſoi-même, pour vieillir de ſi mauvaiſe grace.

Madame de Saint Agni n'avoit que ce défaut, dont malheureuſement on ne pouvoit eſpérer qu'elle ſe corrigeroit. Au contraire, ſe trouvant de jour en jour moins aimable, à-meſure qu'elle avançoit dans ſa carrière, au bout de trois ou quatre ans elle ſe parut ſi changée, qu'elle n'ôſoit plus ſe regarder dans ſon miroir. Franciſca, me dit-elle un matin comme en ſe deſeſpérant, ma chère Franciſca, je ſuis décrépite, on ne peut plus m'enviſager ſans horreur, il n'y a plus moyen de me montrer dans le monde. Il faut me cacher au fond d'un Cloître; j'aime mieux m'y tenir renfermée

mée le reſte de mes jours, que d'offrir aux yeux un objèt effroyable.

Nous eûmes beau, Damiana & moi, faire tous nos efforts pour lui remettre l'eſprit, & pour l'obliger à conſidérer ſon viſage avec plus d'indulgence, (comme en effèt quoique vieille, elle avoit des reſtes de beauté dont une Coquette à ſa place auroit encore tiré parti,) il nous fut impoſſible de la détourner du deſſein de ſe retirer dans un Couvent. Avant que d'exécuter ſa réſolution, elle me demanda ſi je la ſuivrois de bon cœur dans un Monaſtère. Si vous en doutiez, Madame, lui répondis-je, vous me feriez une grande injuſtice. Le Couvent, à-la-vérité, par lui-même ne plaît

 guère;

guère ; mais il deviendra un ſéjour agréable pour moi, lorſque j'y vivrai avec vous. La Dame fut ſi ſatisfaite de ma réponſe, qu'elle m'embraſſa, en me diſant que mon attachement pour elle faiſoit toute ſa conſolation.

Ma Maîtreſſe alla donc s'enſevelir dans un Couvent, & nous-nous enfermâmes avec elle, Damiana & moi. Nous y aurions pu vivre toutes deux ſans ennui, ſi pendant ſix mois entiers il ne nous eût pas falu ſans-ceſſe exhorter la Dame à ſoutenir avec plus de courage la décadence de ſes attraits. Elle ne vouloit point entendre raiſon là-deſſus. Heureuſement le Ciel s'en mêla. Madame de Saint Agni rentra peu-à-peu en elle-même, & triompha

pha insensiblement de sa foiblesse. Quel changement ! Cette même Femme, qui avoit été si vaine de sa beauté, devint insensible à la perte de ses charmes, & se détacha de la vie.

Cette bonne Veuve ne demeura que deux ans dans sa retraite. Elle y tomba malade, & mourut après avoir fait un Testament dans lequel ses Suivantes ne furent point oubliées. Elle nous légua mille pistolles à chacune, pour nous laisser à toutes deux dequoi vivre honnêtement le reste de nos jours, sans être obligées de nous remettre à servir. Nos sentimens, à quelque chose près, se trouvèrent conformes à l'intention de la Comtesse, & Damiana me fit une proposition. Je suis las-

se,

ſe, me dît-elle, d'avoir des Maîtreſſes. Je veux jouër, à mon tour, dans le monde le rolle d'une Dame. Faites comme moi, ma Mignone; ne nous ſéparons point. Uniſſons nos fortunes. Allons nous établir dans quelque grande Ville d'Eſpagne; & là nous donnant pour des Perſonnes de qualité, nous ferons de bonnes connoiſſances, & vivrons fort gracieuſement. Si j'eûſſe eu plus d'expérience, je me ſerois revoltée contre une pareille propoſition; j'aurois pénétré les vuës de Damiana, & je l'aurois quitée comme une friponne, qui avoit envie de me perdre. Mais ne voyant rien que d'innocent dans ce qu'elle me propoſoit, je liai volontiers mon ſort au ſien. Nous tînmes

mes conſeil ſur ce que nous avions à faire, & voici quel en fut le réſultat.

CHAPITRE III.

Dans quelle Ville Franciſca & Damiana réſolurent d'aller s'établir, & des avantures qui leur y arrivèrent.

NOus choisîmes Séville pour le lieu de notre réſidence, Damiana m'ayant aſſuré que l'Andalouſie étoit l'endroit le plus agréable de toute l'Eſpagne. Nous réſolûmes de nous y rendre par mer, auſſitôt que nous aurions touché nos legs.

Effectivement, lorſqu'on nous les

les eut délivrés, nous allâmes nous embarquer à Cartagène, ſur un Vaiſſeau de Malaga qui s'en retournoit. Nous fûmes un peu incommodées de la mer; mais comme nous eûmes toujours le vent favorable, nous arrivâmes bientôt à Malaga, où nous-nous arrêtâmes quelques jours, au bout deſquels nous étant déterminées à achever notre voyage par terre, nous partîmes pour Séville par la voie des Muletiers, & nous fûmes aſſez heureuſes pour y arriver ſans éprouver le moindre des malheurs que nous avoins à craindre.

Nous louâmes d'abord une maiſon auprès du Change, autrement apellé la Bourſe : nous la fîmes meubler proprement, & nous prîmes à notre ſer-

ſervice une Cuiſinière & un Laquais, leſquels ne nous connoiſſant pas, ne pouvoient aprendre à perſonne qui nous étions. Ma Tante, dîs-je à Damiana, car nous étions convenuës que je paſſerois pour ſa Nièce, il me ſemble que nous le prenons ſur un ton trop haut. Pourrons-nous ſoutenir toujours la figure que vous voulez que nous faſſions? Taiſez-vous ma Nièce, me répondit-elle; dequoi vous inquiétez-vous? Laiſſez-moi le ſoin de toute la dépenſe, & vous verrez que nous ne ſerons jamais à la peine de réformer notre domeſtique. Nous pourrons bien plutôt l'augmenter dans la ſuite.

Ma bonne Tante, en parlant de cette manière, avoit des

des vuës qu'elle ſe promettoit de remplir ſans me les communiquer. Elle ſe flatoit que nous ferions d'utiles connoiſſances, dans une Ville où abordent les Flottes & les Galions des Indes Occidentales, chargées de Piſtolles d'Eſpagne, de Lames d'or & de Barres d'argent. Elle comptoit que j'enflammerois quelque riche Négociant, & que nous ne manquerions pas de nous enrichir de ſes dépouilles. C'étoit ſur une ſi belle eſpérance, qu'elle fondit la durée de notre brillante ſituation.

Damiana, comme vous voyez, faiſoit grand fond ſur ma gentilleſſe & ſur ma docilité. La ſuite fit connoître qu'elle n'avoit pas tort. Un Mexiquain étant un jour dans l'Egliſe

gliſe de St. Sauveur, où j'allois tous les matins entendre la Meſſe, fut frapé de la richeſſe de ma taille, & encore plus de deux grands yeux noirs que je tournois vers lui de tems en tems comme par hazard. Il m'aprit par ſes œillades, que je l'avois charmé. Quand je ne m'en ſerois pas aperçuë, cela ne ſeroit point échapé à ma Tante, qui étoit au guèt là-deſſus, & qui remarquoit tout. Nous fîmes donc toutes deux cette obſervation, & nous jugeâmes que ce Galant du Nouveau Monde chercheroit bientôt à s'introduire dans notre maiſon.

Notre conjecture ne fut pas fauſſe. Il écrivit à ma Tante, pour la prier de lui permettre de l'entretenir. Elle lui en ac-

accorda la permiſſion. Il vint au logis, & ils eurent enſemble une longue converſation, dans laquelle, après avoir déclaré qu'il m'aimoit, il propoſa de m'épouſer, & de m'emmener avec lui au Mexique, où il poſſédoit, diſoit-il, des biens immenſes. Damiana lui répondit qu'elle me parleroit de l'honneur qu'il me vouloit faire, & que dans trois jours elle lui rendroit de ma part une réponſe poſitive.

Ma Tante m'ayant informée de cet entretien, me demanda ſi j'étois curieuſe de voir le Païs de Montéſème. Non vraîment, lui répondis-je : il faudroit, pour conſentir à ce voyage, que j'eûſſe pour mon nouvel Amant les yeux que j'avois pour Don Grégorio, & c'eſt

de

de quoi je ſuis fort éloignée. Je dirai plus, je me ſens de l'averſion pour l'Indien, ſans ſavoir pourquoi; je lui trouve un air ténébreux, qui me prévient contre lui. N'en parlons donc plus, reprit Damiana; je n'ai pas plus d'envie que vous d'aller aux Indes. Quand notre Mexiquain reviendra chercher la réponſe promiſe, je lui donnerai ſon congé.

Elle n'y manqua pas. Elle lui fit connoître que nos volontés ne s'accordoient pas avec les ſiennes, & le pria de ne plus remettre le pied au logis. Il ne parut pas fort mortifié de ce compliment; & l'on eût dit, à l'air dont il ſe retira, qu'il étoit peu ſenſible au refus qu'il venoit d'eſſuyer; mais nous étions dans l'erreur. D'autant

tant plus piqué qu'il ſembloit moins l'être, au lieu de ſonger à m'oublier, il ne penſa qu'aux moyens de me poſſéder malgré moi; & pour y parvenir, il eut recours à l'expédient de Romulus, c'eſt-à-dire qu'il réſolut de m'enlever. Vous allez entendre quel ſuccès eut ſon projèt.

Un ſoir, après m'être promenée avec Damiana dans le Jardin Royal, auprès duquel nous demeurions, j'en ſortois pour m'en retourner chez moi, lorſque je me ſentis ſaiſir par trois hommes, dont l'intention étoit de me jetter dans un caroſſe. Les cris que nous pouſſâmes ma Tante & moi, avant qu'ils pûſſent faire leur coup, furent cauſe qu'ils le manquèrent. Le hazard voulut

lut qu'il ſe trouvât-là deux jeunes Cavaliers, qui voyant la violence qu'on me faiſoit, ne balancèrent point à s'y oppoſer. Ils mirent l'épée à la main, & fondirent impétueuſement ſur les Raviſſeurs, qui deſeſpérant de conſerver leur proie, l'abondonnèrent, & prirent la fuite.

Mes Libérateurs ne firent pas les choſes à-demi : ils me conduiſirent au logis, où nous leur fîmes, Damiana & moi, tous les remercimens que nous leur devions. Nous les invitâmes même à ſouper, ce qu'ils acceptèrent fort volontiers. Pendant le repas, il ne fut queſtion que de l'avanture qui venoit de m'arriver. Un des deux Cavaliers me demanda, ſi je ſavois qui pouvoit être l'au-

teur de cet attentat. Je répondis que je ſoupçonnois un Mexiquain de l'avoir formé, pour ſe venger du refus que je lui avois fait de ma main. Cela ſuffit, dit l'autre Cavalier, avant trois jours nous ſerons pleinement informés de tout. Je ſuis Fils de Don Indico de Mayréna, Corrégidor de cette Ville. Il vient tous les matins chez mon Père des Alguaſils, j'en chargerai un de me rendre compte de cette affaire. Ce n'eſt point aſſez, ajouta-t-il, d'avoir fait avorter cette entrepriſe ; il faut punir le téméraire qui l'a conçuë. C'eſt à quoi je m'engage, & vous pouvez vous repoſer de ce ſoin-là ſur moi.

Il prononça ces paroles avec la vivacité d'un homme dont le

le cœur commence à s'enflammer, & ſon Compagnon ne ſe montra pas moins ardent que lui à ſervir ma vengeance.

Le Cavalier qui étoit fils du Corrégidor, ſe nommoit Don Joſeph, & l'autre Don Félix de Mendoce. Ils paroiſſoient tous deux également vifs & petits-maîtres. Je m'attendois à tout moment à quelque bruſque & pétulente déclaration d'amour. Cependant ils ſe contentèrent ce ſoir-là de me lorgner; ce qu'ils firent d'un air à me perſuader que j'avois pris leurs deux cœurs d'un coup de filèt. Ils ſe retirèrent chez eux, en nous aſſurant de-nouveau qu'ils nous feroient avoir raiſon de la témérité du Mexiquain.

Lorſqu'ils furent ſortis, je dis à Damiana : Que penſez-vous de ces jeunes Seigneurs? Je crains qu'ils ne veuillent me faire payer bien cher le ſervice qu'ils m'ont rendu. C'eſt ce que j'apréhende auſſi, me répondit Damiana. Ils ſont l'un & l'autre épris de vos charmes, ou je ne m'y connois pas. Ils ne voudront point ſoupirer pour une Ingrate; cela eſt embaraſſant. Nous pouvons nous tromper, ma Bonne, lui repliquai-je ; & nous prenons peut-être l'allarme mal-à-propos.

Le jour ſuivant, nous n'entendîmes point parler de mes Libérateurs. Ils furent occupés de la recherche de l'Indien, dont ils étoient bien-aiſes d'avoir des nouvelles à m'aprendre,

dre, en me revoyant. Mais le ſurlendemain le Fils du Corrégidor revint au logis d'un air empreſſé : Madame, me dît-il, vous êtes vengée. L'Audacieux qui a voulu vous enlever eſt en priſon, auſſi-bien que les Malheureux qui ont porté ſur vous leurs mains hardies. On va faire leur procès, & vous verrez bientôt avec quel zèle je vous ai ſervie. Je lui répondis qu'on ne pouvoit être plus ſenſible que je l'étois au plaiſir qu'il m'avoit fait, & que je ſouhaitois de trouver une occaſion de le lui témoigner. L'occaſion eſt toute trouvée, me repliqua-t-il. Répondez aux ſentimens que vous m'avez inſpirés, & je ſerai payé avec uſure de tout ce que j'ai fait pour vous.

Ce discours ne fut que le commencement d'une infinité d'autres qu'il me tint, en les accompagnant des plus vives démonstrations de tendresse. A-peine fut-il hors de chez moi, que Don Félix son Ami vint prendre sa place, & me dire les mêmes choses. A l'entendre, c'étoit le plus amoureux de tous les hommes. Il ne vouloit vivre, disoit-il, que pour m'adorer, que pour consacrer tous ses momens à mon service. Il faut ajouter à cela, que Don Félix avoit le débit plus séduisant que Don Joseph, & qu'il étoit mieux fait & plus aimable : néanmoins il ne fit pas sur moi plus d'impression que lui, tant j'étois devenuë difficile à persuader.

Quoique je ne fisse conce-

voir

voir aucune eſpérance à ces deux Seigneurs, je les reçevois au logis gracieuſement; l'obligation que je leur avois, ne me permettant pas d'en uſer autrement avec eux. Ces Rivaux commencèrent à ſe diſputer mon cœur par des ſoins empreſſés, ſans que l'amitié qui les uniſſoit en parût altérée : mais inſenſiblement elle ſe refroidît, & la jalouſie enfin fit naître entr'eux une haine qui aboutît à un duël, où Don Joſeph perdit la vie, & Don Félix fut dangereuſement bleſſé. Le Corrégidor, informé de la cauſe de ce combat, fit arrêter la Tante & la Nièce; & dans les prémiers mouvemens de ſa colère, les fit enfermer dans la Maiſon des Filles Pénitentes, comme

deux malheureuſes Avanturières.

Cependant, deux jours après, faiſant réflexion que tout mon crime étoit d'avoir plû à deux Cavaliers, ſon équité l'emporta ſur ſon reſſentiment: il nous remît en liberté, en nous ordonnant de ſortir au-plutôt de Séville. Nous-nous en ſerions conſolées, ſi lorſque nous fûmes hors de priſon, nous eûſſions retrouvé au logis les effets que nous y avions laiſſés, mais ils avoient été pillés & emportés par nos deux Domeſtiques; de ſorte qu'il ne nous reſtoit pour tout bien que ſoixante piſtolles & mon diamant, avec quoi nous-nous laiſſâmes conduire par un Muletier à Cordouë, le long du Guadalquivir.

CHA-

CHAPITRE IV.

Des nouvelles conquêtes que D. Franciſca fit à Cordouë.

COmme nous ne pouvions faire à Cordouë qu'une figure très-modeſte, étant auſſi mal dans nos affaires que nous l'étions, nous-nous mîmes en chambre garnie, & nous commençâmes à vivre avec beaucoup de circonſpection. Nous ſortions le matin pour aller à l'Egliſe, & nous paſſions au logis le reſte de la journée, ſans chercher à faire des connoiſſances. Damiana s'imaginoit qu'une vie ſi retirée ſe feroit remarquer, &

nous attireroit quelque visite utile. L'évènement justifia sa conjecture.

Une vieille Femme, nommée la Dame Camille, proprement habillée, nous vint voir un jour: Mesdames, nous dît-elle, vous voulez bien qu'une Voisine, qui juge à votre air que vous êtes de très-honnêtes gens, vienne vous témoigner l'envie qu'elle a de lier avec vous un petit commerce d'amitié. Nous lui répondîmes poliment, qu'elle nous faisoit honneur & plaisir. Ensuite nous eûmes une conversation, qui roula sur les mœurs de Cordouë. Il n'y a pas de Ville au monde, nous dit cette Dame, où la Galanterie soit plus à la mode. Les Hommes y sont ga-

galans jusques dans leur vieillesse ; avec cela, généreux jusqu'à la prodigalité. Là-dessus, elle nous raconta mainte histoire de Filles étrangères qui y avoient fait fortune ; ce que nous écoutâmes avec une attention, qui lui fit assez voir que nous trouvions ses récits intéressans. Mais si elle s'aperçût que nous mordions à la grape, nous remarquâmes de notre coté que la Voisine avoit toute la mine d'être une intriguante.

Nous n'avions pas tort de porter d'elle ce jugement. C'étoit une faiseuse de mariages clandestins, & qui surtout savoit unir des Barbons avec des Mineures, & des Veuves surannées avec des Adolescens, c'étoit-là son fort. Dès la

prémière fois que nous la revîmes, elle offrit ſes talens & ſes ſervices à ma Tante, en lui diſant en particulier, qu'elle avoit en main un parti très-avantageux pour moi. C'eſt ajouta-t-elle, le Commandeur de Montéréal de la Maiſon de Fonſéca. Il n'eſt pas jeune à-la-vérité, mais à cela près il n'y a point de Seigneur plus aimable, il n'y en a pas du-moins qui ſache mieux aimer. D'ailleurs, je vous le donne pour un homme magnifique, & qui a un revenu conſidérable; puiſque, ſans parler de ſes autres biens, ſa Commanderie lui raporte dix-mille écus de rente.

Cette ouverture de cœur ne déplût point à ma Tante, qui ne demandant pas mieux que d'aider

d'aider à plumer un Oiſeau d'un ſi riche plumage, entra ſans façon dans les vuës de la Dame Camille ; & ces deux bonnes Pièces ſe chargèrent, l'une de vanter mes charmes au Commandeur, & l'autre de me diſpoſer à le regarder d'un œil favorable.

La prémière fois que je vis ce vieux Seigneur, ce fut à l'Egliſe où j'étois avec Damiana ; qui conſidérant fort attentivement tous les Cavaliers qui nous environnoient, en démêla un qu'elle jugea devoir être le Commandeur. Elle me le fit remarquer, & je crus comme elle que c'étoit lui, au ſoin qu'il prenoit de me lancer de tendres œillades, dont je ne perdois pas une, quoique j'affectâſſe de les éviter

toutes. J'examinai à la dérobée ce Galant, qui s'étant adoniſé, me parut jeune encore, bienqu'il eût plus de ſoixante ans.

Que vous ſemble de notre Commandeur, me dit ma Tante quand nous fûmes retournées au logis? Pour moi, je ne le trouve pas trop vieux pour mériter les regards d'une Dame. Outre qu'il eſt bienfait encore, il a un air de propreté, qui doit lui tenir lieu de jeuneſſe. Qu'en dites-vous, belle Franciſca? Ne vous paroît-il pas digne de quelque complaiſance? Oui vraîment, lui répondis-je, il me ſemble encore de miſe; mais nous ne ſavons pas ſi l'Homme dont nous parlons, eſt le Commandeur

de

de Montéréal. C'eſt ce que nous aprendrons bientôt, repliqua ma Tante. Notre vieille Voiſine viendra nous voir aujourd'hui, elle nous dira ſi nous avons pris le change.

Véritablement, dès le même jour la Dame Camille vint au logis. Elle nous dît que le Commandeur en queſtion avoit été à l'Egliſe, qu'il m'y avoit vuë, & nous reconnûmes au portrait qu'elle nous fit de lui, que nous ne nous étions point trompées. Ce Seigneur, ajouta-t-elle, eſt déjà fort épris de D. Franciſca. Qu'elle a l'air noble, m'a-t-il dit! que ſon air eſt majeſtueux! Si la beauté de ſon viſage répond à cela, voilà une perſonne que j'aimerai toute ma vie. Là-deſſus il m'a fait

le

les plus vives instances, pour lui procurer le plaisir d'avoir avec elle un moment d'entretien. Je le lui ai promis, & je dois ce soir vous l'amener ici.

A ces derniers mots, Damiana s'imaginant être déjà en possession des revenus de la Commanderie de Montéréal, ne put s'empêcher de laisser éclater sa joie; & pour ne vous rien celer, je la partageai avec elle : ce qui m'étoit d'autant plus pardonnable, que nous commencions à tomber dans la misère; ou pour mieux dire, étant sans-cesse exhortée par ma fausse Tante à mettre mes apas à profit, il m'étoit impossible de ne pas devenir coquette.

Je me préparai donc à recevoir

voir la visite du Commandeur. Je passai quelques heures à ma toilette à consulter mon miroir, & encore plus Damiana; qui prétendoit, ayant autrefois été galante, avoir découvert des airs de visage victorieux. Mais je puis vous assurer, que je prenois des soins bien inutiles; puisque, pour faire la conquête que je méditois, ou plutôt pour la conserver, je n'avois besoin que de me montrer telle que j'étois naturellement. Ma jeunesse suffisoit pour enflammer un homme du caractère de ce vieux Seigneur. D'abord qu'il me vit sans voile, il crut voir le Ciel entr'ouvert. Il fit paroître une extrême surprise. On eût dit qu'il n'avoit jamais rien vu de si beau. Ah! Camille,

mille, s'écria-t-il comme par enthouſiaſme, en s'adreſſant à ſa Conductrice vous ne m'avez point ſurfait! Que dis-je! vous m'avez rabaiſſé les attraits de la divine Franciſca, bien loin de me les avoir exagérés. Qu'elle eſt aimable! Quel bonheur peut égaler celui de la poſſéder!

Comme j'avois déjà les oreilles rebattuës de diſcours flateurs, j'écoutai de ſang-froid Monſieur le Commandeur; qui jugeant bien qu'il en faloit tenir de plus intéreſſans pour arriver à ſon but pourſuivit dans ces termes, en apoſtrophant Dimiana. Madame, j'implore votre protection. Employez, de grace, tout le pouvoir que vous avez ſur votre Nièce, pour l'enga-

ger

ger à ſouffrir mes ſoins. Je veux m'attacher à elle, & changer la face de ſa fortune, qui ne me paroît pas convenable à ſon mérite.

Il s'arrêta dans cet endroit pour attendre ma réponſe, mais je laiſſai ma Tante répondre pour moi. Je ne me contentai pas même de garder le ſilence; j'affectai de me montrer honteuſe & troublée, ce qui ne fit pas un mauvais effet. Damiana porta donc la parole, & s'en acquita en femme d'eſprit. Si elle remercia le Commandeur des bons ſentimens qu'il témoignoit avoir pour moi, elle lui fit connoître en même tems que je les méritois. Elle lui vanta mon éducation, mes talens, & lui fit un ſi beau roman de la conduite

que

que j'avois toujours tenuë, que ce vieux Seigneur me regarda comme la meilleure connoiſſance qu'il pût jamais faire.

Pour la commencer ſous un heureux auſpice, il nous fit quiter notre chambre garnie, pour aller occuper un aparte-ment qu'il fit louër & bien meubler dans un Hôtel. Il nous donna des domeſtiques de ſa main, & ſe chargea du ſoin de faire la dépenſe. Outre cela, il nous accabla de préſens; de manière que nous-nous vîmes bientôt ſur un bon pied. Vous-vous imaginez bien, que je ne payai pas d'ingratitude un procédé ſi galant & ſi généreux; mais vous ne devineriez jamais quelle fut ma reconnoiſſance.

Dès le prémier entretien par-

particulier que j'eus avec ce Seigneur, je ſçus à quoi m'en tenir avec lui. Charmante Franciſca, me dît-il, je n'ignore pas que ce ſeroit une folie à un homme de mon âge, de prétendre vous inſpirer de l'amour. Je me fais juſtice, je n'attens de vous que de l'eſtime & de l'amitié. Cependant vous le dirai-je ? Telle eſt la paſſion que j'ai pour vous, que je mourrois de jalouſie ſi je me voyois un Rival aimé.

Je vous découvre le fond de mon cœur, ajouta-t-il, & le vôtre peut-être va ſe révolter contre le ſacrifice que j'ai à vous demander, & qui pourra vous paroître une tirannie.

Quel eſt donc ce ſacrifice, lui dîs-je? il faudra qu'il ſoit impoſſible, ſi je ne vous l'accorde

corde pas. De quoi s'agit-il ? parlez hardiment. Il s'agit, répondit le vieux Commandeur, de borner vos conquêtes à la mienne ; & pour vous accommoder à ma délicateſſe, de n'écouter aucun Amant que moi. Vous ſentez-vous capable d'une ſi grande complaiſance, pour un homme qui n'a que de tendres ſentimens pour la mériter ?

J'affectai de rire à ce diſcours, quoique dans le fond ce que ce vieux Seigneur exigeoit de moi ne fût pas de mon goût ; enſuite faiſant la réſervée : Comment donc m'écriai-je, Monſieur le Commandeur, eſt-ce-là cet effort pénible que vous attendez de ma reconnoiſſance, pour prix des bontés que vous avez pour moi ?

moi? Ah! comptez que j'aurois peu de peine à vous ſacrifier tous les hommes enſemble, tant ils me ſont indifférens. Mon vieux Seigneur penſa mourir de plaiſir, en entendant prononcer ces paroles. Il me baiſa les mains avec tranſport, en me diſant que j'étois née pour faire le bonheur de ſa vie.

Je lui promis donc de n'écouter perſonne que lui, & je fis cette promeſſe de bonne foi. Je réſolus de lui tenir parole, autant que cela me ſeroit poſſible; & pour preuve de ce que je dis, c'eſt que depuis cette ſingulière converſation, je m'attachai à ne lui donner aucun ombrage. Etois-je à l'Egliſe? au lieu de promener ma vuë, comme auparavant, ſur

les

les Cavaliers qui étoient autour de moi, j'aportois une attention toute particulière à me couvrir le viſage, de façon que je mettois leurs yeux en défaut. Si le Patron de la Caſe, ce qui arrivoit quelquefois, amenoit au logis quelques-uns de ſes Amis pour ſouper, bien loin de les agacer par des œillades coquettes, je détournois d'eux mes regards, avec un ſoin dont le Commandeur ne me ſavoit pas peu de gré. J'étois ſure de reçevoir de lui le lendemain quelque beau préſent.

Je faiſois donc à peu de frais la félicité de mon vieil Amant, qui de ſon coté n'épargnoit rien pour rendre la mienne parfaite, lorſque l'Amour vint troubler notre innocente union.

nion. Le Commandeur s'aviſa de prendre à ſon ſervice un jeune & grand Garçon nommé Pompéyo, dont il fit bientôt ſon Laquais favori. Ce Jeune-homme étoit bien fait, & il avoit tout l'air d'un Enfant de famille. Son eſprit répondoit à ſa bonne mine, & il parloit avec une élegance qui marquoit qu'il avoit été bien élevé. Il venoit tous les matins m'aporter un Billèt de la part de ſon Maître, & je m'amuſois le plus ſouvent à m'entretenir avec lui. Je ne m'aperçus point d'abord qu'il prenoit plaiſir à ma converſation, quoiqu'il ne tînt qu'à moi de le remarquer ; car Monſieur Pompéyo, en me parlant, me regardoit d'un air ſi tendre, que ſi je n'y prenois pas garde,

ce n'étoit nullement ſa faute. A la fin pourtant j'ouvris les yeux, & je vis mon ouvrage.

Dans cet endroit j'interrompis D. Franciſca : Juſte Ciel! m'écriai-je, ma Sœur, que m'allez-vous dire ? Seroit-il poſſible que ce Laquais ſe fût attiré votre attention? J'en devîns folle, me répondit-elle, mais folle à lier. Cependant, mon Frère, continua-t-elle, ſuſpendez les reproches que cet aveu ſemble vous mettre en droit de me faire. Ecoutez-moi juſqu'au bout.

Sitôt que j'eûs démêlé mes ſentimens, j'en rougîs de confuſion. J'eûs honte d'avoir pour vainqueur un Domeſtique, quoique j'eûſſe entendu dire que des Femmes de meilleure maiſon que la mienne, ne dédai-

daignoient pas quelquefois de brûler d'une pareille ardeur. J'apellai ma fierté à mon ſecours ; & voulant étouffer un indigne amour dans ſa naiſſance, je n'eus plus d'entretiens avec Pompéyo. Je reçevois froidement de ſes mains les Lettres qu'il m'aportoit. Je ne lui diſois pas une parole. Je m'interdiſois juſqu'au plaiſir de l'enviſager.

Le pauvre Garçon fut bien mortifié de ce changement, dont il ne pénétra point la cauſe. Il crut que j'avois lu ſa témérité dans ſes regards, que j'en étois indignée, & que pour la punir j'avois ceſſé de lui parler. Il en eut tant de chagrin qu'il excita ma pitié. Je recommençai à lier converſation avec lui. Je fis plus : je l'enga-

geai à me découvrir le fond de ſon ame, ou du-moins je me l'imaginai. Pompéyo, lui dîs-je un jour, m'aimez-vous? Cette queſtion, à laquelle il ne s'étoit point attendu, le déconcerta. Pour lui donner le tems de ſe remettre, je pourſuivis ainſi mon diſcours. Si vous m'aimez, vous me ferez une confidence dont je vous promets de ne point abuſer. Je vous ſoupçonne de n'être rien moins que ce que vous paroîſſez. Vos manières vous trahiſſent. Convenez que vous êtes un Homme de condition, & que vous méditez quelque deſſein, que vous ne pouvez exécuter, qu'en prenant la forme d'un Laquais.

Pompéyo fut ſi troublé de ces paroles, qu'il demeura quel-

quelques momens ſans parler. Votre trouble & votre ſilence, lui dîs-je, m'aprennent que je vous ai pénétré. Révélez-moi tout, & je vous garderai le ſecrèt. Madame, répondit Pompéyo, après s'être un peu remis de ſon deſordre, ſi vous voulez abſolument que je ſatisfaſſe votre déſir curieux, je vous obéïrai; mais je vous avertis que je ne l'aurai pas plutôt contenté, que vous m'en ſaurez mauvais gré. N'importe, lui repliquai-je avec précipitation, parlez, vous ne faites qu'irriter ma curioſité.

Alors le Laquais du Commandeur mettant un genouil en terre devant moi, comme un Héros de Théâtre devant ſa Princeſſe, me dît d'un ton de Déclamateur: Hé bien, Ma-

dame, hé bien? je vai donc me découvrir, puiſque vous me l'ordonnez. Je ne ſuis point, il eſt vrai, un Malheureux réduit par la fortune à la ſervitude, je ſuis un Homme de qualité traveſti. Je m'apelle Don Pompéyo de la Cuéva. Je paſſois par cette Ville, où je ſuis inconnu. Le hazard vous a préſentée à ma vuë, & vous m'avez charmé. J'ai ſçu que le Commandeur vous aimoit; & ne pouvant m'imaginer qu'il fût aimé de vous, je formai le deſſein de vous plaîre, plus encouragé par ſon âge que par ma vanité. J'ai eu l'adreſſe de de me faire recevoir à ſon ſervice, & par ce ſtratagême je me ſuis introduit chez vous.

Oui c'eſt l'amour, adorable Franciſca, pourſuivit-il d'un ton

ton de voix plein de douceur, c'eſt l'amour qui m'a inſpiré cet artifice, pour vous faire connoître mes feux. Si vous les voyez ſans colère, rien ne ſera comparable à mon bonheur : mais ſi trop fidèle à mon Rival, vous ne voulez écouter que lui, quelle que ſoit l'ardeur dont je me ſens brûler pour vous, je vai pour-jamais m'éloigner de Cordouë.

Si mon cœur n'eût point été prevenu pour ce jeune Cavalier, j'aurois été en garde contre ces paroles, & contre l'air de perſuaſion dont il les aſſaiſonna. Je me ſerois ſouvenuë que Don Grégorio de Clévillente m'avoit parlé ſur le même ton; au lieu qu'étant enchantée de Don Pompéyo de la Cuéva, je ne doutai pas un

inſtant de ſa ſincérité. Je pouſſai les choſes plus loin : j'ajoutai à la foibleſſe de le croire, celle de lui avouër que j'étois ſenſible à ſon amour.

La joie qu'il fit éclater lorſqu'il aprit ſa victoire, fut exceſſive ; & je n'en eus pas moins à le voir ſi ſatisfait. C'eſt ainſi que je gardai le ſerment que j'avois fait à mon Commandeur, de ne lui donner aucun Rival. Mais le moyen de tenir ces ſortes de paroles à un vieux Seigneur ? c'eſt tout ce qu'on peut faire aux Galans les plus jeunes & les plus accomplis. Je dirai pourtant à ma louange, que je ne lui devîns pas infidèle ſans remords. Je le plaignis ; & ce qu'une Friponne à ma place n'eût point fait, je réſolus de le quiter, me

fai-

faiſant un ſcrupule de continuër à recevoir ſes préſens, & d'avoir deux Amans à-la-fois.

Pour ma Tante, elle n'étoit pas ſi ſcrupuleuſe; & trouvant la pratique du Commandeur plus lucrative que celle de ſon Laquais, elle me conſeilloit de donner la préférence au prémier, ou du-moins de les ménager tous deux; l'un pour l'utile, & l'autre pour l'agréable, ce qui n'auroit pas été ſans exemple. Mais j'aimai mieux ſuivre les conſeils de l'amour que les ſiens, & m'en aller avec Dom Pompéyo, qui me preſſoit de céder à l'envie qu'il avoit de me conduire à Grenade, où nous attendoit, diſoit-il, un ſort plein de charmes. Je laiſſai donc là mon vieux Soupirant, auſſi bien que ma

fauſſe Tante, à laquelle j'abandonnai tous nos effèts, pour la conſoler de notre ſéparation, & la faire rouler juſqu'à ce qu'elle eût une autre Nièce; & n'emportant avec moi, pour ainſi dire, que ma jeuneſſe & mes apas, je ſortis un matin de Cordouë à la dérobée avec mon nouvel Amant, & nous-nous rendîmes tous deux à Grenade le lendemain.

CHA-

CHAPITRE V.

Quel homme c'étoit que D. Pompéyo. De l'aveu ſincère & de la propoſition qu'il fit à Dona Franciſca, lorſqu'il l'eut épouſée.

JE n'eus pas beſoin de preſſer Don Pompéyo de m'épouſer; il en avoit une ſi grande impatience, qu'il ne s'occupa en arrivant à Grenade, que des démarches qu'il falloit faire pour y parvenir. Nous nous mariâmes enfin, & le lendemain de nos nôces, nous eûmes enſemble un plaiſant entretien.

Ma chère Franciſca, me dît-

il en m'embraſſant avec tendreſſe, nous voici donc liés tous deux par les doux nœuds de l'Hymenée. C'eſt à-préſent, ma Mignonne, que nous devons nous parler à cœur ouvert. Il n'eſt permis qu'aux Amans de mentir, il faut que les Maris ſoient ſincères. Je vai changer de ſtile, & ne vous rien celer. Quand je vous dîs à Cordouë que j'étois un Laquais ſuppoſé, & que l'amour m'avoit inſpiré cette ruſe pour m'introduire auprès de vous, je vous dîs la vérité; mais lorſque j'empruntai le nom de Don Pompéyo de la Cuéva, je vous avouérai que je vous trompois, & que je me parois de ce beau nom, pour rendre ma témérité plus excuſable. Cependant, ajouta-t-il, ſi je ne ſuis pas d'un

ſang

ſang noble, je ne ſors pas non-plus de la lie du peuple. Je m'apelle Bartolome de Mortéro, & je dois le jour à un vénérable Apoticaire de la célèbre Ville de Saragoſſe. Ce n'eſt donc, ma Princeſſe, qu'une petite ſupercherie que je vous ai faite, & que la Fille d'un Juge de Village doit me pardonner.

Je vous la pardonne volontiers, lui dîs-je en ſouriant, le hazard n'aſſortit pas toujours ſi bien les Epoux; mais aprenez-moi ſi vous exercez la Pharmacie? Je m'en ſuis mêlé d'abord, me répondit-il; j'ai fait des décoctions, & cela m'a dégoûté du métier. J'ai ſenti que j'étois né pour des choſes plus élevées. Je me ſuis fait Prince. Tantôt je ſuis

un Héros Maure, & tantôt un Prince Chrétien. Vous devez voir par-là que je fais la Comédie. Je jouë les prémiers rolles, c'eſt mon emploi.

Je doute fort, lui repliquai-je, que le revenu de vos Principautés ſoit bien conſidérable. Il eſt vrai, repartit-il, qu'il eſt un peu mince, à-moins que nos Pièces nouvelles, bonnes ou mauvaiſes, ne jettent de la poudre aux yeux du Public, & ne l'attirent en foule pendant deux mois; ce qui, je l'avouë, eſt fort caſuel: Pour nos Princeſſes, continua-t-il, elles ſont beaucoup plus heureuſes que nous. Que le Théâtre leur raporte ou non, elles vivent toujours dans l'aiſe & dans l'abondance. Il faut être témoin de leur bonheur,

pour

pour le croire. Elles ſont adorées des Seigneurs dans toutes les Villes par où nous paſſons. Par exemple, les Actrices de la Troupe, qui eſt actuellement dans cette Capitale de la Province de Grenade, ſont toutes parfaitement bien établies, depuis la plus belle juſqu'à la plus laide. On diroit que les Filles de Théâtre ont un taliſman, pour plaîre aux Hommes diſtingués par leur naîſſance ou par leur richeſſes.

Après que mon Mari m'eut ainſi vanté le bonheur des Comédiennes de Grenade, il me propoſa d'en augmenter le nombre, en me diſant: Franciſca, croyez-moi, embraſſez ma profeſſion. Jeune & belle comme vous l'êtes, vous n'y aurez

aurez que de l'agrément. Vous-vous moquez de moi, lui répondis-je ; il faut avoir du talent pour le Théâtre, & je n'en ai point. Vous en avez de reſte, me dît-il. Je me ſouviens de vous avoir quelquefois entendu chanter des Romances devant le Commandeur; je n'étois pas moins enchanté que lui, de la douceur & de la force de votre voix. Il n'y a pas de Serin de Canarie qui ait un plus joli gozier que le vôtre.

Se peut-il, m'écriai-je en riant, que mon chant ait fait ſur vous tant d'impreſſion ! Que diriez-vous donc, ſi vous m'aviez vu danſer? Je ſuis perſuadée que vous ſeriez encore plus ſatisfait de mes pas, que de ma voix. Cela n'eſt pas poſ-

poſſible, me dît-il avec ſurpriſe. Ah, ma Reine! de grace ayez la complaiſance de faire devant moi quelques pas. Que je voie de quelle façon vous-vous en aquitez. Je danſai auſſitôt une Sarabande pour le contenter, ce que je fis d'une manière qui l'enleva. Ma chère Epouſe, s'écria-t-il dans l'excès de ſon raviſſement, quel tréſor pour moi d'avoir une Femme qui poſſède deux talens, qu'on peut apeller aujourd'hui deux mines d'or & de pierreries. Hâtons-nous de les faire valoir. Dès demain je veux aſſembler les Comédiens, & vous préſenter à leur Compagnie, comme un Sujet capable de l'enrichir.

De mon coté, ajouta-t-il, je n'ai qu'à me montrer à ces

Meſ-

Meſſieurs, pour être reçu parmi eux. Ils connoiſſent de réputation Bartolome de Mortéro, ils ſeront bien-aiſes de m'avoir. Quand je paſſai par Cordouë où votre beauté m'arrêta, je revenois de Séville, où j'ai brillé trois ans; & j'y brillerois encore, ſi je n'eûſſe pas été obligé de diſparoître bruſquement, ſur l'avis qu'on me donna que mes Créanciers s'impatientoient.

Enfin, mon Epoux me fit enviſager tant d'avantages, tant de douceurs, tant de plaiſirs dans la Vie Comique, il me fit tant d'inſtances pour prendre le parti du Théâtre, qu'il vînt à bout de m'y déterminer.

CHA-

CHAPITRE VI.

Dona Franciſca entre dans la Troupe des Comédiens de Grenade. Comment elle fut reçuë du Public, & du grand nombre de Seigneurs, que ſes talens & ſes apas attachèrent à ſon char.

QUoique mon Mari m'eût inſpiré quelque confiance, par les louanges exceſſives qu'il m'avoit données, cependant je ne me préſentai le lendemain qu'en tremblant à l'Hôtel des Comédiens, où toute la Troupe curieuſe de me voir, ne manqua pas de s'aſſembler. Les Femmes, parmi

mi leſquelles il y en avoit d'aſſez jolies, me conſidérèrent avec une attention critique, & me trouvèrent plus de défauts que je n'en avois; & je parus aux Hommes plus aimable, que je ne l'étois effectivement.

Nous-nous fîmes de part & d'autre mille politeſſes, & les embraſſemens furent prodigués, comme ſi nous eûſſions tous été les meilleurs amis du monde. Après cela, il fut queſtion de ſavoir quel emploi je remplirois. Meſſieurs, dît alors mon Mari, ma Femme chante & danſe à ravir. Je crois qu'avec ces deux talens, elle ne ſera pas la moins utile de ſes Camarades. A l'égard de la déclamation, c'eſt une Actrice à faire: mais outre la dif-

diſpoſition que je lui connois à devenir une bonne Amoureuſe, elle aura pour Maître Bartolome de Mortéro, qui vous répond d'en faire en ſix mois une excellente Comédienne.

Ils convinrent tous que ſi j'étois telle que Bartolome l'aſſuroit, je leur ſerois d'un grand ſecours; puiſqu'ils avoient une infinité de Pièces d'agrémens, qu'ils ne pouvoient repréſenter, faute d'avoir une Chanteuſe & une Danſeuſe. Là-deſſus ils me firent chanter, & lorſque j'eus fini, ils me donnèrent, comme à l'envi, des aplaudiſſemens.

Ce n'eſt rien que cela, Meſſieurs, s'écria mon Epoux ravi d'entendre louër ma voix; vous allez voir que ma Femme

me fait encore mieux charmer les yeux que les oreilles. En effet lorſque j'eus danſé, la Compagnie m'honora d'un battement de mains général, & me fit des complimens outrés. Voilà, diſoit l'un, comme on doit danſer : voilà, s'écrioit l'autre, ce qu'on apelle des pas. Quelle nobleſſe ! quel naturel ! Ah bourreau ! dît tout-bas un Comédien à mon Mari, en lui donnant un petit coup ſur l'épaule; où as-tu été pêcher une pareille Femme? Que de pluyes de piſtolles il va tomber dans ton ménage! En un mot, chacun témoigna que j'étois une bonne aquiſition pour la Troupe, & j'y fus reçuë d'un conſentement unanime, auſſi bien que Bartolome, qui ſans-contredit étoit

un

un fort bon Acteur.

Nous ne ſongeâmes plus, l'un & l'autre, qu'à nous préparer à paroître ſur la ſcêne; ce qui ne laiſſoit pas d'être embarraſſant pour nous, qui nous trouvions ſans équipage, ſans habits, ſans linge; nous étions même ſi mal en eſpèces, qu'à-peine avions-nous dequoi payer la chambre garnie où nous étions logés. Nous aurions donc eu bien de la peine à nous mettre en état de débuter, ſi je n'eûſſe pas eu le diamant de D. Grégorio; mais par bonheur je l'avois encore. Nous le vendîmes, & nous en donnâmes l'argent à compte à des Ouvriers, qui nous firent à chacun un Habit de Théâtre, auſſi riche que galant.

Le

Le jour de notre début étant enfin venu, les Comédiens, toujours prêts à saisir l'occasion de prendre le double, ne laissèrent point échaper celle-là. Ils nous annoncèrent avec éloge au Public, dans une Affiche qui portoit que deux incomparables Sujèts, nouvellement arrivés à Grenade, paroîtroient dans le *Phœnix de l'Allemagne*, Pièce de D. Juan de Matos Fragoso, remise au Théâtre. Le Public, qui par-tout est avide de nouveautés, vint en foule à l'Hôtel, & fut fort content de mon Mari, qui joua le rolle de Ricardo. Pour moi, qui faisois le personnage d'une Musicienne au Prémier Acte, je n'eus pas sitôt fait entendre ma voix, que la Salle retentît du bruit

bruit des aplaudiſſemens de toute l'Aſſemblée. Je fus encore mieux reçuë au troiſième Acte, que je finiſſois par une danſe. Quels battemens de mains! quelle fureur ! je ne puis vous dire juſqu'à quel point je plûs aux Spectateurs, qui demeurèrent une heure entière après le Spectacle, à s'entretenir de mon mérite. Les uns diſoient que je chantois mieux que je ne danſois, les autres mettoient mes pas au-deſſus de ma voix; & ce qu'ils admiroient tous, c'étoit de me voir réünir deux talens qui ſe trouvent ſi rarement enſemble. Il y en eut auſſi qui furent frapés de ma jeuneſſe & de ma figure, & parmi ceux-ci quelques-uns qui formèrent le deſſein de s'attacher à moi.

A la ſeconde repréſentation que nous donnâmes de la même Comédie, il y eut encore un fort grand monde; & comme j'avois plus de confiance, je chantai & danſai mieux que la prémière fois. On ne parla plus dans la Ville, que de la nouvelle Actrice. Avez-vous vu ce prodige, ſe diſoit-on les uns aux autres? Les Seigneurs Grenadins commencèrent à rechercher mes bonnes graces par des préſens. Je recevois tous les matins à ma toilette quelques bijoux, qu'on m'envoyoit ſans m'aprendre de quelle part. Tantôt c'étoit une montre d'or, & tantôt un collierde perles avec des boucles d'oreilles; une autre fois c'étoit une pièce d'étoffe riche, ou bien une corbeille remplie de gands,

gands, de dentelles, de bas de ſoie, & de rubans.

Les Seigneurs qui me faiſoient ces petites galanteries, ſans ſe découvrir, ſe déclarèrent bientôt, & ſe mirent à mes trouſſes. Ce fut alors, à qui l'emporteroit ſur les autres. Celui-ci me guettoit pour me parler dans les couliſſes en paſſant, & me dire quelque choſe de flateur; celui-là m'écrivoit tous les jours des billèts-doux, & vouloit filer avec moi le parfait amour, croyant fortement par-là parvenir à ſes fins; un autre enfin s'y prenant mieux, engageoit une vieille Comédienne de ſes amies à m'inviter à ſouper chez elle, où il ne manquoit pas de ſe trouver. Mais tous ces Galans ne retiroient pas leurs frais. Outre

que je devenois plus vaine à-meſure que je me voyois plus aplaudie du Public, mon Epoux, à qui je ne celois rien, m'exhortoit ſans-ceſſe à n'écouter qu'un Millionnaire ou qu'un Grand-Seigneur.

Il ſembloit qu'il preſſentît la bonne fortune qui m'attendoit. Le Comte de Cantillana vint à Grenade. A-peine y fut-il arrivé, qu'il voulut voir la Comédie, ſur le bien qu'on lui dît de la Troupe, & de moi en particulier. Je paroîſſois ce ſoir-là dans la Pièce. J'y chantois, mais je n'y danſois pas. Cependant je n'eus beſoin que de ma voix, pour faire la conquête de ce Seigneur. C'eſt ce que Bartolome m'aprit lui-même deux jours après: Vous avez, me dît-il, mis dans vos chaînes

nes le Comte de Cantillana. Vous ne pouviez faire un Amant d'une plus grande utilité pour vous. Il joint à cent-mille écus de rente, une façon noble de les dépenſer. Il eſt ſi généreux, qu'il commence à ce qu'on m'a dit, par enrichir une Maîtreſſe avant que de lui parler. Au reſte, c'eſt un Seigneur de quarante ans tout-au-plus, & fort agréable de ſa perſonne.

Comment ſavez-vous, dîs-je à mon Mari, que le Comte de Cantillana eſt devenu amoureux de moi? Vous le croyez peut-être, parce que vous le ſouhaitez. Non, non, me répondit il, je le ſai de ſa propre bouche; & je vous aprens qu'on meuble actuellement par ſon ordre, une belle maiſon qu'il

a fait louër pour vous à deux-cens pas de notre hôtel. Je ne fis que rire de ces paroles, ne pouvant m'imaginer qu'elles lui fûſſent échapées ſérieuſement. Cependant il ne badinoit point.

Je vous dirai de-plus, continua-t-il, que nous aurons un Cuiſinier, un Aide-de-cuiſine & un Marmiton, qui ſeront aux gages de ce Seigneur; & qui, ſans que nous ſoyons obligés de nous embaraſſer du moindre ſoin, feront toute la dépenſe du logis, & nous entretiendront une table à ſix couverts. *Item*, il ne prétend pas vous gêner. Il ne mettra point auprès de vous de Duègne, pour veiller ſur vos actions & vous obſerver. Il ſait trop bien aimer, pour marquer

une

une défiance qui ne laiſſe pas d'être odieuſe, quoiqu'on n'ait aucune envie de la tromper. Il ſe repoſera de votre fidélité, ſur les attentions qu'il aura pour vous.

Item, ſans préjudice des préſens que vous recevrez de lui tous les jours, vous aurez un bon caroſſe, dont les chevaux ſeront nourris dans ſes écuries, & dans lequel vous irez ſuperbement au Théâtre, au grand mal de cœur de celles de vos Camarades, qui ne peuvent s'y rendre qu'à pied ou qu'en caroſſe de louage.

A vous entendre, dîs-je à Bartolome, on croiroit que vous ne ſeriez pas fâché que j'eûſſe ſur mon compte le Seigneur dont vous parlez. On auroit raiſon de le croire, me

répondit-il ; & dans le fond, j'aimerois mieux que vous eûſſiez un ſi riche & ſi noble Amant, que de vous voir ſottement entétée d'un Comédien ou d'un autre. Je le répète encore, oui j'en ſerois ravi. Si je penſois autrement, je ſerois ſifflé de tous les Maris de notre Compagnie.

Je pris là-deſſus mon ſérieux, comme ſi ma vertu ſe fût fortifiée à la Comédie ; & je fis des reproches à mon Epoux, ſur ce qu'il vouloit m'engager lui-même dans un commerce galant. Mais il ſe moqua de mes ſcrupules, & me dît pour les lever, qu'une Comédienne qui n'avoit qu'un Amant à-la-fois, étoit au même degré de ſageſſe qu'une autre Femme qui n'en avoit aucun. Sur ce pied-là, dîs-

dis-je à Bartolome en riant ; je choisis donc pour le mien le Comte de Cantillana que vous me proposez de bon cœur, & je ratifie par mon consentement le traité d'alliance que vous avez fait avec lui.

Quoique je parûsse ne pas prononcer ces paroles sérieusement, mon Epoux ne laissa pas de les prendre au pied de la lettre. Il assura le Comte, que j'étois dans la disposition qu'il désiroit ; ce qui plût si fort à ce Seigneur, qu'il m'envoya pour dix-mille écus de pierreries, en me demandant la permission de me venir voir dans ma chambre garnie, en attendant que j'allâsse demeurer dans ma nouvelle maison. Je reçus donc sa visite, ne pouvant honnêtement m'en dispenser,

penſer, après avoir accepté ſes pierreries. Un matin, lorſque j'étois à ma toilette, il arriva conduit par Bartolome, qui, pour mieux nous laiſſer la liberté de nous entretenir, s'éclipſa un moment après, en Mari qui ſavoit les règles.

Madame, me dît le Comte de Cantillana, je ne vous ferai point d'excuſe de venir indiſcrettement vous préſenter mes hommages à votre toilette. Je ſai bien que ce ſeroit mal prendre mon tems, avec la plupart de vos Camarades: mais pour vous, belle Franciſca, il n'y a pas de moment où vous ſoyez plus redoutable que dans celui-ci. Après un compliment ſi flateur, il ſe répandit en diſcours qui ne l'étoient pas moins. Je lui trouvai toute la poli-

politeſſe du Commandeur de Montéréal, avec quelque choſe de plus ; je veux dire une figure ſi gracieuſe, que je me ſerois aplaudie de m'être fait aimer d'un pareil Seigneur, quand il n'auroit pas eu toutes les richeſſes qu'il poſſédoit.

Après un entretien aſſez long & très-vif, il ſe retira fort content de ſa viſite, à ce qu'il me parut ; ce qui me fut confirmé par Bartolome, qui m'ayant rejointe auſſitôt que ce Seigneur m'eut quitée, me dît : Le Comte ſort enchanté de votre eſprit, & de vos manières. Il vient de me le dire, & je gagerois bien que de votre coté vous n'êtes pas mal affectée de lui. J'en ſuis très-ſatisfaite, lui répondis-je. Voilà de ces Seigneurs avec leſquels une

Femme

Femme fait agréablement ſa fortune. Il eſt vrai, reprit mon Mari, qu'il y en a d'autres qui ſont ſi plats & ſi deſagréables, que leurs Maîtreſſes peuvent dire avec raiſon, qu'elles gagnent bien leur argent.

Fin du Tome I.

LE BACHELIER

DE SALAMANQUE,

OU

LES MEMOIRES

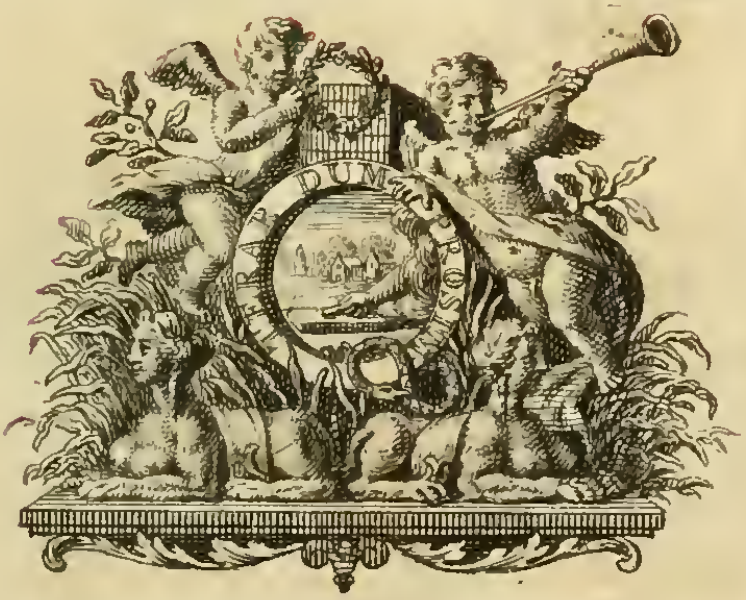
DE D. CHERUBIN

DE LA RONDA,

TIRE'S D'UN MANUSCRIT ESPAGNOL,

Par Monsieur LE SAGE.

TOME SECOND.



A AMSTERDAM,

Chez J. WETSTEIN & G. SMITH.

MDCCXXXVI.

TABLE
DES
CHAPITRES

Des III. Livres de cet Ouvrage, diviſé en II. Tomes.

TOME II.

Suite du Livre II.

CHAP. VII. *Des nouveaux préſens que le Comte fit à D. Franciſca; des attentions qu'il eut pour elle; & de quelle manière finît leur tendre engagement.* 1.

CHAP. VIII. *Ce que fit D.*

Franciſca après le départ du Comte de Cantillana. 20.

CHAP. IX. *Du malheur qui arriva dans le Château de Caralla, & quelle en fut la ſuite.* 31.

CHAP. X. *De la converſation qu'eut D. Franciſca avec D. Chérubin, après lui avoir raconté ſon hiſtoire.* 39.

CHAP. XI. *D. Chérubin va loger chez ſa Sœur; des connoiſſances nouvelles qu'il y fit; & de l'extrême conſidération qu'on eut pour lui, lorſqu'on ſçut qu'il avoit l'honneur d'être Frère de Baſiliſa.* 42.

CHAP. XII. *Du malheureux ſuccès qu'eut le ſervice que D. Ché-*

Chérubin voulut rendre à ſon Ami D. André. 53.

Livre III.

CHAP. I. *D. Manuel de Pédrilla, ſe voyant dans la néceſſité de retourner dans ſon Pays, engage D. Chérubin à l'accompagner. De leur arrivée à Alcaraz.* 60.

CHAP. II. *D. Chérubin ſe fait aimer de D. Paula. D. Ambroiſe de Lorca preſſe D. Manuel de la lui accorder. On la lui refuſe. Suite de ce refus.* 71.

CHAP. III. *Ce que firent D. Manuel & D. Chérubin après cette Avanture.*

CHAP. IV. *De quelle façon tourna l'affaire de D. Chérubin & de D. Manuel, par l'entremiſe du Père Théodore. De la réſolution que prit ſubitement le prémier, & de quelle manière il l'exécuta.* 88.

CHAP. V. *Comment, après ſix mois de Noviciat, la ferveur de D. Chérubin ſe rallentît. De ſa ſortie du Couvent, & du nouveau parti qu'il prit.* 104.

CHAP. VI. *Du ſonge que fit D. Chérubin, & du changement ſubit qui arriva dans ſa fortune.* 117.

CHAP. VII. *De la nouvelle qui empêcha D. Chérubin d'épouſer*

ſer la Fille de Maître Gaſpard, & qui fut cauſe qu'il s'éloigna de Séville avec autant de précipitation, que s'il eût fait quelque mauvais coup. 137.

CHAP. VIII. *Il ſe rend à Alcaraz. Dans quel état il y retrouva D. Manuel & ſa Sœur. De l'accueil qu'ils lui firent.* 144.

CHAP. IX. *Par quel hazard il aprit des nouvelles de ſa Sœur, & de quelle facon il en fut affecté. Il ſe marie à D. Paula.* 150.

CHAP. X. *Avec quel Cavalier D. Chérubin fit connoiſſance, & ce qui s'enſuivit.* 156.

CHAP. XI. *Du voyage que ces trois Cavaliers firent au Châ-*

teau

teau de Villardéſaz, & quel en fut le fruit. Fin & concluſion de l'hiſtoire du Bachelier de Salamanque. 169.

Fin de la Table du Tome II.

LE BACHELIER DE SALAMANQUE. OU LES MEMOIRES DE D. CHERUBIN DE LA RONDA.

CHAPITRE VII.

Des nouveaux préſens que le Comte fit à D. Franciſca; des attentions qu'il eut pour elle; & de quelle manière finît leur tendre engagement.

NOus allâmes habiter notre nouvelle maiſon, ſitôt qu'elle fut en état de nous recevoir. Quand elle auroit été

meublée pour une Princeſſe, je ne crois pas qu'elle eût pu l'être plus magnifiquement. La richeſſe & le bon goût y règnoient également par-tout. Il y avoit deux apartemens ſéparés, l'un pour mon Epoux & l'autre pour moi, le Comte l'ayant ainſi voulu par délicateſſe. Le mien ébloüiſſoit par l'or & l'argent, qu'on y voyoit briller de toutes parts; & celui de Bartolome, quoique bien plus modeſte, auroit fait honneur à un Chevalier de St. Jaques.

Nous viſitâmes la maiſon depuis le haut juſqu'en-bas, & nous n'aperçûmes pas ſans plaiſir, dans une Cuiſine garnie de tous les uſtenciles néceſſaires, trois perſonnes occupées à préparer notre ſouper, c'eſt-à-dire,

re, un Cuiſinier, un Aide-de-cuiſine & un Fouille-au-pot. Je m'imaginois, en conſidérant la quantité des mêts qu'ils aprétoient, que nous ſerions une douzaine de perſonnes à table; je croyois du-moins que le Comte, qui, pour nous inſtaler dans notre nouvelle demeure, devoit venir ſouper avec nous, amèneroit quelques-uns de ſes Amis. Cependant il arriva tout ſeul, & j'eus avec lui une ſeconde converſation, dans laquelle je reſſerrai ſes chaînes, en exerçant ſur lui tous les charmes de ma voix; je veux dire en chantant les morceaux les plus tendres de nos Pièces, deſquels je lui faiſois l'aplication, en le regardant d'un air de langueur qui pénétroit juſqu'au fond de ſon ame.

Si ce Seigneur prit plaiſir à cet entretien, il n'en eut pas moins pendant le ſoupé. Je lui fis cent minauderies pour irriter ſon ardeur, & je m'en acquitai avec tant de ſuccès, qu'il m'envoya le lendemain pour mille piſtolles de vaiſſelle d'argent. Trois jours après, on m'aporta de ſa part deux Habits de Théâtre ſuperbes. Que vous dirai-je? Cela ne finiſſoit point: c'étoit tous les jours quelque nouveau préſent.

Tous ces dons joints aux émolumens que nous tirions mon Epoux & moi de la Comédie, qui, grace à notre début, étoit alors fort fréquentée, nous mirent ſi bien dans nos affaires, que nous commençâmes à faire une figure plus brillante. Nous prîmes à notre ſervice deux Laquais & une Femme-de-cham-

chambre, & je n'allai plus au Théâtre que dans un beau carosse, dont j'étois maîtresse, & que je n'entretenois point.

D'abord que ce changement de décoration fut remarqué, il égaya les railleurs de la Troupe, & fit bien des envieuses; mais on cessa bientôt d'en parler, & l'on s'y acoutuma. Pour moi, qui ne voyois là-dedans que du gracieux, j'imitois celles de mes Camarades qui se trouvoient dans le même cas: bien loin d'en avoir la moindre confusion, je bravois les caquèts & les regards malins du Public; & dans le fond, s'il y avoit du ridicule dans nos équipages, ce n'étoit pas sur nous qu'il tomboit.

Je ne voyois plus qu'au Théâtre les autres Comédiennes, à

l'exception de Manuéla, qui faiſoit comme moi rouler un caroſſe de Seigneur. Elle avoit pour Amant Don Gracie de Padul, Gentilhomme Grenadin, qui jouïſſoit d'un revenu conſidérable, qu'il mangeoit noblement avec elle. Cette Fille rechercha mon amitié, & la gagna en me donnant la ſienne. Nous-nous liâmes ſi étroitement l'une à l'autre, qu'à-peine étions-nous ſéparées, que nous brûlions d'impatience de nous revoir. Je ne ſai ſi nous n'étions pas plus aiſes d'être enſemble, qu'avec nos Amans. Une ſi forte liaiſon fut cauſe que Don Gracie & le Comte cherchèrent à ſe connoître; & quand leur connoiſſance fut faite, nous formâmes tous quatre une ſociété, dans laquelle on vit règner la gaye-

gayeté, les plaiſirs, & la bonne chère. Nous ſoupions tous les ſoirs chez mon Amie, ou chez moi. Nous ne reſpirions que joie ; & nous vivions tous ſi familièrement, qu'on n'eût pu dire ſi c'étoit ces Seigneurs qui deſcendoient juſqu'à nous, ou ſi c'étoit nous qui nous élevions juſqu'à eux.

Tandis-que nous menions une vie ſi agréable, je faiſois ailleurs des malheureux. J'appelle ainſi quelques Jeunes-gens qui venoient tous les jours au Théâtre pour me voir, & qui brûloient d'un feu caché, ou s'ils me le faiſoient voir, n'en tiroient aucun fruit. Parmi ceux-là, il y en avoit un qui ſe faiſoit diſtinguer par ſa naiſſance, & plus encore par ſon mérite perſonnel. C'étoit Don

Guttière d'Albunuélas, Fils-aîné du Gouverneur de Grenade, & le plus beau Cavalier de ſon tems. Il revenoit d'achever ſes études à Salamanque. Il n'avoit plus de Précepteur ni de Gouverneur, & il commençoit à goûter le plaiſir d'être maître de ſes actions.

Ce jeune Seigneur ne manquoit pas une Comédie où je devois paroître. Comme un Amant regarde autrement qu'un autre, il me fit remarquer ſa paſſion dans ſes yeux. Il ſe contenta long-tems de me lorgner, & de m'aplaudir ſur la ſcêne, ſoit par timidité, ſoit qu'il déſeſpérât de ſuplanter un Rival auſſi redoutable que le Comte de Cantillana. Il ſe laſſa toutefois de garder le ſilence; & ne pouvant ſe réſoudre à par-

parler, il prit le parti de me détailler ſes ſouffrances, dans une Lettre qu'il eut l'adreſſe de me faire tenir ſecrettement, & à laquelle vous jugez bien que je ne fis aucune réponſe. J'affectai même, pour lui ôter toute eſpérance, de détourner de lui mes regards, toutes les fois que le hazard me fit rencontrer les ſiens.

Tant de rigueur ne le rebuta point; & s'imaginant que les préſens auroient plus de pouvoir ſur moi que ſon amour & ſa bonne mine, il m'envoya un écrin, où il y avoit pour plus de quatre-mille piſtolles en toutes ſortes de pierreries, qu'il avoit trouvé le moyen de voler à Madame la Gouvernante ſa Mère. Je conſultai Bartolome ſur la conduite que je devois

tenir dans une conjoncture ſi délicate. Vous n'avez qu'une choſe à faire, me dît-il, après avoir rêvé quelques momens ; il faut, ſans différer, renvoyer ces pierreries à Don Guttière. Nous-nous perdrions tous deux infailliblement, ſi nous étions aſſez imprudens pour les garder. Madame la Gouvernante, car je ne doute nullement qu'il ne les lui ait dérobées, ne tardera guère à s'apercevoir de ce vol ; elle en recherchera l'auteur, & à force de perquiſitions le découvrira. Mr. le Gouverneur ſe mêlera de cette affaire. Il voudra tout aprofondir, & cela l'indiſpoſera contre vous. Je ne crois pas, ajouta-t-il, qu'il ſoit néceſſaire que je vous en diſe davantage. Vous ſavez que les Femmes de Théâ-

Théâtre, quelques talens qu'elles puiſſent avoir, jouënt gros jeu, quand elles fâchent les perſonnes qui ſont en place. Après le traitement que vous a fait le Corrégidor de Séville, vous devez craindre ces Meſſieurs-là.

Votre conſeil eſt trop judicieux pour que je ne le ſuive pas, répondis-je à Bartolome. Je me ſuis repréſenté tous les inconveniens que vous venez de m'expoſer, & je ne balance point à rendre les diamans. Je ſuis même perſuadée que cela fera le meilleur effèt du monde dans l'eſprit du Comte de Cantillana. N'en doutez pas, reprit mon Epoux. Il vous tiendra compte du ſacrifice que vous lui ferez de Don Guttière, & vous y gagnerez peut-

être plus que vous n'y perdrez. Ne pouvant donc ſans péril retenir les pierreries, je les fis remettre au Fils du Gouverneur, en lui faiſant dire poliment de ma part que je les lui renvoyois, ne me ſentant pas capable de la reconnoiſſance dont il faudroit les payer.

Nous n'avions pas tort, Bartolome & moi, de penſer que le Comte ſeroit ſenſible au ſacrifice que je lui ferois d'un Rival ſi dangereux. Dès-qu'il l'aprit, il en fut tranſporté de joie. Vous me préférez, me dît-il, au Cavalier de Grenade le plus aimable. Ah, charmante Franciſca, que ne pouvez-vous lire au fond de mon cœur dans ce moment! vous verriez juſqu'à quel point je ſuis pénétré de cette glorieuſe préférence.

rence. Comte, lui répondis-je en le regardant d'un air tendre, je ne prétens pas m'en faire un mérite auprès de vous. Un cœur que vous poſſédez, peut-il ceſſer de vous être fidèle ? Non, Comte, ajoutai-je d'un air paſſionné, ſoyez aſſuré que Don Guttière, & tous les Hommes du monde enſemble, ne ſauroient vous l'enlever.

Le Comte, à ces paroles flateuſes ſe jettant avec tranſport à mes genoux, ſe répandit en diſcours pleins d'amour & de reconnoiſſance. Après quoi ce Seigneur ſe ſervit d'un autre ſtile, qui fut plus de mon goût que les lieux communs de la Galanterie. Pour vous dédommager, me dît-il, des pierreries que vous avez refuſées

pour l'amour de moi, je vous fais préſent d'un Château que j'ai ſur les bords du Guadalquivir entre Jaën & Ubéda. Ce Château n'eſt pas d'un grand revenu, mais c'eſt un ſéjour fort agréable. Je remerciai ce généreux Seigneur, du nouveau préſent qu'il me faiſoit; & dès le même jour, le Contrat de donation me fut livré en bonne & duë forme.

Rien n'eſt égal au raviſſement où ſe trouva Bartolome, quand je lui annonçai la nouvelle acquiſition que mes charmes venoient de faire. Je ſavois bien, s'écria-t-il, que vous ne feriez pas pour rien le ſacrifice de Don Guttière. Comment un Château ! Il faut avouër que le Comte a de belles manières. Enfin mon Ma-

ri ne pouvoit contenir ſa joie ; & cédant à l'impatience de voir ce Château qui nous avoit coûté ſi peu, il s'y rendit en diligence, & en prit poſſeſſion ; puis en étant revenu peu de jours après : Le Comte de Cantillana, me dît-il, vous a fait un préſent encore plus beau que vous ne penſez. Aprenez ce que c'eſt que votre Château. C'eſt une Maiſon qui ſemble avoir été bâtie par les Fées. Là-deſſus, il m'en fit une ſi magnifique deſcription, que je ne pûs m'empêcher cinq ou ſix fois de l'interrompre, pour lui reprocher qu'il en exagéroit les beautés. Tout-au-contraire, me repondoit-il toujours ; au lieu de l'embellir par mes expreſſions, j'en affoiblis plutôt les agrémens, puiſque c'eſt

c'eſt un chef-d'œuvre de l'Art & de la Nature.

Outre qu'elle a dequoi charmer la vuë, pourſuivit-il, elle eſt affermée trois-mille écus au plus riche Laboureur du Païs. J'en ai lu le bail, c'eſt un fait conſtant. Ajoutez à cela, que nous ſommes vous & moi Seigneur & Dame du Village de Caralla, & que nous aurons le pas ſur tous les *Hidalgos* de la Paroiſſe; ce qui ne laiſſe pas d'être une belle prérogative. Il eſt vrai qu'on rira d'abord un peu à nos dépens, à-cauſe de notre profeſſion; mais nous en ſerons quite pour cela, & nous jouïrons à bon compte de notre revenu, & de tous nos Droits Seigneuriaux. Tournent préſentement les affaires du Théâtre au gré de la Fortune,

tune, que nos Pièces nouvelles ayent le ſuccès qu'il plaîra à Dieu, nous avons un aſile inacceſſible à la faim.

C'eſt ainſi que mon Epoux ſe réjouïſſoit de nous voir déjà ſurs d'une retraite, qui n'eſt même que très-rarement le fruit tardif des longs travaux de nos pareils. J'étois auſſi contente que lui, & bientôt le Public en pâtît. Je commençai à me mettre ſur le pied de paroître moins ſouvent ſur la Scêne, & inſenſiblement point-du-tout ; & cela à l'exemple de quelques grands Acteurs, qui ſous prétexte de ſe ménager, ſe diſpenſoient de remplir leur devoir. Il me ſembla qu'une Dame qui poſſédoit un Fief dominant de trois-mille écus de rente, pouvoit

voit ſe donner les mêmes airs. Bartolome, à mon imitation, ne voulut plus jouër que rarement. Cela déplût au reſte de nos Camarades, qui ſe liguèrent contre nous, & la diſcorde ſe mit dans la Troupe.

Me voici arrivée à l'époque d'un évènement aſſez triſte pour moi. Le Comte de Cantillana reçut alors des dépêches de la Cour. Le Duc de Lerme, dont il étoit aimé, lui mandoit de ſe rendre inceſſamment à Madrid; ce Miniſtre ayant jetté les yeux ſur lui, pour remplacer un Conſeiller-d'Etat qui venoit de mourir. Quoique le Comte fut d'autant plus ravi de cette nouvelle, que ſon amour commençoit à ſe rallentir, il ne manqua pas de me témoigner qu'il en étoit au

deſeſpoir, & que peu s'en faloit qu'il ne refuſât la place qu'on lui offroit; mais en même tems il me repréſenta que s'il ne l'acceptoit point, il ſe brouilleroit avec tous ſes Parens, & perdroit pour-jamais l'amitié du Duc de Lerme. Enfin, pour dorer la pilulle, il me proteſta qu'il ſe ſouviendroit toujours de ſa chère Franciſca. Je fis ſemblant d'être la dupe de ſes proteſtations; & comme les pleurs de commande ne coutent rien à une bonne Comédienne, j'en répandis en abondance dans nos adieux.

CHA-

CHAPITRE VIII.

Ce que fit Dona Franciſca après le départ du Comte de Cantillana.

VOilà de quelle façon nous-nous ſéparâmes, le Comte & moi. Manuéla de ſon coté, preſque dans le même tems, fut abandonnée de D. Garcie, les Seigneurs n'étant pas plus conſtans les uns que les autres. Padul, ſous prétexte d'aller voir un Oncle malade à Badajoz, s'éloigna d'elle & de Grenade. Heureuſement nous étions toutes deux bien nipées, & dans un âge à nous conſoler de la perte de nos volages Amans.

A-pei-

A-peine nous eurent-ils quitées, qu'il s'en préſenta d'autres pour remplir leurs places : mais outre que nous aurions été embaraſſées ſur le choix, les diviſions qui règnoient dans la Troupe, augmentèrent à un point, qu'elles nous dégoûtèrent de la Profeſſion Comique, & nous firent prendre la réſolution d'y renoncer. Ma chère Manuéla, dîs-je à mon Amie, je ſuis laſſe de me donner en ſpectacle ſur un Théâtre, & de divertir le Public. Je veux me retirer à mon Château de Caralla, & faire la Dame de Paroiſſe. Puis-je me flater que vous m'aimez aſſez, pour vouloir m'accompagner?

Ce doute m'outrage, répondit Manuéla ; vous ſavez que rien au monde ne m'eſt ſi cher que votre

votre amitié. J'en ſerois indigne, ſi je refuſois d'aller partager avec vous les douceurs de votre retraite. Partons, Franciſca, partons. Je ſuis prête à vous ſacrifier tous les Galans de Grenade. Nous ſortîmes donc l'une & l'autre de la Troupe, auſſi bien que Bartolome; qui préférant le rolle de Seigneur de Village à celui de Prince de Théâtre, nous conduiſit volontiers à Caralla, où nous arrivâmes gayement tous trois dans un bon caroſſe, acheté de nos propres deniers, ou ſi vous voulez de ceux du Comte. Une chaiſe, où étoient ma Suivante & celle de Manuéla, nous ſuivoit avec ſix Valèts, qui menoient autant de mules chargées de notre bagage. Après quoi venoient notre

notre Cuisinier & le Laquais de Bartolome, montés sur d'assez beaux chevaux; ce qui composoit une suite digne de l'admiration des Payſans, & de l'envie des *Hidalgos*.

Je ne trouvai point le Château au-dessus de la description que mon Mari m'en avoit faite; mais il me parut bien bâti, bien meublé, & même aussi soigneusement entretenu, que si le Comte y eût fait sa résidence ordinaire. Je fus surtout frapée de la beauté des jardins, & des vastes prairies qui s'étendent du coté du Septentrion jnsqu'aux bords du Guadalquivir. Je ne considérai pas avec moins de satisfaction, les bois qui règnent du coté du Midi. Bartolome, voyant que j'étois charmée de ce séjour, me dît d'un

d'un air triomphant : Hé bien, ma Mignonne, vous ai-je trompée en vous vantant votre Château ? Y en a-t-il un en Eſpagne où l'on reſpire un air plus pur, & qui préſente à la vuë des objèts plus rians? Non ſans-doute, s'écria mon Amie, encore plus enchantée que moi des agrémens de ma retraite, & il faut avouër que c'eſt un vrai préſent de Seigneur. Nous paſſerons ici nos jours fort agréablement, pour peu que la Nobleſſe du Païs ſoit raiſonnable.

Il eſt vrai, dit Bartolome, que les *Hidalgos* ſont des gens un peu fiers. Lorſqu'ils ont pour Seigneur un Homme du commun, il ne doit guère attendre d'eux de reſpect & de conſidération

dération ; mais étant bons Comédiens, nous ſaurons nous accommoder à leur ſotte fièrté. Cela ne nous coutera pas beaucoup ; & nous pourrons, en flatant leur orgueil, nous réjouïr de leurs différens ridicules. J'ai meilleure opinion que vous de ces Meſſieurs-là, dîs-je à mon tour ; je crois qu'il y en a parmi eux qui ſont d'un bon caractère. Au reſte, quels qu'ils puiſſent être, nous les obligerons, par des manières engageantes & polies, à nous rendre ce qu'ils nous doivent.

Il eſt certain que nous n'étions pas prevenus en faveur de ces Nobles, dont la plupart habitoient des Chaumières. Nous-nous imaginions qu'ils étoient ſots & groſſiers ; &

nous fûmes assez surpris, lorsqu'ils vinrent nous faire visite, de les trouver aussi civilisés qu'ils nous le parurent. Leurs Femmes surtout nous firent connoître par leurs complimens, qu'elles ne manquoient pas d'esprit; & j'en remarquai parmi elles quelques-unes, qui avoient de fort bons airs. Nous leur fîmes à tous un accueil si gracieux, qu'ils eurent sujèt d'être contens de nous; aussi nous le témoignèrent-ils, en nous protestant qu'ils étoient ravis d'avoir des Seigneurs qui sçûssent si bien recevoir la Noblesse.

Nous allâmes les voir à notre tour chez eux; & dans les visites que nous leur rendîmes, nous mîmes toute notre attention à ne rien dire & à ne rien faire

faire qui pût bleſſer leur vanité. Avec cette circonſpection, qui étoit d'une néceſſité abſoluë pour vivre avec eux en bonne intelligence, nous gagnâmes leur amitié. Après cela, il ne fut plus queſtion que de Fêtes & de Feſtins : il venoit preſque tous les ſoirs ſouper au Château quatre ou cinq Gentilshommes avec leurs Epouſes ou leurs Sœurs, & nous formions après le repas une eſpèce de Bal, qui duroit ſouvent toute la nuit. Je paſſois ordinairement la journée dans le Château à jouër ou à m'entretenir avec les Femmes, tandis-que mon Epoux chaſſoit avec les Hommes aux environs. Tels étoient nos amuſemens, & bientôt il ne tint qu'à moi d'en avoir d'autres.

Parmi ces petits Nobles, il y en avoit un qui ſe nommoit Don Dominique Rifador. * Il juſtifioit parfaitement bien ſon nom par ſon caractère; c'étoit un contradicteur impoli, un diſputeur échauffé, un querelleur, un franc brutal; avec cela, il avoit un orgueil inſupportable. Aucune Dame juſques-là n'avoit pu vaincre ſa fierté; une victoire ſi difficile m étoit réſervée. Je lui plûs, & il me fit l'aveu de ſa paſſion, avec toute la confiance d'un Galant qui s'imagine que ſon amour fait honneur à l'Objèt aimé. Quelque averſion que j'eûſſe pour ce Perſonnage, je l'écoutai ſans me révolter contre ſon amour; mais je lui déclarai

* En Eſpagnol querelleur.

clarai de ſang froid en termes clairs & nèts, que je ne me ſentois aucune diſpoſition à l'aimer, & je le priai de ne plus remettre le pied au Château.

Vous croyez peut-être, que mortifié du mauvais ſuccès de ſa déclaration, il ſe retira plein de fureur, & changea ſon amour en haine; point-du-tout. Il me rît au nés, en me diſant qu'il vouloit perſiſter à m'aimer malgré moi. Je ne ſuis pas, pourſuivit-il, ſi facile à rebuter. Je connois les Femmes, & je ne prens point leurs grimaces pour des marques de vertu. Allons, ma Princeſſe, ajouta-t-il, changez s'il vous plaît de langage. Laiſſez-là les façons, elles vous conviennent encore moins qu'à une autre.

A ce diſcours inſolent je ne pus retenir ma colère, & dans mon prémier mouvement je traitai Rifador comme un Nègre ; mais il ſe moqua de mes invectives, & ſortit en n'y répondant que par des ris qui redoublèrent ma fureur. J'en pleurai de rage, & j'avois encore les yeux baignés de larmes, lorſque Manuéla ſurvint. Qu'avez vous, me dît-elle, en s'apercevant de l'état où j'étois ? Quel ſujèt de chagrin pouvez-vous avoir, dans un ſéjour où tout le monde ne ſonge qu'à vous plaîre?

Je lui rendis compte de ce qui venoit de ſe paſſer entre Don Dominique & moi ; & quand je lui eus tout dit, au lieu d'entrer dans mon reſſentiment, elle n'en fit que rire.

Vous avez tort, me dît-elle, de vous offenſer de l'impoliteſſe & du ridicule d'un Amant groſſier, vous devez plutôt vous en réjouïr; le mépris dont vous payez ſes feux, vous venge aſſez de ſon impertinence. Vous avez raiſon, répondis-je à mon Amie. Deſormais, bien loin de prendre avec lui mon ſérieux, je prétens me divertir de ſes extravagances.

CHAPITRE IX.

Du malheur qui arriva dans le Château de Caralla, & quelle en fut la ſuite.

JE m'étois donc déterminée à ſouffrir encore la vuë de

Don Dominique Rifador, ſans rien rabattre des ſentimens que j'avois pour lui ; mais il ceſſa de venir au Château. Son orgueil ſe ſoulevant enfin contre mes rigueurs, lui fit former, pour m'en punir, le deſſein de ne plus m'honorer de ſes viſites.

Il ne borna point-là ſa vengeance ; il inſulta Bartolome, qui étant encore plus que lui d'humeur ſpadaſſine, lui fit tirer l'épée, & le bleſſa dangereuſement : cependant Rifador n'en mourut point, & cette affaire inſenſiblement parut aſſoupie, on n'en parloit plus. Mais ſix mois après, mon Epoux étant à la chaſſe tout ſeul dans un bois, y rencontre Don Dominique, qui lui lâcha traîtreuſement un coup de carabine,

bine, & le coucha par terre roide mort. Quoique cet aſſaſſinat eût été commis ſans témoins, ſon lâche auteur, perſuadé que je l'en ſoupçonnerois, & que je pourrois le faire arrêter, prit la fuite pour ſe dérober à la rigueur des Loix.

Je pleurai amèrement Bartolome; & j'étois d'autant plus affligée de ſa mort, que je ne pouvois la venger. Je m'en conſolai pourtant à l'aide de Manuéla, qui toujours prête à m'offrir ſon aſſiſtance, avoit l'art d'adoucir mes peines. Cependant nos plaiſirs furent interrompus par ce funeſte évènement, ou pour mieux dire, nous-nous ennuyâmes de vivre dans la ſolitude. Je ne ſai, dîs-je un jour à mon Amie, ſi vous êtes dans

la disposition où je me trouve ; je commence à me lasser de la compagnie des Gentilshommes de Campagne, & de leurs Epouses. J'ignore ce qui peut produire en moi ce changement ; si c'est un effet de mon inconstance naturelle, ou de la mort de mon Mari. C'est à votre délicatesse seule qu'il faut l'attribuër, répondit Manuéla : une Fille accoutumée aux fleurettes des Seigneurs, doit bientôt se dégoûter du commerce des Personnes que nous voyons dans ce Païs-ci.

Ne vous imaginez pas, poursuivit-elle, que je sois plus propre que vous à demeurer dans la solitude. Je vous dirai aussi franchement, que je m'ennuye dans ce Château. Je n'y ai plus que le plaisir d'être avec vous.

vous. Les différens Originaux qui viennent ici, ne me divertiſſent plus. Le ridicule réjouït d'abord ; mais il déplaît enſuite, & devient inſuportable. Si vous m'en voulez croire, ajouta-t-elle, nous ſuivrons une idée qui m'eſt venuë, & que je ne vous ai point encore communiquée.

Je demandai à mon Amie ce que c'étoit que cette idée ; c'eſt, répondit-elle, d'abandonner ce ſéjour pour quelques années, & d'aller nous établir à Madrid. Nous ſommes aſſez riches pour y vivre noblement, & nous y paſſerons ſans peine pour des Femmes de qualité, puiſque nous en avons toutes les manières. Que penſez-vous de ce projèt ? a-t-il votre aprobation ? N'en doutez pas, lui

repartis-je, il me flate infiniment. Que d'images agréables il préſente à mon eſprit ! Hâtons-nous de l'exécuter. Je ſuis bien-aiſe, dit Manuéla, que vous aplaudiſſiez à ce voyage. J'ai un preſſentiment qu'il ne ſera pas malheureux. Préparons-nous donc à partir. Laiſſez le ſoin du Château à votre Fermier, avec ordre de vous en faire toucher le revenu à Madrid. Je joindrai à cela les dépouilles de Don Garcie, pour mieux ſoutenir la figure que nous-nous propoſons de faire dans cette Capitale de la Monarchie.

Nous ne fûmes plus occupées que des préparatifs de notre départ, qui ne furent pas plutôt achevés, que nous-nous mîmes en chemin avec

nos

nos Soubrettes, toutes quatre dans un caroſſe ; & nous étions accompagnées de deux Valèts, montés ſur des mules, & bien armés. Après une traite auſſi pénible que longue, nous arrivâmes heureuſement dans cette Ville, où nous jugeâmes à-propos de changer de nom. Manuéla prit celui d'Iſménie, moi, celui de Baſiliſa; & nous diſant deux Dames Veuves de deux Gentilshommes Grenadins, nous louâmes cette maiſon, où nous commençâmes à recevoir compagnie. Nous y attirâmes d'honnêtes-gens par nos manières aiſées, & nous-nous en fîmes eſtimer par une conduite ſage.

Nous voyons, continua-t-elle, un aſſez grand nombre de

Cavaliers nobles, & il n'y en a pas un qui n'ait pour nous de l'eſtime & de la conſidération. Vous en pouvez juger par Don Manuel de Pédrilla, votre Ami. J'ignore ce qu'il vous a dit de nous; mais je ſai qu'il n'a pas dû vous en dire du mal. Quoique nous lui permettions de nous venir voir librement, nous ne craignons pas les raports qu'il peut faire. Il n'a rien remarqué qui l'ait pu prevenir contre nos mœurs. Si nous ne ſuivons pas l'uſage austère des Dames qui s'interdiſent l'entretien des Hommes, nous n'en avons pas pour cela moins de vertu.

CHAPITRE X.

De la converſation qu'eut Dona Franciſca avec Don Chérubin, après lui avoir raconté ſon hiſtoire.

DOna Franciſca, ma Sœur, acheva dans cet endroit le récit de ſes Avantures, & me dît enſuite en ſouriant: Hé bien, mon Frère, que vous ſemble de la Veuve de Bartolome? Ne vous paroît-elle pas une Dame d'importance? Oui vraîment, lui répondis-je; vous avez fait votre chemin en peu de tems. Je vous en félicite, & je rens grace au Ciel d'avoir une Sœur ſi bien

dans

dans ſes affaires ; mais j'aprehende une choſe, nous ſommes ſujèts dans notre famille à ſacrifier à l'Amour. Je crains que parmi les Cavaliers qui viennent chez vous, il ne ſe trouve quelque aimable Fripon, qui vous faſſe perdre votre Château comme vous l'avez gagné. N'ayez pas cette crainte, me repartit Franciſca; je ſuis plus capable d'en aquérir encore un autre, que de donner le mien au même prix qu'il m'a couté.

Mais changeons de matière, pourſuivit-elle; puiſque j'ai le plaiſir de retrouver mon Frère, ne nous ſéparons plus. Je vous offre un logement dans cette maiſon, venez-y demeurer avec nous. Vous nous aiderez de vos bons conſeils. Il pour-

pourra ſe préſenter des conjonctures embaraſſantes, dans leſquelles votre prudence nous ſera d'un grand ſecours; vous nous ſauverez de fauſſes démarches. Que nous vous ayons cette obligation-là.

La propoſition, je l'avouërai, ne me plût pas d'abord. Je me fis un ſcrupule d'être le conſeiller & le guide de deux Beautés, dont je ne laiſſois pas de croire la ſageſſe équivoque, quoi qu'en pût dire ma Sœur. Néanmoins je ne pus m'en défendre, & je m'y déterminai aux dépens de qui il apartiendroit; me réſervant au-ſurplus le droit de me ſéparer d'elles, pour peu que je fûſſe mécontent de leur compagnie.

CHA-

CHAPITRE XI.

Don Chérubin va loger chez ſa Sœur; des connoiſſances nouvelles qu'il y fit; & de l'extrême conſidération qu'on eut pour lui, lorſqu'on ſçut qu'il avoit l'honneur d'être Frère de Baſiliſa.

IL me falut donc aller demeurer avec ma Sœur & ſa bonne Amie, qui me donnèrent un petit apartement fort propre, qu'elles avoient de réſerve dans leur maiſon. Dès le ſoir même je me rendis chez elle, avec Don Manuel de Pédrilla. Venez, lui dîs-je, mon Ami, venez m'inſtaller dans mon

mon nouveau domicile, où je vous proteſte que mon plus grand plaiſir ſera d'être à portée de vous ſervir auprès d'Iſménie. Je ne refuſe pas vos bons offices, me répondit-il; mais je ne ſai ſi j'en ſerai plus heureux. Quoiqu'Iſménie paroîſſe avoir de tendres ſentimens pour moi, elle ne veut pas mettre le comble à mon bonheur. Je doute que votre amitié ait plus de pouvoir que mon amour.

Il vint ce ſoir-là ſouper chez les Dames deux Chevaliers de St. Jaques, qui me donnèrent mille accollades, quand ils aprirent que j'étois Frère de Baſiliſa. Mon Gentilhomme, me diſoit l'un, que je vous embraſſe pour l'amour de votre charmante Sœur. Voilà votre vivan-

vivante image, Madame, diſoit l'autre à la Veuve de Bartolome. Que vous devez avoir de joie de vous revoir tous deux! Je prens part à votre ſatisfaction mutuelle.

Ces diſcours ne firent que précéder une infinité de complimens qu'il me falut eſſuyer, & auxquels je répondis ſur le ton, comme on dit, de la bonne compagnie, pour montrer à ces Meſſieurs que je n'étois pas embaraſſé de ma contenance en pareille occaſion. Auſſi parurent-ils très-contens des échantillons que je leur laiſſai voir de mon eſprit. Ils le furent encore davantage, de quelques heureuſes ſaillies qui m'échapèrent pendant le repas, & qu'ils relevèrent avec éloge.

Ces

Ces Chevaliers, dont l'un ſe nommoit Don Denis Langaruto, & l'autre Don Antoine Péléador, avoient des figures & des caractères bien différens. Don Denis étoit un grand corps ſec, & Don Antoine un gros petit homme trapu. Le prémier, pour trancher de l'Erudit, ne parloit que de Sçiences; & le ſecond, faiſant le Guerrier, nous fatiguoit de Récits Militaires. C'étoit à qui des deux nous ennuyeroit davantage. Auſſitôt que l'un avoit raporté un paſſage d'Auteur, l'autre prenant bruſquement la parole, entamoit la relation d'un Combat. Pendant ce tems-là, Don Manuel & la belle Iſménie ſe lançoient réciproquement des regards, qui les conſoloient des diſcours faſti-

faſtidieux de ces deux Convives, ou plutôt qui les ſauvoient de l'ennui de les entendre. Pour ma Sœur & moi, nous eûmes la politeſſe de n'en perdre pas un mot, & méme de paroître y prendre beaucoup de plaiſir.

En récompenſe, lorſque ces Meſſieurs ſe furent retirés, je ne les épargnai point. Si tous les Cavaliers qui viennent chez vous, dîs-je à ma Sœur, ne ſont pas plus amuſans que ceux-ci, je ne crois pas qu'en quitant vos *Hidalgos* de Caralla, vous ayez gagné au change. Il eſt vrai, dît Franciſca, que voilà deux Mortels aſſommans; mais vous en verrez d'autres, dont vous ſerez plus ſatisfait. Cependant je le fus encore moins de deux Commis des

Bu-

Bureaux du Duc de Lerme, qui ſoupèrent au logis le jour ſuivant.

Ceux-ci, voulant qu'on eût autant de reſpect pour eux que pour des Sécretaires-d'Etat, affectoient une orgueilleuſe gravité. Quand on leur eut dit que j'étois Frère de Baſiliſa, ils ne ſe répandirent point en éloges, ainſi que les Chevaliers de St. Jaques; ils ſe contentèrent de m'honorer d'une ſimple inclination de tête, comme s'ils eûſſent été des Conſeillers du Conſeil de Caſtille. Quoiqu'ils fûſſent amoureux de nos Dames, ils n'en paroiſſoient pas plus émus. Bien loin de leur tenir des diſcours galans, ils gardoient un ſuperbe ſilence; ou s'ils le rompoient quelque-

quefois, ce n'étoit que par des monoſillabes.

Je m'imaginois que du-moins ils rabattroient de leur gravité, quand ils ſeroient à table. Je les attendois-là, pour les voir changer peu-à-peu de maintien, & ſe livrer au plaiſir, comme ſont en pareil cas tous les graves Perſonnages. Mais ni ma bonne humeur, ni les agaceries des Dames, ne purent leur faire perdre leur morgue de Bureau, ni leur arracher un ſouris. Je n'ai jamais vu de gens qui m'ayent tant déplû que ceux-là.

Auſſi dès-qu'ils furent ſortis, je fis de nouveaux reproches à ma Sœur. Comment, lui dîs-je, pouvez-vous faire de ſi mauvaiſes connoiſſances, vous qui avez de l'eſprit & du goût?

goût? Ces Commis ſont encore plus ennuyeux que vos Chevaliers d'hièr. En-vérité, ma Sœur, puiſque vous-vous plaîſez à recevoir compagnie chez vous, il me ſemble que vous devriez mieux choiſir votre monde. Donnez-vous patience, répondit Franciſca; vous verrez ici plus d'un Cavalier, dont vous ne ſerez pas fâché d'aquérir l'amitié.

J'en vis en effèt dans la ſuite pluſieurs qui pouvoient paſſer pour la fleur de Galans, & que je ne pus m'empêcher de regarder comme autant de Beaux-Frères, quoique ma Sœur me jurât tous les jours qu'elle leur tenoit à tous la dragée haute. Il y en avoit un entr' autres, nommé Don André de Caravajal de Zamora, qui réüniſ-

ſoit en lui toutes les bonnes qualités dont les Hommes les mieux nés n'ont ordinairement qu'une partie. Ce Cavalier ne ſçut pas ſitôt que j'étois Frère de Baſiliſa, qu'il n'épargna rien pour s'inſinuër dans mes bonnes graces. Il eut peu de peine à y réüſſir, étant un de ces Hommes agréables qui prévienent d'abord en leur faveur. Il ne fut pas plutôt de mes Amis, que voulant devenir quelque choſe de plus, il me fit une confidence. Seigneur Don Chérubin, me dît-il, j'aime votre Sœur, & ma plus chère envie ſeroit de l'épouſer. Je ſuis aſſez riche & d'aſſez bonne maiſon, pour me flater qu'elle pourroit agréer ma recherche; mais je m'aperçois qu'elle a du panchant pour un

au-

autre Cavalier, & j'ai tout lieu de craindre ce Rival.

Je demandai à Don André, qui étoit le Galant qu'il paroîſſoit tant apréhender. Vous ne le devineriez jamais, répondit-il ; & quand je vous l'aurai nommé, vous aurez de la peine à me croire : car enfin ce n'eſt point Don Félix de Mondéjar, ni Don Vincent de Cifuentes ; c'eſt Don Pédro Retortillo. Cela n'eſt pas poſſible, m'écriai-je avec étonnement! Don Pédro, le plus malfait de tous les Amans de ma Sœur, un capricieux, un fat! Non! je ne puis penſer qu'elle ſoit d'un goût aſſez dépravé pour vous le préférer. Vous direz de ce Cavalier ce qu'il vous plaîra, reprit Caravajal; mais il eſt aimé de Baſiliſa, rien

n'eſt plus véritable : elle a les yeux fermés ſur ſes défauts; elle le trouve fort bien-fait ; & il a beau parler à-tort & à-travers, elle admire ſon eſprit.

Je promis à Don André de traverſer de tout mon pouvoir l'amour de Don Pèdre; & pour lui tenir parole, j'eus avec Franciſca le lendemain une longue converſation, dont on verra l'effèt dans le Chapitre ſuivant.

CHA-

CHAPITRE XII.

Du malheureux ſuccès qu'eut le ſervice que Don Chérubin voulut rendre à ſon Ami Don André.

JE ne ſai, lui dîs-je, ma Sœur, ſi vous-vous reſſouvenez de m'avoir prié de vous aider de mes conſeils. Oui ſans-doute, mon Frère, me répondit-elle, & je vous en prie encore: Hé bien, repris-je, puiſque vous le voulez, je vai donc m'ériger en conſeiller; mais faites-moi un aveu ſincère auparavant: Aimez-vous Don Pédro Retortillo?

A cette queſtion Dona Fran-

ciſca devint plus rouge que le feu, & ſe troubla. Vous rougiſſez, pourſuivis-je, ma Sœur? A ce que je vois, je n'ai pas beſoin de votre réponſe pour ſavoir ce que je dois penſer, votre trouble ne me l'aprend que trop. Il eſt donc vrai que vous aimez Don Pèdre? O Ciel! faut-il que vous ayez jetté les yeux ſur celui de vos Amans qui me paroît le moins digne de vous poſſéder!

Qui peut, répondit-elle, vous avoir ſi bien inſtruit d'un amour que je ne croyois pas avoir fait éclater? C'eſt, lui repliquai-je, un Rival de Don Pèdre qui l'a pénétré. Et ce Rival ſi pénétrant, reprit avec précipitation ma Sœur, eſt aparemment Caravajal, pour qui vous avez la bonté de vous

intéreſſer? Hé bien, continua-t-elle, puiſqu'il a démêlé mes ſentimens, je ne les deſavouërai point. Oui Don Pèdre m'a ſçu plaîre. Je ne vous le cèle pas. Je ſuis fâchée que vous n'eſtimiez point ce Gentilhomme; mais ſachez que je le regarde d'un œil ſi favorable, que je le préfère à Caravajal, comme à tous ſes autres Rivaux.

Oh pour cela, ma Sœur, interrompis-je avec quelque émotion, je ne puis m'accorder avec vous là-deſſus. Je ne vois dans Don Pèdre, pardonnez-moi ma franchiſe, qu'un tiſſu de mauvaiſes qualités. Il eſt bourru, emporté, plein de caprices, & je le crois avec cela très-jaloux de ſon naturel. Qu'il ſoit tout ce que vous

voudrez, interrompit à ſon tour la Veuve de Bartolome d'un air bruſque & chagrin, quelque mal que vous m'en puiſſiez dire, il ſera mon Epoux; & c'eſt vouloir ſe brouiller avec moi pour-jamais, que d'entreprendre de me détacher de lui.

Ma Sœur prononça ces paroles d'un ton de voix qui m'impoſa ſilence. Je n'ôſai plus combattre ſa ſotte tendreſſe pour Retortillo, ni parler en faveur de Caravajal, qui fut obligé avec tout ſon mérite de céder la place à ſon indigne Rival. J'en fus d'autant plus mortifié, que je ſentois augmenter de jour en jour mon amitié pour l'un, & mon averſion pour l'autre. Je déteſtai le caprice de Franciſca, & je com-

commençai à craindre, que notre union ne fût pas de longue durée.

Effectivement depuis cet entretien, ma Sœur changea de conduite à mon égard. Elle rabattit beaucoup des attentions & des déférences qu'elle avoit euës pour moi jusques-là. Elle affectoit même d'éviter ma conversation; & quand elle ne le pouvoit, elle me parloit d'un air glacé. Enfin ne pouvant me pardonner de n'aprouver pas le dessein qu'elle avoit d'épouser un Homme haïssable, elle ne me regarda plus que comme un Censeur incommode & fâcheux, dont elle devoit se défaire. Aussitôt que je m'en aperçus, je pris mon parti. Je sortis de sa maison, d'où je fis porter mes nipes à l'Hôtel

garni où j'avois auparavant demeuré, & je rejoignis mon Ami Don Manuel Après cela qu'on me vienne vanter la force du ſang. Quelque amitié qu'il y ait entre les Frères & les Sœurs, il faut bien peu de choſe pour l'altérer.

Après notre ſéparation, je ceſſai de voir Franciſca, qui ne tarda guère à lier ſon ſort à celui de D. Pèdre, par un hymen qui ne produiſit pour elle que des fruits très-amers; puiſqu'au lieu de trouver dans ſon ſecond Mari l'humeur commode & complaiſante du prémier, elle reconnut qu'elle étoit tombée entre les mains du plus jaloux de tous les Hommes. Dès le lendemain de leurs nôces, tout changea de face dans la maiſon. L'entrée en fut interdite aux Galans.

Galans. Il n'y eut plus de jeu, plus de ſoupers. Don Pèdre changea de Domeſtiques, & mit auprès de ſon Epouſe la Duègne d'Eſpagne la plus rebarbative. En un mot, il fit une Femme miſérable, de la plus heureuſe de toutes les Veuves. J'apris peu de tems après qu'il l'avoit emmenée à la Campagne avec Iſménie. De manière que Don Manuel fut obligé de ſe conſoler de l'éloignement de ſa Maîtreſſe, comme moi de celui de ma Sœur.

Fin du Second Livre.

LE BACHELIER DE SALAMANQUE.

LIVRE TROISIE'ME.

CHAPITRE PREMIER.

Don Manuel de Pédrilla ſe voyant dans la néceſſité de retourner dans ſon Pays, engage D. Chérubin à l'accompagner. De leur arrivée à Alcaraz.

COmme on oublie plus facilement une Sœur qu'une Maîtreſſe, je ne penſai plus à Dona

na Franciſca vingt-quatre heures après que je m'en fus ſéparé, au lieu que Don Manuel eut beſoin de huit jours pour chaſſer de ſon ſouvenir ſa chère Iſménie. Enfin nous ne ſongions plus à ces Dames, lorſque mon Ami reçut une Lettre d'Alcaraz, par laquelle Don Joſeph ſon Père lui mandoit que ſe ſentant frapé d'une maladie dont il ne pouvoit revenir, il ſouhaitoit de mourir dans ſes bras. Don Manuel, fort affligé de cette nouvelle, ſe diſpoſa dans le moment à obéïr à ſon Père ; mais voulant en même tems accorder avec ſon devoir l'amitié qu'il avoit pour moi, il me pria de l'accompagner, & je ne pus m'en défendre.

Nous partîmes de Madrid ſuivis d'un Valèt, tous trois

montés ſur de bonnes mules, & prîmes le chemin d'Alcaraz, où nous arrivâmes en moins de ſix jours. Nous trouvâmes le bon-homme Don Joſeph, prêt à faire le trajèt de ce monde-ci à l'autre. Il y avoit dans ſa chambre deux Médecins qui ſaluèrent Don Manuel, en lui diſant d'un air gai: Il y a trois jours que votre Père devroit être mort, mais grace à la vertu de nos remèdes, & aux ſoins que nous avons eu de lui, nous avons prolongé ſa vie juſqu'à votre retour; il déſiroit la ſatisfaction de vous embraſſer, nous la lui avons procurée. Quand ces Docteurs auroient guéri leur Malade, ils n'euſſent pas paru plus contens. Cependant le Vieillard qui tiroit à ſa fin,

n'eut

n'eut pas ſitôt vu ſon cher Fils qu'il expira, & remplît de deuil ſa maiſon.

Il laiſſoit après lui une vieille Sœur, une jeune Fille, & Don Manuel. Ces trois Perſonnes pleurèrent amèrement ſon trépas, & lui firent des funerailles dignes d'un Gentilhomme qui avoit été Officier-Général dans les Armées du Roi ſous le Règne précédent. Lorſqu'ils eurent eſſuyé leurs pleurs, & que Don Manuel ſe fût mis en poſſeſſion des biens de ſon Père, il reparut dans le Monde, & ne ſe refuſa plus aux plaiſirs de la Société. Il fit ſon prémier ſoin de me préſenter aux plus honnêtes-gens de la Ville, comme un Gentilhomme de ſes amis. Voilà le perſonnage que j'eus à jouër, &

& dont j'ôſe dire que je ne m'aquitai point mal. J'étois trop bien en habits & en argent, pour faire une triſte figure. Je donnois des fêtes aux Dames, & ſans vanité je ne m'attirois pas moins leur attention que mon Ami.

On ne peut pas long-tems fréquenter de jolies Femmes, ſans payer le tribut qu'on leur doit. Don Manuel devint amoureux. Dona Clara de Paomar, jeune Beauté d'Alcaraz, prit dans ſon cœur la place qu'Iſmènie y avoit occupée, & même y alluma une flamme plus vive. Pour moi, je faiſois ma cour aux Dames en général, ſans m'attacher à aucune en particulier, ce qui étonnoit fort mon Ami. Don Chérubin, me diſoit-il, toutes les Dames

mes d'Alcaraz auront-elles le honteux malheur d'avoir inutilement eſſayé ſur vous leurs regards ? Quelqu'une ne vengera-t-elle pas les autres de votre injurieuſe indifférence?

Je riois des reproches de Don Manuel : mais, hélas! il ne me les auroit pas faits, s'il eut pu lire au fond de mon ame. Bien loin d'être inſenſible, je brûlois des feux les plus ardens pour ſa Sœur Dona Paula. Je l'adorois ſecrettement, comme on adore une Divinité. Je n'avois garde de faire confidence à ſon Frère d'une paſſion ſi audacieuſe. Quelque amitié qu'il me témoignât, je m'imaginois que ſi je me déclarois, il ſe révolteroit contre ma témérité.

Je cachois donc bien ſoigneuſement

ſement mon amour. Je pris même la vigoureuſe réſolution de le vaincre, & ce triomphe ne me parut pas impoſſible : car malgré ma préoccupation, je convenois que Dona Paula n'étoit pas une Beauté parfaite; & qu'il y avoit lieu d'eſpérer qu'en m'éloignant d'elle, je viendrois à bout de m'en détacher. Ayant donc formé le deſſein de tenter le ſecours de l'abſence, pour ſuivre le conſeil d'Ovide, je dîs à Pédrilla que je le priois de me permettre de retourner à Madrid, mais il s'oppoſa fortement à mon départ.

Eſt ce-là, me dît-il, cet Ami, qui me proteſtoit qu'il vouloit paſſer ſa vie avec moi? Don Chérubin, ajouta-t-il, vous vous ennuyez dans ce ſéjour;

jour ; ou bien je vous ai peut-être, ſans y penſer, donné quelque ſujèt de mécontentement. Non, lui répondis-je, mon cher Don Manuel, je n'ai jamais été plus content de vous que je le ſuis. Pourquoi donc repliqua-t-il, avez-vous envie de m'abandonner ? Là-deſſus il me fit de ſi preſſantes inſtances pour ſavoir mon ſecrèt, que je le lui révélai. Voilà, lui dîs-je enſuite, ce qui m'oblige à m'éloigner d'Alcaraz, & vous devez aprouver ma réſolution.

Don Manuel, après m'avoir attentivement écouté, prit un air ſombre & chagrin. Je crus que malgré l'amitié qui nous uniſſoit, la fièrté de ce Gentilhomme ſe révoltoit contre un téméraire qui élevoit trop haut ſa penſée ; & dans cette erreur,

erreur, j'ajoutai qu'il ne devoit pas s'offenſer de l'aveu d'une paſſion que j'avois condamnée au ſilence, & qu'il auroit toujours ignorée, s'il ne m'eût pas forcé de la lui découvrir. En jugeant ainſi de Don Manuel, je ne lui rendois pas juſtice. Don Chérubin, me dît-il, je ſuis au deſeſpoir que vous ne m'ayez pas plutôt fait connoître vos ſentimens pour ma Sœur. Je l'ai promiſe, il y a huit jours, à Don Ambroiſe de Lorca. Que ne l'avez-vous prevenu? Je n'aurois point donné ma parole à ce Gentilhomme, quoique ce ſoit peut-être le parti le plus avantageux qui puiſſe ſe préſenter pour ma Sœur.

Je fus accablé de cette nouvelle, & Don Manuel parut fort touché du ſaiſiſſement qu'el-

qu'elle me cauſa. Mais changeant tout-à-coup de viſage : Mon Ami, me dît-il d'un air conſolant, le mal n'eſt pas ſans remède. Je me ſouviens qu'il y a, dans mon engagement avec Lorca, une circonſtance qui peut le rendre nul. Je ne lui ai promis ma Sœur, qu'à condition qu'elle ſouſcriroit ſans répugnance à ma promeſſe. Règlez-vous là-deſſus. Faites bien votre cour à Dona Paula. Je vous fournirai de fréquentes occaſions de la voir, & de l'entretenir en particulier. Tâchez de lui plaîre, & ſi vous en venez à bout je me charge du reſte. Ces paroles me rapellèrent pour-ainſi-dire à la vie. Je commençai à me flater que je pourrois bien devenir l'Epoux de Dona Paula. Je ne

ne craignois qu'une choſe. J'avois peur que cette Dame ne fût prevenuë en faveur de mon Rival, & c'étoit en effèt de-là que mon ſort dépendoit. Heureuſement, dès la prémière converſation que j'eus avec elle, je perdis ma frayeur. Je remarquai même que Don Ambroiſe étoit haï, ce que j'eus la vanité de regarder comme un préſage d'amour pour moi.

CHAPITRE II.

D. Chérubin ſe fait aimer de Dona Paula. D. Ambroiſe de Lorca preſſe D. Manuel de la lui accorder. On la lui refuſe. Suite de ce refus.

EEfectivement je ne me flatai point d'une trompeuſe eſpérance. A force de faire tantôt le languiſſant, le mourant, tantôt le paſſionné, j'obligeai Dona Paula de m'avouër qu'elle étoit ſenſible à ma tendreſſe. Il eſt vrai que le Frère & la Tante ne contribuèrent pas peu à lui faire agréer mes ſoins, par le bien qu'ils lui diſoient de moi tous les jours.

De

De ſorte que je me vis bientôt dans cette raviſſante ſituation, où ſe trouve un Amant chéri qui eſt ſur le point d'épouſer ce qu'il aime.

D'une autre coté, mon Rival, auſſi amoureux que moi pour le moins, & comptant ſur la promeſſe de Pédrilla, le preſſoit vivement de la tenir. Don Manuel, lui dît-il un jour, il ſemble que vous ayez perdu l'envie d'être mon Beau-Frère. Parlez-moi franchement, auriez-vous changé de ſentiment au mépris de votre parole donnée? Non, lui répondit Don Manuel: mais reſſouvenez-vous qu'en vous promettant ma Sœur, je vous déclarai que je ne prétendois pas la marier malgré elle. Vous devez m'entendre. Je ſuis fâché de

vous

vous le dire, ſon cœur eſt échapé à vos galanteries.

A d'autres, interrompit D. Ambroiſe, en rougiſſant de honte & de dépit ; car c'étoit un Noble des plus fiers & des plus glorieux. Ce n'eſt point à moi qu'on en fait accroire. Je ſuis mieux informé que vous ne penſez de ce qui ſe paſſe. Je ſai tout. Vous voulez préférer à un Homme de ma qualité le Fils d'un petit Juge de Village, un Bourgeois à qui je ferai donner les étrivières, pour punir ſon audace & ſon inſolence. Ce Bourgeois, lui dît Pédrilla, porte une épée, & je vous aprens que ſes ennemis ſont les miens. Cela étant, reprit Lorca, trouvez-vous demain tous deux au lever du Soleil à l'entrée des Monta-

gnes de Bogarra ; vous y verrez un Homme disposé à vous faire connoître, qu'on ne lui manque pas de parole impunément.

En prononçant ces mots d'un air menaçant, il se retira d'impatience d'être au lendemain. Mon Ami vint me rendre compte de cette conversation, & ne me fit pas grand plaisir en m'annonçant qu'il faloit nous préparer à nous battre. Il avoit beau se montrer courageux jusqu'à se faire un jeu de cet apel, je ne m'en faisois qu'une image très-desagréable. Néanmoins, quoique je sentîsse frémir la nature, je ne laissai pas d'affecter par honneur de paroître résolu. Je pris même un air d'intrépidité, dont je suis sûr que mon Ami fut la dupe.

dupe. Mais tout cela ne me rendoit pas plus vaillant, & dans le fond de l'ame j'aurois voulu la partie rompuë.

Je dirai plus, pour accommoder les choſes, je fis la nuit un plan de pacification, par lequel je cédois de bonne grace ma Maîtreſſe à mon Rival. Véritablement, je rejettai enſuite une penſée ſi lâche. Je me repréſentai le mépris dans lequel je tomberois, ſi je ne marquois pas de la fermeté dans cette occaſion ; & qu'enfin je perdrois, avec mon honneur, l'eſtime de mon Ami, & l'objèt de mon Amour. Ces réflexions m'échauffèrent peu-à-peu, & m'inſpirèrent tant de courage, que je ne reſpirai plus que le combat.

Je me levai dans cet accès de

bravoure, pour voler au rendez-vous avec Don Manuel, qui ſans le ſecours de l'amour, étoit dans la même diſpoſition que moi. Nous montâmes ſur nos deux meilleurs chevaux, & nous piquâmes vers Bogarra. Don Ambroiſe y étoit déjà, avec un autre Cavalier. Nous nous joignîmes tous quatre, & nous étant ſalués de part & d'autre, Lorca dit à Don Manuel: Etes-vous toujours dans la réſolution de me refuſer votre Sœur, après me l'avoir promiſe? Oui, lui répondit Pédrilla, & vos menaces m'ont confirmé dans ce deſſein, au lieu de m'en détourner. Vous n'avez donc, repliqua Don Ambroiſe, qu'à deſcendre, votre Chérubin & vous.

Il ne fut point obligé de nous

nous le dire deux fois. Nous mîmes pié à terre dans le moment. Nos ennemis firent la même choſe. Nous attachâmes nos chevaux à des arbres qui bordoient le grand chemin, & nous-nous préſentâmes fièrement les uns devant les autres. D. Ambroiſe attaqua Don Manuel, & j'eus affaire à l'autre Cavalier, qui joignoit à l'avantage d'être bon eſcrimeur, celui d'avoir à ſe battre contre un homme qui ne ſavoit ſeulement pas manier une épée. Cependant, je ne ſai par quel hazard, je fis ſentir à ce Spadaſſin la pointe de ma lame ſi rudement, que je l'étendîs ſur le carreau. Dans le tems que mon homme tomba ſous mes coups, Don Manuel eut auſſi le bonheur d'expédier le

ſien. De ſorte que nous demeurâmes maîtres du champ de bataille.

CHAPITRE III.

Ce que firent Don Manuel & Don Chérubin après cette Avanture.

LA prémière choſe que nous jugeâmes à-propos de faire après ce triſte évènement, fut de penſer à notre ſureté. Don Ambroiſe étoit Parent du Gouverneur d'Alcaraz, & nous pouvions compter que ce Gouverneur mettroit la Sainte Hermandad à nos trouſſes, dès-qu'il ſeroit informé de notre combat. Il faut ajouter à cela, que le Ca-

Cavalier qui avoit eu le malheur d'étrenner ma rapière, étoit d'une Famille qui avoit auſſi beaucoup de crédit. D'un autre coté, dans quelque endroit du monde qu'il nous prît envie de nous retirer, il nous faloit de l'argent. Tout cela bien conſidéré, nous réſolûmes de regagner Alcaraz avant qu'on y ſçût la mort de Lorca, de nous munir d'or & de pierreries, & de nous ſauver à Barcelone, pour nous y embarquer ſur le prémier Vaiſſeau qui mettroit à la voile pour l'Italie.

Sitôt que nous eûmes formé ce deſſein, nous retournâmes en toute diligence au logis, où ſans perdre de tems nous-nous chargeâmes de tout ce que nous pûmes emporter de piſtolles

tolles & de bijoux. Enſuite nous dîmes adieu à Dona Paula & à ſa Tante, après être convenus avec elles des moyens d'avoir ſecrettement enſemble un commerce de Lettres. Nous partîmes pour Barcelone, ſuivis d'un ſeul Valèt ; mais ne trouvant point, en arrivant dans cette Ville, l'occaſion de paſſer en Italie, nous fûmes obligés, en l'y attendant, de nous y arrêter quelques jours.

On ne ſauroit s'imaginer ce que je ſouffris pendant ce tems-là. Il faut avoir fait un mauvais coup pour concevoir les alarmes & les inquiétudes qui troublèrent mon repos. Quoique j'eûſſe tué mon Cavalier en galant-homme, je n'avois pas moins de peur de tomber entre les mains de la Juſtice, que

que ſi j'eûſſe commis un aſſaſſinat. Je croyois voir ſans-ceſſe des Archers qui venoient fondre ſur moi. Quand j'apercevois quelqu'un qui m'enviſageoit, je le prenois pour un Eſpion payé pour me ſuivre. Enfin, j'avois le jour mille frayeurs, & la nuit je faiſois des ſonges funeſtes.

Outre les craintes continuelles dont j'étois la proie, je ne me ſouvenois pas ſans remords de ce que j'avois fait. Je me repentois d'avoir donné la mort à un Cavalier, au lieu d'avoir ſuivi le plan de pacification qui m'étoit venu dans l'eſprit, la veille du jour de notre combat. J'en avois d'autant plus de regrèt, qu'il me ſembloit que je n'aimois plus tant Dona Paula. Ce qu'il faloit at-

tribuër à l'horrible ſituation où j'étois; l'Amour ſe plaiſant à règner ſeul dans un cœur, & n'y pouvant ſouffrir que les craintes & les inquiétudes qu'il cauſe lui même aux Amans.

Tandis-que nous étions agités, Don Manuel & moi, de toutes les terreurs qui accompagnent un homme que pourſuit la Juſtice, Miléno notre Valèt les augmenta un ſoir, en nous diſant qu'il venoit de voir deſcendre à la porte d'une Hôtellerie des gens qui lui étoient ſuſpects, & qu'il croyoit même avoir reconnu parmi eux un Alguaſil d'Alcaraz; mais, ajouta-t il, je puis m'être trompé. Pour ſavoir la vérité, je vai me gliſſer ſubtilement dans cette Hôtellerie.

Nous laiſſâmes faire ce Garçon,

çon, dont nous connoiſſions l'adreſſe, & qui revenant nous joindre deux heures après, nous dît : L'avis que je vous ai donné, n'eſt que trop vrai. Un Alguaſil & des Archers ſont à vos trouſſes ; ils vont vous chercher d'Hôtellerie en Hôtellerie, & vous ne devez pas douter qu'ils ne viennent dans celle-ci. Vous n'avez point de tems à perdre, ſi vous voulez leur échaper. Allez vite demander un aſile dans quelque Monaſtère ; c'eſt le ſeul endroit où vous puiſſiez être en ſureté.

Nous jugeâmes que Miléno avoit raiſon. Nous-nous réfugiâmes chez les Carmes Déchauſſés, dont le Supérieur nous reçut à bras ouverts, lorſque nous lui eûmes dit que

nous étions deux Gentilshommes qu'une affaire d'honneur obligeoit à ſe cacher. Il eſt vrai que pour mieux l'engager à nous faire l'hoſpitalité, nous lui laiſſâmes entrevoir dans nos diſcours, que nous étions en état de la bien payer. Il voulut, avant toutes choſes, être informé de l'avanture qui nous réduiſoit à la néceſſité de chercher une retraite. Nous ne lui celâmes rien; & lorſque nous lui eûmes tout conté, il nous dît : Votre affaire peut s'accommoder ; les Cavaliers qui ont ſuccombé ſous vos coups, ſe ſont eux-mêmes attiré leur malheur. Ne ſongez plus à vous embarquer pour l'Italie. Il n'eſt pas beſoin que vous faſſiez ce voyage, pour vous mettre en ſureté; demeurez

rez tranquiles dans ce Couvent, vous y ſerez à couvert du reſſentiment de vos ennemis; & j'eſpère que par le crédit de mes Amis, je vous tirerai de l'embarras où vous êtes.

Nous remerciâmes ſa Révérence, de la bonté qu'elle avoit d entrer ainſi dans nos intérêts; & c'étoit en effèt un grand bonheur pour nous. Ce Supérieur avoit ſous ſa direction les prémières Perſonnes de la Ville, & entr'autres le Gouverneur Don Guttière de Terraſſa, dont il étoit fort conſidéré. Le nom du Père Théodore emportoit dans Barcelone une idée d'homme-de-bien, ou plutôt d'homme de Dieu. Ce Carme joignoit à cela beaucoup d'eſprit; mais ce qu'il avoit de plus admirable, c'étoit

une humeur gaye, qu'il ſavoit concilier avec une vie dure & mortifiée. Il paſſoit les trois quarts de la nuit à prier & à méditer; il emplovoit la matinée à prêter l'oreille aux Pécheurs qui vouloient ſe convertir par ſon miniſtère; & l'après dînée, dans ſes heures de recréation, il avoit avec les honnêtes-gens qui le venoient voir, des entretiens dans leſquels il faiſoit paroître l'eſprit & toute la gayeté d'un homme du Monde.

Le Père Théodore, tel que je viens de le peindre, nous fit donner deux cellules, où il y avoit deux grabats, compoſés chacun d'une paillaſſe & d'un matelas fort mince, & qui pourtant, tout durs qu'ils étoient, pouvoient paſſer pour des lits mol-

mollèts, en comparaiſon de ceux des Religieux de ce Couvent. Seigneurs Cavaliers, nous dît ce ſaint Supérieur, ne vous attendez point à trouver dans cet Aſile toutes les commodités que vous auriez dans le Monde. Outre que vous ſerez ici fort mal couchés, on ne vous y ſervira que notre pitance, qui n'eſt propre qu'à ôter la faim ſans piquer la ſenſualité. Mais, ajouta t il en ſouriant, je crois que vous voudrez bien ſouffrir cette petite mortification pour apaiſer le Ciel, que vous avez irrité contre vous par votre combat. Nous-nous ſoumîmes volontiers à cette légère pénitence. Je dirai même qu'en peu de jours, nous-nous accoutumâmes à la dureté de nos lits, &

à

à la frugale portion des Moines, comme si nous n'eûssions jamais été couchés plus mollement, ni mieux nourris.

CHAPITRE IV.

De quelle façon tourna l'affaire de Don Chérubin & de Don Manuel, par l'entremise du Père Théodore. De la résolution que prit subitement le prémier, & de quelle manière il l'exécuta.

LE Père Théodore ne négligea point notre affaire. Pour l'accommoder, il eut recours au crédit du Gouverneur de la Principauté de Barcelone. Son Pénitent, qui voyant que sa

ſa Révérence y prenoit beaucoup de part, n'épargna rien pour la terminer à l'amiable. Ce Seigneur écrivit de la manière du monde la plus forte aux Parens de Don Ambroiſe de Lorca, & entr'autres au Gouverneur d'Alcaraz, dont, par bonheur pour nous, il étoit intime Ami.

Comme Don Ambroiſe avoit été l'agreſſeur, ſes Parens n'étoient pas ſi animés contre nous, qu'ils l'auroient été s'il eût eu raiſon. Ils ſacrifièrent ſans peine leur reſſentiment à Don Guttière, & aux démarches que la Famille de Don Manuel fit pour les apaiſer. Ils ceſſèrent de nous pourſuivre, & cette affaire fut entièrement finie au bout de ſix mois. Je ne doute point que le Lecteur ne s'imagine

gine qu'après cela nous retournâmes gayement à Alcaraz, mon ami & moi, pour y épouſer nos Maîtreſſes; mais il ſe trompe. Je demeurai à Barcelone, où il m'arriva ce que je vai raconter.

Pendant qu'on travailloit à notre accommodement, j'avois ſouvent des entretiens avec le Père Théodore; & plus je le voyois, plus j'étois charmé de lui. Il avoit un air de ſatisfaction que j'admirois, je le lui diſois ſouvent; & il me répondoit toujours que ſi je voulois l'avoir auſſi, je n'avois qu'à paſſer ma vie dans ce Monaſtère. Conſidérez bien nos Religieux, me dît-il un jour, vous lirez ſur leurs viſages la tranquilité qui règne dans leurs conſciences. Vous êtes, ajouta-t-il,

ſi

ſi occupé de vos affaires, que vous n'avez pas encore pris garde à cela, quoique ce ſoit une choſe qui mérite d'être remarquée.

J'y fis attention, & véritablement j'en fus édifié. J'étois étonné de voir des hommes ſi ſatisfaits d'un genre de vie ſi auſtère. Je commençai à rechercher leur converſation par curioſité. Je les engageois à parler, pour ſavoir s'ils jouïſſoient effectivement d'une paix intérieure qu'aucun chagrin ne troubloit. Je trouvai leur diſcours d'accord avec leurs viſages, & j'eus lieu de penſer qu'ils étoient auſſi contens qu'ils le paroîſſoient. Cela me fit faire des réflexions qui m'agitèrent terriblement. Comment donc, dîs-je en moi-même,

me, il y a des Mortels assez détachés des biens & des plaisirs du Monde, pour leur préférer la solitude des Cloîtres ! Que leur bonheur est digne d'envie!

Entre ces vénérables Religieux, il y en avoit un qui se distinguoit par un talent aussi rare qu'utile. Il sembloit n'avoir qu'une fonction ; & cette fonction consistoit à confesser les Malades, & à les exhorter à la mort. On le venoit chercher à toutes les heures du jour & de la nuit, pour aller disposer des Mourans à faire une fin Chrétienne. Ayant entendu dire qu'il s'aquitoit à ravir d'un si triste emploi, il me prit envie d'acompagner ce Père une nuit. Il s'agissoit d'engager à se confesser un vieux Gentilhom-

homme Catalan, qui pendant quarante ans pour le moins avoit mené une vie de Miquelèt. Deux Eccléſiaſtiques y avoient déjà renoncé, n'ayant pu tenir contre les injures dont il les avoit accablés, en les voyant ſeulement paroître dans ſa chambre.

Ce Pécheur endurci ne fit pas d'abord à notre Carme une reception plus gracieuſe. Retire-toi, Moine, lui cria-t-il, ta figure me déplaît! & ces paroles furent ſuivies d'une infinité d'autres pleines de fureur. Le Religieux, au lieu de ſe rebuter, répondit avec douceur à ſes emportemens, & s'arma d'une patience infatigable. Le Malade en fut étonné. Que venez-vous faire ici, Père, lui dît-il? retirez-vous.

Un

Un auſſi grand Pécheur que moi, doit vous épargner des diſcours ſuperflus. Je ſuis trop coupable, pour échaper à la Juſtice Divine.

Alors le Père Séraphin, c'eſt ainſi que ſe nommoit le Carme, étendit les bras, & adreſſa ces paroles au Ciel, d'un ton qui émût toutes les perſonnes qui étoient préſentes : O Divin Sauveur, Père des miſéricordes ! vous voyez une de vos Créatures prête à tomber dans le deſeſpoir. Faites-lui la grace, par mon organe, de la préſerver de ce malheur. Jettez ſur elle un œil de pitié. Que votre Bonté, Seigneur, la dérobe à votre Juſtice. Le Malade fut effrayé de cette apoſtrophe, & demanda au Religieux s'il lui étoit permis de con-

concevoir quelque eſpérance de ſalut, après avoir commis tant de péchés.

Là-deſſus notre ſaint Carme, emporté par ſon zèle, s'aprocha du Gentilhomme, & ſe répandant en diſcours ſur la miſéricorde de Dieu, il lui en tint de ſi conſolans & de ſi pathétiques, qu'il fit fondre en pleurs tous ceux qui l'écoutoient. Pour rendre ſon exhortation plus touchante encore & plus efficace, il l'accompagnoit de ſes larmes, dont il baignoit les jouës du Malade, en l'embraſſant à tout moment. Il y avoit de l'onction dans la manière dont il diſoit les choſes, autant que dans les choſes mêmes. Auſſi le Gentilhomme en fut ſi pénétré qu'il rentra en lui-même, ſe repentit de

ſes

ſes fautes, & mourut, du-moins en aparence, parfaitement converti.

Je ne regardai plus après cela le Père Séraphin, qu'avec admiration. Je recherchai ſon amitié, qu'il ne put refuſer à un homme dans lequel il entrevit une dipoſition prochaine à devenir dévot, comme en effèt de jour en jour je me ſentois plus de gôut pour la retraite: & les entretiens que j'avois tantôt avec ce Père, & tantôt avec le Supérieur, m'inſpirèrent inſenſiblement le déſir d'y paſſer le reſte de ma vie, & ce déſir ſe tourna bientôt en réſolution. Je fis confidence d'un ſi louable deſſein au Père Théodore, qui le combattit moins pour m'en détourner, que pour éprouver

prouver la fermeté de mes ſentimens. Mon cher Enfant, me dît-il, quand votre affaire ſera terminée, vous penſerez peut-être autrement que vous ne faites aujourd'hui. Non, mon Père, lui répondis-je, non; je veux mourir dans ce Monaſtère ſous votre habit.

Tandis-que j'étois dans cette diſpoſition, notre affaire s'accommoda. Le Supérieur, après m'avoir annoncé cette nouvelle, me dît d'un air riant: Hé bien, mon Fils, qui vive préſentement dans votre eſprit, du Monde ou de la Solitude, de l'Abondance ou de la Pauvreté? Il ne tient qu'à vous de retourner à Alcaraz, où la main d'une jeune & belle Perſonne vous attend. Pour-

rez-vous préférer à un ſort ſi charmant, les rudes travaux de la Pénitence? Conſultez-vous bien, avant que vous-vous déterminiez.

Je répondis au Père Théodore que j'avois fait toutes mes réflexions, & que je ſouhaitois d'augmenter le nombre de ſes Religieux. J'ajoutai à cela que je voulois en prenant l'habit, lui remettre tout le bien que je poſſédois, & dont je faiſois préſent à ſa Communauté : à quoi d'abord il fit difficulté de conſentir, de peur qu'on ne dît dans le monde qu'il m'avoit ſéduit. Je combattis ſa délicateſſe, qui réſiſta long-tems à ma pieuſe intention : néanmoins, comme ſa Révérence vouloit que la Volonté du Ciel ſe fît en toutes choſes, elle eut la bonté de

de me ſacrifier ſa répugnance.

Je n'avois point encore parlé de mon projèt à Don Manuel, qui étoit fort éloigné de le pénétrer. Il s'apercevoit bien que je devenois dévot à vuë d'œil; mais il ne me croyoit pas homme à pouſſer la dévotion, juſqu'à me jetter dans un froc. S'imaginant que j'étois toujours épris de ſa Sœur, comme lui de Dona Clara, il ne fut pas peu ſurpris, lorſqu'après notre affaire finie, je l'informai du changement qui s'étoit fait en moi, & du deſſein que j'avois pris d'entrer dans l'Ordre des Carmes Déchauſſés.

J'avois compté, me dît-il, que nous retournerions tous deux à Alcaraz, où vous épouſeriez ma Sœur; que nous n'y ferions qu'une famille; & qu'en-

fin, la mort ſeule nous ſépareroit. C'eſt, lui répondis-je, ce que je me promettois auſſi, quand nous ſommes venus dans ce Couvent. Je me faiſois une idée charmante de vivre avec vous & D. Paula, mais le Ciel en ordonne autrement. Il m'a parlé du ton dont il parle aux cœurs qu'il veut arracher aux délices du Siècle. Je ne me fais plus un plaiſir de ceux que l'hymen le plus doux peut offrir à la penſée, ou plutôt je m'en fais un de les ſacrifier tous. Heureux! ſi ce ſacrifice peut expier les deſordres de ma vie paſſée

Je redoublai par ce diſcours l'étonnement de Don Manuel. S'il étoit permis, reprit-il, de murmurer contre le Ciel, je lui reprocherois de m'avoir en-

enlevé le plus cher de mes Amis. Au lieu de vous plaindre du Ciel, lui repartis-je, craignez plutôt qu'il ne mette au nombre de vos plus grandes fautes, celle de n'avoir pas profité comme moi des bons exemples que les Religieux de ce Monaſtère nous ont donnés. Cependant, mon cher D. Manuel, il en eſt tems encore. Laiſſez vos biens à votre Sœur, & renoncez courageuſement à D. Clara. L'amour n'eſt pas une paſſion qui ſoit invincible, & le ſouvenir d'une Maîtreſſe ne tiendra pas ici longtems contre le ſecours que la Grace vous prêtera pour en triompher. Allons, pourſuivis-je, mon Ami, faites un effort pour rompre les liens qui vous attachent au Monde. Demeurez

dans ce Couvent, pour y partager avec moi les douceurs d'une tranquillité qu'on ne peut trouver que dans la retraite. Quel contentement pour moi, ſi je vous voyois prendre cette réſolution!

Ne l'eſpérez pas, me dît Don Manuel. Je vous admire, ſans pouvoir vous imiter. Nous ne ſommes pas tous nés pour le Cloître. Il eſt beau, pour l'honneur du Chriſtianiſme, qu'il y ait des Perſonnes qui ſcient détachées de la Terre, & qui vivent fort auſtèrement; mais on peut faire ſon ſalut dans toutes les conditions de la Vie, en rempliſſant bien leurs devoirs. Demeurez donc, ajouta-t-il, dans cette ſainte Solitude, puiſque le Ciel vous y arrête: mais il a ſur moi d'autres

tres vuës; il veut que je retourne à Alcaraz, & que je garde la foi jurée à Dona Clara.

Tel fut le dernier entretien que j'eus à Barcelone avec mon Ami, & que nous finîmes par des embraſſemens mutuels. Adieu, Don Chérubin, me dît-il d'un air attendri; puiſſiez-vous toujours perſévérer dans la ferveur qui vous anime. Je ſoutins avec plus de fermeté que lui notre ſéparation; & à-peine fut-il parti, que je commençai à l'oublier: ce qui me fit croire que j'avois de la diſpoſition à me dépouiller de toute affection terreſtre, & que je pourrois aquérir avec le tems cette ſainte dureté, qui rend un Religieux inſenſible à la voix du ſang & de l'amitié.

CHAPITRE V.

Comment, après six mois de Noviciat, la ferveur de Don Chérubin se rallentît. De sa sortie du Couvent, & du nouveau parti qu'il prit.

JE portai pendant six mois l'habit de Novice avec plaisir, m'aquitant avec ardeur de tous mes devoirs, & comptant bien que je passerois le reste de mes jours dans ce Monastère. Malheureusement pour moi, le Père Théodore fut obligé de quiter Barcelone, & de se rendre à Madrid, pour y remplir la place de Supérieur dans le grand Couvent des Carmes

mes Déchauſſés. Pour ſurcroît de mortification, je perdis en même tems le Père Séraphin, qui mourut d'une pleuréſie, qu'il avoit gagnée à force de s'échauffer en exhortant un Alguaſil malade à faire une bonne fin.

Je fus vivement affligé de la perte de ces deux Religieux. Privé de ces guides, qui me conduiſoient ſurement dans la voie du Salut, je demeurai livré à moi-même. Je ne tardai guère à reſſentir la tirannie des paſſions, dont je m'étois cru délivré. Elles portèrent de ſi vives atteintes à ma vocation, qu'elle n'y put toujours réſiſter. Néanmoins, avant qu'elle y ſuccombât, je fis tous mes efforts pour la ſoutenir. Je cherchai du ſecours contre ma

foibleſſe ; & m'imaginant que j'en trouverois dans les converſations de quelques Novices qui me paroiſſoient bien apellés, je dîs un jour à l'un d'entr' eux: Mon cher Frère, que vous êtes heureux d'avoir oublié le Monde, & de fournir votre carrière avec tant de courage! Que ne puis-je vous reſſembler!

Le Novice me répondit: Si vous liſiez dans mon cœur, vous n'enviériez point ma ſituation. Ma famille m'a forcé de me rendre Carme, & je ſuis réduit à faire de néceſſité vertu: jugez ſi je puis être auſſi content de mon état, que vous le penſez. Un autre Novice me dît que s'étant fait Moine, de regrèt d'avoir perdu une Dame qu'il aimoit, il ſentoit bien qu'il étoit

étoit consolé de sa perte, mais qu'il y avoit des momens où il se repentoit de ne s'être pas servi d'un autre moyen de l'oublier. Je crois que si j'eûsse interrogé tous les Novices, j'en aurois encore trouvé plus d'un peu satisfait de sa condition.

Quoiqu'il en soit, je me dégoûtai de la Vie Monacale; & reprenant mon Habit Séculier, je sortis du Couvent comme d'une Prison, ravi de me revoir en liberté, quoique sans argent; car j'avois donné tout le mien à ces bons Religieux, & c'étoit à quoi il ne faloit plus penser. Je ne laissai pas de me trouver un peu embarassé, & je ne savois à quoi me déterminer. Je ne pouvois me résoudre à retourner à Alcaraz, ignorant de quel œil Dona Pau-

la me regarderoit. J'aimois mieux renoncer au plaiſir de la revoir, que de courir le riſque d'en être mal reçu : outre que je n'étois pas trop aſſuré de retrouver mon Ami, dans Don Manuel marié.

Je ne ſavois donc ce que je devois faire, lorſque le Licencié Carambola, que je ne m'attendois plus à revoir de ma vie, s'offrit tout-à-coup à mes yeux dans la ruë. Nous fûmes également étonnés de nous rencontrer tous deux dans la Capitale de Catalogne. Vous à Barcelone, lui dîs-je en l'embraſſant ! Vous y êtes bien vous-méme, me répondit-il. Qu'eſt-ce que vous y êtes venu faire? Une ſottiſe, lui repartis-je. En même tems, je lui apris ma dernière équipée.

Après

Après m'avoir écouté juſqu'au bout, il me dît que j'avois été bien promt à me défaire de mon argent, & que je n'aurois dû le livrer qu'à condition qu'il me ſeroit rendu, ſi je n'achevois pas mon Noviciat. La faute en eſt faite, interrompis-je, mon Ami; n'en parlons plus. Ce qu'il y a de conſolant pour moi, c'eſt que ces bons Pères, en me diſant adieu, m'ont aſſuré que j'aurai part aux prières qu'ils feront pour les Bienfaicteurs de leur Couvent.

Pour obliger le Licencié à me raconter, à ſon tour, ce qu'il avoit fait depuis notre ſéparation: Pourquoi, lui dîs-je, avez-vous abandonné le ſéjour de Madrid, & le petit Bâtard confié à vos ſoins? Le

Conſeiller du Conſeil des Indes, ſon Père putatif, vous auroit-il congédié par caprice? Non, me répondit-il, c'eſt moi qui l'ai quité par raiſon. Je vai vous en aprendre le ſujèt.

Monſieur le Licencié, me dît un jour ce Magiſtrat, je ſuis dans l'habitude de me faire lire pendant la nuit quelque Livre pour m'endormir; ſans cela, je ne pourrois fermer l'œil. Mon Lecteur ordinaire eſt tombé malade. Voulez-vous bien prendre ſa place, juſqu'à ce que ſa ſanté ſoit rétablie? vous me ferez plaiſir. Très-volontiers, Monſieur, lui répondis-je, ne ſachant pas à qu'elle peine je m'expoſois; & dès le ſoir même, ſitôt qu'il fut au lit, je m'aſſîs à ſon che-

vèt

vèt, ayant devant moi une petite table, ſur laquelle il y avoit un vieux Bouquin Eſpagnol, qu'on apelloit par excellence au logis le *Pavot du Patron*, avec une tranche de Jambon, du Pain, un Verre, & une Bouteille de Vin pour rafraîchir le Lecteur.

Je pris le Livre, & j'en eus à-peine lu quelques pages, que mon Conſeiller s'aſſoupît. Quand je le crus bien endormi, je ſuſpendis ma lecture pour reprendre haleine, ou plutôt pour boire un coup; mais il ſe réveilla dans le moment, ce qui fut cauſe que je me remis promtement à lire. O prodige étonnant! dix lignes de ce Livre admirable replongèrent le Magiſtrat dans le ſommeil. Alors ſaiſiſſant d'une main

main le verre, & de l'autre la bouteille, je ſablai un bon coup de vin de Lucène. Je voulus enſuite manger un morceau de jambon, m'imaginant que le Juge m'en donneroit le tems; mais je me trompai. Il ſe réveilla ſi vite, que je ne pus me ſatisfaire.

Je reprens auſſitôt ma lecture, j'endors mon homme pour la troiſième fois; & pour rendre ſon ſommeil plus profond, je lis juſqu'à trois mortelles pages. Après lui avoir fait avaler une ſi forte doſe d'opium, je crois mon Conſeiller endormi pour longtems. Pardonnez-moi, le Bourreau ſe réveille à l'inſtant; & remarquant que j'ai le verre à la bouche, il s'écria d'un air bruſque: Hé que diable, Monſieur le Licen-

cencié, vous ne faites que boire ! Et vous, Monſieur, lui répondis-je, vous ne faites que vous endormir & vous réveiller. Vous n'avez, s'il vous plaît, qu'à vous pourvoir dès demain d'un autre Lecteur. Je ne veux plus prêter ſi deſagréablement mes poumons, quand vous doubleriez mes honoraires. C'eſt pourtant, reprit le Magiſtrat, à quoi vous devez vous réſoudre, ſi vous ſouhaitez de continuër l'éducation de mon Fils. Voyant qu'il me mettoit ainſi le marché à la main, vous connoiſſez la vivacité Biſcayenne, je lui repartis fièrement. Nous-nous brouillâmes là-deſſus, & le lendemain nous-nous ſéparâmes.

Quelques jours après, pourſuivit le Licencié, un de mes Amis

Amis me proposa d'élever le Fils d'un Gentilhomme Catalan. J'acceptai la proposition. Il me présenta au Père, qui m'arrêta, & m'amena de Madrid à Barcelone, où je suis depuis six mois. Etes-vous, lui dîs-je, satisfait de votre poste? Très-satisfait, me répondit-il. Les Parens de mon Disciple sont de bonnes gens. J'ai bien la mine de demeurer longtems chez eux. L'Enfant qui ne fait que d'entrer dans sa huitième année, est un Enfant que le Père & la Mère idolâtrent, & gâtent par l'aveugle complaisance qu'ils ont pour lui. Quelque espièglerie qu'il fasse, on n'en fait que rire, on lui passe tout. Il m'est défendu, non seulement d'en venir avec lui aux voies de fait, mais

mais même de le gronder, de peur de le rendre malade en le chagrinant. Auſſi, bien loin de le corriger quand il le mérite, j'aplaudis à ſes actions. En un mot, j'encenſe l'idole, & je m'en trouve bien. Par-là je me fais aimer de mon Elève & de ſes Parens, qui ont pour moi des conſidérations infinies.

Je félicitai Carambola ſur ſon heureuſe ſituation ; après quoi nous étant embraſſés réciproquement, nous-nous ſéparâmes tous deux avec promeſſe de nous revoir. Lorſque je l'eus quité, je me replongeai dans les réflexions. Quel parti vai-je prendre, diſois-je, pour me tirer de l'indigence où je me trouve? Si j'avois mon habit de Bachelier, je me remettrois

trois dans le Préceptorat. Mais ne puis-je, ſous celui dont je ſuis revétu, faire à-peu-près le même métier ? Pourquoi non ? Je n'ai qu'à chercher quelque grande Maiſon, où l'on ait beſoin d'un Gouverneur pour conduire un Jeune-Homme qu'on veut mettre dans le Monde. Je ferai ce perſonnage, auſſi bien que celui de Précepteur.

Je m'arrêtai à cet emploi, que je me propoſai d'exercer dès-que l'occaſion s'en préſenteroit. Cependant, le Ciel, qui avoit d'autres vuës ſur moi, en ordonna autrement, & changea tout-à-coup la face de ma fortune, par un évènement auquel je ne me ſerois jamais attendu, & qui fut précédé d'un ſonge trop ſingulier pour n'être pas raconté. CHA-

CHAPITRE VI.

Du ſonge que fit D. Chérubin, & du changement ſubit qui arriva dans ſa fortune.

JE rêvai que j'étois dans la Ville de Mexique dans un ſuperbe apartement, où je voyois mon Frère Don Céſar en robe-de-chambre, aſſis dans un fauteuil, & dictant les articles de ſon Teſtament à un Notaire qui les écrivoit. Il y avoit auprès de lui un coffre-fort, d'où tirant des ſacs remplis de pièces d'or il me les montroit, en me diſant: Tiens, Don Chérubin mon cher Frère, voilà le fruit de mon voyage, & des mou-

mouvemens que je me ſuis donnés dans les Indes pour m'enrichir. Je te laiſſe en mourant tous ces biens, ils ſont à toi. Enſuite il me faiſoit manier des doublons, que j'étois ſi aiſe de toucher, que je me réveillai de plaiſir, croyant en tenir une poignée.

Ce ſonge fit une ſi forte impreſſion ſur moi, que j'en fus tout ému à mon réveil. Au lieu de le regarder comme une chimère, je penſai ſérieuſement que c'étoit un ſecrèt avis que mon bon génie me donnoit de quelque bonheur prochain. Cela ſe peut, diſois-je; après toutes les hiſtoires que j'ai ouï conter là-deſſus, je crois qu'il y a des ſonges miſtérieux; & ſi cela eſt, le mien en doit être un certainement. Mon Frère

eſt

eſt peut-être mort, & laiſſe après lui des richeſſes qui m'appartiennent. Je fus ſurtout ſi frapé de cette idée, que ſi j'eûſſe été bien en argent, j'aurois, je crois, été aſſez fou pour aller recueillir ſa ſucceſſion dans la Nouvelle-Eſpagne. Enfin, ſur la foi de ce ſonge, je me levai plein de joie; & preſſentant une bonne fortune, j'allai me promener dans la Ville.

Comme je traverſois le Marché de Notre-Dame del Mar, j'aperçus, à la porte de l'Egliſe du même nom, pluſieurs perſonnes qui liſoient attentivement une pancarte qu'on y venoit d'afficher. Curieux de la lire auſſi, je fendis la preſſe pour m'en aprocher, & je ne fus pas peu ſurpris de la trouver con-

çuë

çuë dans ces termes. *Le Public eſt averti qu'un Particulier, nommé Don Céſar de la Ronda, venu des Indes Occidentales avec de l'Argent & des Marchandiſes à Seville, y eſt mort deux jours après ſon arrivée. Ceux ou celles qui ſont en droit de prétendre à ſa ſucceſſion, n'ont qu'à ſe rendre à Seville avec leurs titres, & on leur délivrera ſes effets, ſuivant l'Inventaire qui en a été fait par ordre de Noſſeigneurs les Juges du Commerce.*

Je lus juſqu'à quatre fois cette Affiche, n'ôſant me fier tout-à-fait au raport de mes yeux: néanmoins ne pouvant plus douter de mon bonheur, j'entrai dans l'Egliſe pour en remercier Dieu. Je n'oubliai pas Don Céſar dans ma prière.

Je

Je pleurai ſa mort, mais de manière qu'on n'auroit pu diſtinguer ſi mes pleurs étoient des marques de douleur ou de joie. Il ne tiendroit qu'à moi, pour faire honneur à mon naturel, de dire que je ne fus ſenſible qu'au trépas de mon Frère: mais outre qu'on pourroit douter de ma ſincérité, je ſuis ennemi du menſonge, & j'avouërai franchement que je pleurai Don Céſar comme un bon Cadèt pleure un Aîné qui l'enrichit.

Tout ce qui me faiſoit de la peine, c'eſt qu'il me falloit de l'eſpèce pour m'aller mettre en poſſeſſion des biens que le Ciel m'envoyoit ſi à-propos, & je n'en avois point. J'étois ſorti du Couvent les poches vuides; & me voyant ſans reſſour-

ce je me trouvois fort ſot, tout riche héritier que j'étois. A force pourtant de rêver, il me vint dans l'eſprit un moyen qui me parut ſûr pour avoir dequoi faire le voyage de Seville. Les Pères Carmes, dîs-je en moi-même, me prêteront volontiers une cinquantaine de piſtolles. Ce ſont de bons Religieux, qui ne demanderont pas mieux que d'obliger un homme qui leur a fait un don aſſez conſidérable.

Dans cette confiance, je m'adreſſai au Supérieur qui avoit ſuccédé au Père Théodore; je lui expoſai ma ſituation, & le priai de me faire donner cinquante piſtolles, lui promettant de les rendre avec uſure, auſſitôt que j'aurois recueilli la ſucceſſion de mon Frère. Le bon

bon Religieux, après m'avoir écouté avec attention, me répondit froidement qu'il ne pouvoit me faire ce plaiſir, ſans avoir auparavant tenu chapitre ſur cela; & là-deſſus il me remit à la quinzaine, c'eſt-à-dire aux Calendes Grecques.

Peu ſatisfait de la reconnoiſſance Monacale, je retournai triſtement à l'Hôtellerie où j'étois logé. Mon Hôte, qui ſe nommoit Géronimo Moréno, remarquant que j'avois un air mécontent, m'en demanda le ſujèt. Je ne lui en fis pas un miſtère; & il ne lui en fallut pas davantage pour ſe déchaîner contre les Moines, ce qu'il avoit coutume de faire toutes les fois qu'il entendoit parler d'eux, de quelque Ordre qu'ils

fûſſent. A cela près, c'étoit un bon homme, plein de franchiſe, obligeant & généreux. Seigneur Don Chérubin, me dît-il, conſolez-vous de l'ingratitude de ces Révérens Pères. Vous n'avez pas beſoin de leur bourſe pour faire votre voyage. Géronimo Moréno n'eſt pas, Dieu merci, hors d'état de prêter de l'argent à un honnête-homme. S'il ne vous faut que cinquante piſtolles pour aller à Seville, je les ai à votre ſervice. Vous me paroîſſez un Garçon d'honneur, je vous prêterois tout mon bien ſur votre parole.

Je remerciai mon Hôte de l'offre qu'il me faiſoit, & je le pris au mot. Il me compta cinquante piſtolles. Je lui en fis mon billèt, & deux jours après

je

je m'embarquai ſur un Vaiſſeau Génois qui alloit à Seville. Il y avoit à bord pluſieurs Paſſagers, & entr' autres un vieux Marchand de Tortoſe, que l'intérêt de ſon Commerce apelloit en Andalouſie. Je liai connoiſſance avec ce Catalan; & la ſympathie qui ſe trouva entre nous, fit naître une amitié qui devint ſi forte, qu'en arrivant à Seville il me dît: Ne nous ſéparons point: Je ſais une Hôtellerie où nous ſerons bien, & chez de bonnes gens. J'y conſentîs, & nous allâmes tous deux dans la ruë de Lonxa, loger à l'Enſeigne du Perroquèt.

Le Maître de cette Hôtellerie, ſa Femme & ſa Fille me parurent ſi joyeux de revoir le Marchand de Tortoſe, que je

jugeai bien qu'ils ſe connoiſſoient de longue main : Voici, leur dît-il, un Cavalier que je vous amène, & que je vous prie de regarder comme un autre moi-même. Il ſuffit, lui répondit l'Hôte fort poliment, que ce Gentilhomme ſoit de vos amis pour mériter toutes nos attentions. L'Hôteſſe, qui pouvoit avoir quarante ans, & qui ne démentoit point la réputation que les Femmes de Seville ont d'être flateuſes & coquettes, ne put s'empêcher d'ajouter à la réponſe de ſon Mari, qu'un Cavalier fait comme moi devoit être aſſuré qu'on auroit pour lui tous les égards imaginables.

Le ſoir quand il fut tems de ſouper, l'Hôte, apellé Maître Gaſpard, nous demanda ſi nous vou-

voulions être ſervis en particulier. Non, non, lui répondit le vieux Catalan, nous mangerons avec vous & votre aimable Famille, nous aimons la compagnie. Nous-nous mîmes donc à table avec l'Hôte, l'Hôteſſe & la jeune Narciſa leur Fille, qui joignoit au vif éclat de ſa jeuneſſe, des traits réguliers, un air riant, & des yeux pleins de feu qui invitoient à la regarder. Auſſi j'eus ſouvent la vuë ſur elle pendant le repas. De ſon coté, elle ne fut point avare d'œillades, & elle m'en lança quelques-unes qui me donnèrent fort à penſer. Je crus y démêler un déſir de me plaîre, qui fit promtement ſon effèt. Je me troublai, je me ſentis agité de tendres mouvemens; & mon cœur,

que le ſéjour du Couvent n'avoit fait que rendre plus combuſtible, s'enflamma tout-à-coup pour la belle Narciſa.

Le Marchand de Tortoſe, qui peut-être s'en aperçut, & voulut ſervir ma tendreſſe naiſſante, en me faiſant paſſer pour un homme opulent, parla de l'affaire qui m'amenoit à Seville. Il ébloüit par-là le Père & la Mère, & multiplia les regards favorables que je reçus de la Fille. Maître Gaſpard m'offrit ſes ſervices. Il me propoſa de me mener le lendemain chez un Juriſconſulte de ſa connoiſſance, dont la principale occupation étoit de faire rendre juſtice aux Etrangers qui venoient à Seville pour des affaires de Commerce. Cet Homme-là, pourſuivit-il, vous apren-

aprendra de quelle façon vous devez vous conduire, pour n'être pas friponné par les Officiers dont vous ſerez obligé d'employer le miniſtère; ou plutôt, ſi vous voulez, il ſe chargera de tous les ſoins qu'il faut prendre pour cela, & vous en ſerez quite pour une petite marque de reconnoiſſance; car c'eſt un Homme fort deſintéreſſé.

Le vieux Marchand me conſeilla d'accepter la propoſition de l'Hôte, ce que je fis ſans héſiter. Après quoi l'heure de nous coucher étant venuë, nous-nous retirâmes le Catalan & moi dans les chambres qui nous avoient été préparées, & qui étoient aſſez propres pour des chambres d'Hôtellerie. Je me mis au lit, où je m'occu-

pai d'abord des charmes de Narciſa, préférablement à la fortune brillante dont j'étois ſur le point de jouïr : mais l'image de la Fille de Gaſpard cédant à ſon tour à l'idée des richeſſes, je m'endormis ſur l'or & ſur l'argent.

Le jour ſuivant mon Hôte, pour me faire voir qu'il étoit homme de parole, me mena chez le Juriſconſulte en queſtion, & me préſentant à lui : Seigneur Don Matéo, lui dît-il, vous voyez un Gentilhomme qui eſt logé chez moi Il n'entend pas trop bien les affaires, & il auroit beſoin de vos conſeils. Là-deſſus, le Docteur me demanda gravement ce qui m'amenoit à Seville. Je le mis au fait. Enſuite il me dît : Il faut avant toutes choſes

choſes avoir votre Extrait Batiſtaire en bonne forme, avec un Certificat qui prouve que vous êtes Frère dudit Don Céſar de la Rondá, depuis peu mort à Seville. Ne perdez point de tems. Partez tout-à-l'heure pour aller chercher ces Pièces à Salamanque. Aportez-les moi, & comptez que je vous ferai remettre auſſitôt les effèts de votre Frère, malgré tous les tours de paſſe-paſſe qu'on voudra faire pour en retarder la délivrance.

L'impatience que j'ávois d'être muni des Papiers qui m'étoient néceſſaires pour tirer des griffes de la Juſtice de Seville les biens qui m'apartenoient, ne me permit de différer mon départ que du tems qu'il me falloit pour m'y préparer, &

me fit faire tant de diligence, qu'au bout de quinze jours on me vit revenir pourvu de mon Extrait Batiſtaire, & de Certificats tant du Corrégidor que de tous les autres Magiſtrats de Salamanque; de ſorte qu'on ne pouvoit me nier que je fûſſe Fils de mon Père, & par conſéquent Frère dudit Don Céſar. Auſſi quand Don Matéo eut examiné mes Paperaſſes, il s'écria comme par enthouſiaſme: Vive Dieu, voilà des Piéces victorieuſes! De-plus, me dît-il, je vous aprens que pendant votre abſence j'ai vu les Juges du Commerce, qui m'ont dit que votre Frère a fait un Teſtament la veille de ſa mort, & vous a nommé ſon Légataire univerſel. Ainſi vous ſerez en peu de tems maître de ſes biens,

ou

ou je ne veux jamais me mêler d'aucune affaire, quelque bonne qu'elle puiſſe me paroître.

Comme ce Juriſconſulte me ſembla mériter ma confiance, je la lui donnai toute entière, & je n'eus pas ſujèt de m'en repentir ; puiſqu'en trois ſemaines il me mit en poſſeſſion de tous les effèts de Don Céſar, leſquels conſiſtoient en barres d'Argent, en piſtolles d'Eſpagne, & en marchandiſes de Défaite. Pour dire les choſes comme elles ſe paſsèrent, il ne laiſſa pas de m'en couter beaucoup, pour arracher ces richeſſes des mains qui les tenoient en dépôt ; & elles ne me furent délivrées qu'après tant de formalités, qu'on peut dire que les Officiers de la Juſtice furent mes Cohéritiers. Néanmoins,

malgré le ſuc que ces Frélons tirèrent de mes marchandiſes, mon Juriſconſulte honnêtement récompenſé, après une infinité de droits payés, tout compté, tout rabatu, je me trouvai encore de nèt la valeur de quatre-vingts-mille écus.

Quelle bénédiction! Le prémier uſage que je fis d'une ſi bonne fortune, fut de donner des marques publiques de ma reconnoiſſance à la mémoire de mon Frère. J'ordonnai pour le repos de ſon ame des Services ſolemnels, dans toutes les Egliſes de Seville. J'occupai pour mon argent le Clergé, tant Séculier que Régulier, à prier Dieu pour lui. Je fis connoître enfin, que Don Céſar de la Ronda n'avoit pas choiſi un mauvais Frère pour ſon héritier.

ritier. Lorſque je me fus aquité des ſoins que je devois à ſa cendre, je ſongeai à mes affaires. Je vendis mes marchandiſes, & j'en dépoſai l'argent, par le conſeil du Marchand de Tortoſe, entre les mains du Seigneur Abel Hazendado, qui avoit la réputation d'être le plus ſûr Banquier qu'il y eût alors dans Seville.

Tandis que je mettois ainſi mon bien en règle, Maître Gaſpard, chez qui j'étois toujours logé avec le vieux Catalan, avoit pour moi de grandes conſidérations, auſſi-bien que ſa Femme; & la belle Narciſa me prodiguoit les plus doux regards. Le Marchand, de ſon coté, me vantoit ſansceſſe le mérite de cette Fille. Il louoit ſon eſprit & ſon bon

carac-

caractère, ſans oublier ſa vertu. Je voyois bien où il en vouloit venir. Il ſouhaitoit autant que l'Hôte & l'Hôteſſe, qu'il me prît envie d'épouſer cette aimable perſonne dont il étoit le Parrain, & peut-être même quelque choſe de plus. J'avois aſſez de diſpoſition à faire cette folie : je crois même que je l'aurois faite, ſi je n'eûſſe pas eu le bonheur d'en être préſervé par une nouvelle que j'apris, & qu'on lira dans le Chapitre ſuivant.

CHA-

CHAPITRE VII.

De la nouvelle qui empêcha Don Chérubin d'épouſer la Fille de Maître Gaſpard, & qui fut cauſe qu'il s'éloigna de Seville, avec autant de précipitation que s'il eût fait quelque mauvais coup.

IL eſt conſtant que j'aimois Narciſa, & que m'imaginant en être uniquement aimé, j'étois ſur le point d'en faire la demande à ſon Père, lorſque le hazard me fit rencontrer Miléno, que je croyois encore au ſervice de Pédrilla. Hé, te voilà, lui dîs-je, mon cher Miléno! Don Manuel ſeroit-il

à Seville? Je ne ſuis plus à lui, répondit-il. Nous-nous ſommes ſéparés tous deux, à l'occaſion d'un différend que j'ai eu avec ſon Cuiſinier pour la Soubrette de Dona Paula. Le Cuiſinier & moi nous étions fort épris de la petite perſonne, nous devînmes jaloux l'un de l'autre, nous-nous battîmes; je bleſſai mon homme, & je pris auſſitôt la fuite. Je ſuis venu à Seville, où j'ai l'honneur de ſervir un jeune Chanoine, qui ſait accorder avec ſon Bréviaire le plaiſir d'avoir une Maîtreſſe. Il voit ſecrettement, par le miniſtère d'une officieuſe Vieille & par le mien, la Fille d'un Maître d'Hôtellerie.

Ces dernières paroles me firent frémir. Je demandai en trem-

tremblant à Miléno, s'il ſavoit le nom de cet Hôtellier. Il s'apelle, répondit-il Maître Gaſpard, & ſa Fille ſe nomme Narciſa. Vous la connoiſſez aparemment, ajouta-t-il, puiſque vous changez de viſage en entendant prononcer ſon nom? Vous prenez quelque intérêt à cette Dame? Plus que tu ne peux penſer, repris-je, mon Enfant. Je ſuis amoureux de cette Beauté perfide. J'allois en faire mon Epouſe. Tu me rens un bon office, en me donnant un avis dont je t'aſſure que je profiterai.

Si j'eûſſe ſçu, me dît-il, que vous étiez dans le deſſein de lier votre ſort à celui de Narciſa, je me ſerois bien gardé de vous révéler la foibleſſe qu'elle a pour le Licencié

Don

Don Blas Mugérillo mon Maître. Il ne faut nuire à perſonne, & je ſerois fâché que mon raport vous empêchât d'épouſer une charmante Fille, qui n'a qu'une petite galanterie ſur ſon compte. Monſieur Miléno, repliquai-je, ceſſez, s'il vous plaît, de faire avec moi le mauvais plaiſant, & continuez de ſervir ſi honnêtement votre chaſte Maître. Aprenez-moi des nouvelles de Don Manuel. N'eſt-il pas l'Epoux de Dona Clara? Non vraîment, répondit-il. Vous ne ſavez donc pas qu'à ſon retour de Barcelone à Alcaraz, il aprit que cette Dame étoit dans un Couvent de Filles de Ninaterra, & qu'elle y avoit pris le Voile; de ſorte qu'elle eſt perduë pour lui, ſelon toutes les apa-

aparences. Hé! dans quelle ſituation, repris-je, as-tu laiſſé Dona Paula? Dans la ſituation, repartit-il, d'une Fille qui auroit été bien-aiſe de ſubir avec vous le joug de l'Hymenée, & qui ſe croyant dans la néceſſité de renoncer à cette eſpérance, a pris le Mariage en averſion, & ne veut plus en entendre parler.

Je voulois avoir un plus long entretien avec Miléno, mais il ne me fut pas poſſible de l'arrêter. Il me quita tout-à-coup, en me diſant: Adieu, Seigneur Don Chérubin; pardon, ſi je ne demeure pas plus long-tems avec vous. Je ſuis preſſé. Mon Maître donne à ſouper, ce ſoir, à cinq ou ſix de ſes Confrères; je vai chez le Traiteur, ordonner un repas digne de leur ſenſualité. Après

Après la retraite de Miléno, je fis bien des réflexions. Parbleu ! dîs-je en moi-même, il y a des phyſionomies furieuſement trompeuſes. Qui n'auroit pas cru, comme moi, Narciſa ſage & vertueuſe? Il faut avouër que mon front vient de l'échaper belle. Enſuite venant à Don Manuel, & le plaignant d'avoir perdu une Maîtreſſe auſſi eſtimable que Dona Clara, je partageois ſa douleur. Si j'étois, diſois-je, à Alcaraz préſentement, je lui ſerois d'un grand ſecours. Qui m'empêche d'y aller? La conſolation d'un Ami, l'intérêt de mon repos, tout m'excite à faire ce voyage. Toute indigne que Narciſa eſt de ma tendreſſe, je me ſens retenir par ſes charmes, & j'ai beſoin pour

pour l'oublier, de revoir Dona Paula. Enfin toutes mes réflexions aboutirent à me déterminer à prendre au-plutôt le chemin d'Alcaraz. Je ſortis ſecrettement de Seville; mais en partant je fis tenir à la Fille de Maître Gaſpard un billèt, par lequel je lui mandois, qu'étant obligé de m'écarter d'elle pour quelque tems, j'avois chargé un jeune Chanoine de la Cathedrale, du ſoin de la conſoler pendant mon abſence.

CHA-

CHAPITRE VIII.

Il se rend à Alcaraz. Dans quel état il y retrouva Don Manuel & sa Sœur. De l'accueil qu'ils lui firent.

APrès avoir été mal nourri, mal couché sur la route, & m'être fort ennuyé pendant six jours, j'arrivai à Alcaraz. J'allai descendre chez Pédrilla, qui crut voir un phantôme lorsque je parus devant lui. Est-ce une illusion, s'écria-t-il! Est-ce Don Chérubin de la Ronda que je vois!

Oui, lui répondis-je, mon Ami, c'est lui-même. C'est moi que vous avez laissé à Barcelo-

celone, ſous un Habit que ma foible vertu ne m'a pas permis de porter juſqu'au bout. En même tems, je lui contai de quelle façon, ma ferveur s'étant rallentie, je n'avois pu achever mon Noviciat. Et les Moines, me dît-il, vous ont-ils du-moins rendu une partie de l'argent que vous leur aviez donné en prenant le Froc? Non, lui repartis-je, c'eſt de quoi il n'a pas été queſtion. Mais je ſerois content d'eux, s'ils n'eûſſent pas refuſé de me prêter cinquante piſtolles, que je leur demandai quelques jours après ma ſortie. A ces mots, Don Manuel hauſſa les épaules, d'une manière qui valoit la plus vive déclamation contre les Moines: Souffrez, reprit-il en-

ſuite, que mon amitié vous reproche de ne m'avoir pas mandé l'état où vous étiez. Ne ſavez-vous pas qu'entre Eſpagnols, c'eſt offenſer un Ami, que de ne pas recourir à lui quand on a beſoin de ſa bourſe ou de ſon épée.

Pour réparer votre faute, continua-t-il, vous demeurerez toujours avec moi, & partagerez ma fortune. Tout ce que j'exige de votre reconnoiſſance, c'eſt d'être perſuadé que votre mauvaiſe ſituation ne laſſera jamais mon amitié. Je dirai plus, je vous ai promis ma Sœur, & je vous renouvelle cette promeſſe. Elle conſerve encore les ſentimens qu'elle avoit pour vous, avant votre départ pour Barcelone: car ne vous imaginez pas que pour

pour l'avoir quitée, vous ayez perdu la place que vous occupiez dans ſon cœur. Elle a pleuré votre inconſtance, ſans ſe plaindre de vous.

Je ne pus entendre parler ainſi Pédrilla ſans m'atendrir, & le ſerrant étroitement entre mes bras: Ah, mon mon cher Don Manuel, m'écriai-je, quel bonheur pour moi d'avoir un Ami ſi parfait; & qu'il m'eſt doux d'aprendre que je puis encore aſpirer à la poſſeſſion de Dona Paula! J'en ai d'autant plus de joie, que je ne ſuis point dans l'état indigent que vous penſez. J'ai quatre-vingts-mille écus à lui offrir, avec ma foi. Eſt-il poſſible, interrompit Don Manuel, que la Fortune ait ré-

pandu tant de biens ſur vous en ſi peu de tems!

Alors je rendis compte à mon Ami de ce qui m'étoit arrivé depuis ma ſortie du Couvent ; & mon détail lui fit tant de plaiſir, qu'il me conduiſit auſſitôt à l'apartement de ſa Sœur, à laquelle il dît en entrant, tout tranſporté de joie: Grande, grande nouvelle! Voici Don Chérubin de la Ronda, qui revient à vous plus amoureux que jamais. Oui, Madame, dîs-je à Dona Paula, l'amour me ramène à vos pieds. Le Ciel, content des efforts que j'ai faits pour me détacher de vos charmes, vous renvoie un Amant qu'il n'a pas voulu vous enlever. Je vous pardonne ces efforts, me répondit-elle en ſouriant; ma

ma fierté n'en eſt point offenſée, & je reſpecte trop la cauſe de votre changement pour vous le reprocher.

Que vous êtes heureux l'un & l'autre, s'écria mon Ami! Vous touchez au moment qui va combler vos ſouhaits. Pour moi, miſérable jouèt de l'Amour, j'ai perdu l'eſpérance de poſſéder Dona Clara. Je viens d'aprendre qu'elle a fait Profeſſion, & que la Cruelle me laiſſe le pénible emploi de l'oublier. Don Chérubin, ajouta-t-il, vous ne vous attendiez pas à cette nouvelle. Je la ſavois déjà, lui répondis-je. Milène, que j'ai rencontré à Seville, m'a tout dit. J'ai reſſenti vivement vos peines; mais j'eſpère qu'en les partageant avec vous, j'aiderai à les adoucir.

Je demeurai donc chargé de deux ſoins, de conſoler le Frère, & de faire ma cour à la Sœur. Je m'en aquitai ſi bien, que je diminuai le chagrin de l'un, & augmentai l'amour de l'autre. Il eſt vrai, que ſi je redoublai les feux de D. Paula, de ſon coté cette Dame irrita les miens, & leur rendit leur prémière vivacité.

CHAPITRE IX.

Par quel hazard il aprit des nouvelles de ſa Sœur, & de quelle façon il en fut affecté. Il ſe marie à Dona Paula.

JE paſſois fort agréablement le tems avec la plus brillante

te Jeuneſſe d'Alcaraz, en attendant que je devînſſe l'heureux Epoux de D. Paula, lorſqu'étant un ſoir dans une des principales maiſons de la Ville, je vis arriver un grand Homme maigre, à qui la Compagnie s'empreſſa de faire beaucoup de civilités. Je conſidérai ce Cavalier, que je reconnus d'abord pour Don Denis Langaruto, ce Chevalier de St. Jaques que j'avois vu chez ma Sœur à Madrid. Il me remit auſſi, & venant ſe jetter à mon cou : Le Seigneur Don Chérubin, me dît-il, veut bien que je l'embraſſe ? je ſuis ravi de le revoir. Pour ne pas demeurer en reſte de politeſſe avec ce Gentilhomme, je lui témoignai une joie égale à la ſienne ; & Dieu ſait pourtant à

quel point cette rencontre nous étoit indifférente à tous les deux.

Nous ſoupâmes enſemble dans cette maiſon. Comme nous étions dix ou douze à table, la converſation ne pouvoit être toujours générale. Chaque Convive, de tems en tems, s'entretenoit tout-bas avec ſon voiſin. Ainſi me trouvant auprès de Don Denis, nous nous adreſſions ſouvent la parole à demi-voix de part & d'autre : Seigneur Don Chérubin, me dît-il, j'ai pris, je vous aſſure, toute la part poſſible au triſte accident qui eſt arrivé au Mari de votre Sœur, à Don Pédro Retortillo. Je lui demandai, d'une air ſurpris, ce que c'étoit que cet accident. Comment donc, reprit-il, vous igno-

ignorez que D. Pèdre, étant à la chaſſe il y a trois mois, tomba de cheval, & ſe bleſſa de façon qu'il ne vécut pas deux heures après ſa chute. Voilà ce que je ne ſavois pas, lui dîs-je, & cela ne doit pas vous étonner: je ſuis brouillé avec ma Sœur depuis ſon mariage avec Don Pèdre, & nous avons rompu tout commerce enſemble. Mais, de grace, ajoutai-je, Seigneur Don Denis, aprenez-moi ſi ce que vous venez de me dire eſt véritable. Vous n'en devez pas douter, répondit-il; ce malheur eſt arrivé à votre Beaufrère auprès de Cuença, dans ſon Château de Villardéfaz, où il s'étoit retiré avec ſa Femme quelques jours après l'avoir épouſée.

Je fus ſi ému de cette nou-

velle, que j'en eus l'eſprit occupé le reſte de la ſoirée. Ma Sœur, pour qui je ne croyois plus avoir que de l'indifférence, s'offrit à ma penſée d'une manière qui me fit ſentir que je m'intéreſſois encore pour elle. La cauſe de notre brouillerie ne ſubſiſtant plus, le ſang reprit aiſément ſes droits.

Sitôt que je revis Don Manuel, je l'informai du funeſte accident que Don Denis m'avoit apris. Enſuite, je lui témoignai un déſir curieux de ſavoir dans quel état pouvoient être alors les affaires de ma Sœur. Je n'ai pas moins d'envie que vous d'en être inſtruit, me répondit mon Ami. Nous irons, ſi vous voulez, au Château de Villardéſaz, conſoler cette belle Veuve de la mort de

de ſon Epoux, & nous reverrons en même tems Iſménie, que je crois toujours avec elle. Mais, ajouta-t-il, je ſuis d'avis que nous remettions ce voyage après nos nôces. Je conſentis à ce délai d'autant plus volontiers, que j'avois plus d'impatience d'être Beaufrère de Don Manuel de Pédrilla.

On fit donc les aprêts de mon mariage avec magnificence, & j'épouſai Dona Paula, qui lia ſon ſort au mien avec une ſatisfaction qui rendit mon bonheur parfait. Ce ne fut pendant quinze jours, que concerts, que bals, que feſtins. Quand j'aurois été un Grand Seigneur, je ne crois pas que mon hymen eût été célébré par plus de fêtes & de réjouïſſances.

CHAPITRE X.

Avec quel Cavalier Don Chérubin fit connoissance, & ce qui s'ensuivit.

PArmi les jeunes Gentilshommes qui se trouvèrent à mes nôces, il y en eut un surtout qui me frapa par son air noble & agréable. D'abord que je le vis, je demandai à Don Manuel qui étoit ce beau Cavalier-là. Il s'apelle, me dît-il, Don Grégorio de Clévillente.

A ce mot de Clévillente, je changeai de visage, & me troublai, ne doutant nullement que ce Gentilhomme ne fût le séducteur

ducteur de ma Sœur Franciſca. Néanmoins je dérobai mon trouble aux yeux de Pédrilla, qui pourſuivit ainſi. Il revient de Calatrave, & paſſe par Alcaraz pour retourner à ſon Château, qui eſt auprès d'Alicante. Je me ſai très-bon gré d'avoir fait connoiſſance avec lui, il me paroît un Cavalier accompli.

Si Don Grégorio charma Don Manuel, Don Manuel ne plût pas moins à Don Grégorio, qui s'arrêta quinze jours à Alcaraz, pendant leſquels il ſe forma entre ces deux Gentilshommes une amitié ſi vive, que j'en fus d'abord un peu jaloux. Mais ma jalouſie ne put tenir contre les avances que me fit Cléyillente, pour devenir de mes Amis; de ſorte qu'oubliant

ce qui pouvoit s'y oppoſer, je répondis de bonne foi aux ſentimens affectuëux & ſincères qu'il me témoigna. Ce Cavalier, la veille de ſon départ, en nous marquant le regrèt qu'il avoit de nous quiter, nous propoſa de nous mener à ſon Château pour quelques jours; ce qu'il fit avec des inſtances ſi preſſantes, que nous y conſentîmes. Je partis donc pour le Château de Clévillente; non que je me fîſſe un plaiſir de voir un ſéjour que le Frère de ma Sœur ne pouvoit regarder ſans peine, mais entraîné par une ſecrette inſpiration du Ciel, qui vouloit par mon miniſtère accomplir ſes deſſeins.

Le prémier objèt qui frapa ma vuë dans ce Château, fut un Garçon de dix à douze ans,

qui

qui vint ſe jetter dans les bras de Don Grégorio, qui l'ayant fort careſſé nous le préſenta en nous diſant : Vous voyez le fruit de mes prémières amours. Nous trouvâmes ce petit Garçon fort joli, nous l'embraſſâmes Don Manuel & moi, & nous félicitâmes le Père d'avoir un Fils d'une ſi belle eſpérance. Clévillente ſe montra ſenſible aux complimens que nous lui fîmes là-deſſus, & nous dît : Cet Enfant m'eſt d'autant plus cher, qu'il ſort d'une Mère que je ne puis me conſoler d'avoir perduë.

Il accompagna ces paroles d'un ſoupir, que je relevai dans l'intention de l'engager à nous raconter une hiſtoire, dans laquelle je craignois que ma Sœur ne fût intéreſſée : Seigneur, lui dîs-

dîs-je, il eſt bien triſte de ſe voir enlever par une mort prématurée un Objèt chéri. La Perſonne dont je pleure la perte, interrompit-il, n'eſt point morte; je ne le crois pas dumoins. Mais il y a dix ans qu'elle diſparut ſubitement de ce Château; & quelques perquiſitions que j'en aye pu faire, je ne ſai ce qu'elle eſt devenuë.

Vous nous donnez, dît Don Manuel, une grande idée des charmes de cette Dame. Elle devoit être raviſſante, puiſqu'après dix ans vous prenez encore plaiſir à vous ſouvenir d'elle. Ce n'étoit pas, répondit-il, une beauté achevée; cependant on ne pouvoit la voir ſans l'aimer, tant elle avoit l'air gracieux: Vous en allez juger par vous-même, ajou-

jouta-t-il, ſi vous voulez me ſuivre. A ces mots, il nous mena dans ſon cabinèt, où parmi pluſieurs portraits étoit celui de ma Sœur Je le reconnus d'abord, tant il étoit reſſemblant. Toute la différence que j'y trouvois, c'eſt que la Copie avoit un vif éclat de jeuneſſe, que l'Original commençoit à n'avoir plus.

Voilà, nous dît Clévillente, en nous montrant du doigt le portrait en queſtion, les traits de la Mère de Francillo. N'ai-je pas raiſon de regretter une ſi charmante Perſonne? Je ne fis pas ſemblant de connoître Franciſca dans ce portrait, cependant je demeurai perſuadé que Francillo étoit un Enfant de ſa façon. Je ne puis, diſois-je, m'empêcher de le croire, quoi-

quoiqu'elle n'ait fait aucune mention de ce Bâtard dans le récit de ſes avantures : elle aura jugé à-propos de ſupprimer cette circonſtance, croyant par cette ſuppreſſion rendre ſon hiſtoire plus innocente. Puis changeant de penſée : Peut-être auſſi, ajoutois-je, que ce Fils naturel eſt de quelque autre Dame, que Clévillente aura ſéduite comme Dona Franciſca.

Pour ſavoir mieux à quoi m'en tenir en faiſant parler Don Grégorio, je lui dîs: Vous devez en effèt être ſenſible à la perte d'une Beauté ſi touchante : mais comment l'avez-vous perduë ? Vous a-t-elle quité par inconſtance, ou ſi vous lui avez donné ſujèt de ſe plaindre de vous ? Hélas ! me répon-

répondit-il triſtement, je ſuis la cauſe de notre ſéparation. C'eſt ma faute, & c'eſt ce qui me rend inconſolable. Si D. Franciſca m'eût abandonné par légèreté, il y a longtems que je l'aurois oubliée; au lieu que reconnoiſſant mon mauvais procédé à ſon égard, je ne puis l'ôter de mon ſouvenir. Je l'avouë, pourſuivit-il, je ne puis imputer ſa fuite qu'à mes parjures. Quand je l'enlevai du Couvent où elle étoit Penſionnaire, je promis, je jurai que je l'épouſerois; & elle ſe rendit moins à la violence de mon amour, qu'à ce ſerment. Cependant, loin de lui tenir parole, je l'amuſai, je la trompai, & je laſſai enfin ſa patience. Après une année de ſéjour, elle s'échapa de ce Châ-

teau

teau, ſans pouvoir être retenuë par un Enfant nouveau-né, qu'elle me laiſſa, pour que ſa vuë me reprochât ſans-ceſſe ma perfidie & ma trahiſon.

Je fis, continua Don Grégorio, chercher par-tout Franciſca, ſitôt je ſçûs ſa fuite; mais les perſonnes que je chargai de ce ſoin s'en acquitèrent ſi mal, qu'ils n'en aprirent aucunes nouvelles. Depuis ce tems-là je ne ſuis pas tranquille. J'ai toujours Franciſca dans l'eſprit, & ſon image vengereſſe me pourſuit la nuit & le jour. Je crois la voir ; je crois l'entendre, déplorant ſa crédulité, ſe répandre en imprécations contre moi. Peut-être, dîs-je à Clévillente, ne vous la peignez-vous pas telle qu'elle eſt. Peut-être que n'accuſant qu'elle-

le-même de ſon malheur, le ſouvenir de ſes bontés pour vous ne lui arrache que des larmes. Peut-être enfin règnez-vous encore dans ſon cœur, malgré votre ingratitude.

Ah! ſi je le croyois, s'écria-t-il, & que je ſçûſſe où elle eſt, j'irois déteſter à ſes pieds l'indigne traitement qu'elle a reçu de moi. Oui! j'irois la trouver, quand elle ſeroit au bout du monde. Vous n'auriez pas beſoin, lui repliquai-je, de l'aller chercher ſi loin, ſi vous étiez effectivement dans la diſpoſition d'expier par un mariage, l'atteinte mortelle que vous avez portée à ſon honneur, & l'affront que vous avez fait à ſa famille. Qu'entens-je, me dit D. Grégorio d'un air étonné?

Don

Don Chérubin, ſeroit-il poſſible, que vous connûſſiez la Dame que repréſente ce portrait? N'en doutez pas, lui répondis-je; & elle n'eſt pas inconnuë à Don Manuel.

A ces paroles Pédrilla conſidéra le portrait avec plus d'attention, & démêlant les traits de ma Sœur: Qu'eſt-ce que je vois, mon Ami, me dît-il d'un air troublé? Je n'ôſe vous découvrir ma penſée. J'aime mieux croire que mes yeux me trompent en ce moment: Non, non, lui repartis-je, leur raport eſt fidèle. D. Franciſca, qui vous eſt connuë ſous le nom de Baſiliſa, eſt l'original de cette peinture. Clévillente a ſéduit ma Sœur, elle me l'a elle-même avoué. Il l'enleva d'un Couvent de Cartagène

gène où elle étoit Persionnaire, & l'amena dans ce Château. C'est un rapt dont l'honneur veut que je demande raison; mais puisque Dona Franciſca est veuve, il est un moyen plus doux de contenter l'honneur.

Après les sentimens que Don Grégorio vient de faire paroître, dît alors Don Manuel, je suis persuadé que sa plus chère envie est d'épouser Dona Franciſca. Je n'ai pas un autre dessein, s'écria Clévillente; les remords dont je suis la proie depuis dix ans, doivent vous en répondre. Enseignez-moi seulement l'endroit d'Espagne que cette Dame habite, & j'y vole à l'instant. Je prétens vous y conduire moi-même, lui dîsje, pour être témoin de la joie

que

que vous aurez tous deux à vous revoir. Je crois que Don Manuel ne refuſera pas de nous accompagner. Non ſans-doute, répondit Pédrilla; j'ai mes raiſons auſſi pour faire ce voyage, indépendamment de la complaiſance que vous êtes en droit d'attendre de mon amitié.

CHA-

CHAPITRE XI. ET DERNIER.

Du voyage que ces trois Cavaliers firent au Château de Villardéſaz, & quel en fut le fruit. Fin & concluſion de l'hiſtoire du Bachelier de Salamanque.

NOus prîmes donc tous trois ſur le champ la réſolution d'aller au Château de Villardéſaz, où je jugeai que ma Sœur devoit être encore. Nous-nous diſpoſâmes à partir; & ſuivis de trois Valèts montés comme nous ſur des mules, nous-nous mîmes en chemin pour Cuença, où nous-

nous rendîmes en moins de ſix jours.

Lorſque nous fûmes dans cette Ville, nous trouvâmes à-propos de nous y arrêter, pour nous informer de ce que nous voulions ſavoir, c'eſt-à-dire de ce qui ſe paſſoit au Château de Villardéſaz, qui n'eſt qu'à trois quarts de lieuë de la Ville. Nous aprîmes qu'effectivement le Seigneur Don Pédro Retortillo s'étoit tué en tombant de cheval dans une chaſſe, & que ſa Veuve, encore affligée de ſa mort, menoit une vie triſte au Château, n'ayant avec elle pour toute conſolation qu'une Dame de ſes Amies. Quand Don Manuel entendit parler de cette Amie, il en treſſaillit de joie, ne doutant nullement que ce ne fût Iſménie, qu'il n'étoit

n'étoit pas moins ravi de revoir, que Don Grégorio de retrouver ſa chère Franciſca.

Comme nous tenions tous trois conſeil ſur la manière dont nous irions nous préſenter à ces deux Dames, il me vint une idée folle que mes Camarades aprouvèrent, & que nous réſolûmes de ſuivre. Nous fîmes faire trois habits de Pelerins, ſous leſquels, après avoir laiſſé nos Valèts à Cuença, nous-nous rendîmes à l'entrée de la nuit auprès du Château de Villardéſaz. Nous frapâmes à la porte, & nous dîmes à un Domeſtique qui vint nous l'ouvrir, que trois Pelerins Aragonnois qui alloient à St. Jaques en Galice, demandoient la permiſſion de paſſer la nuit dans les écuries du Château. Le

Domeſtique rentra pour nous annoncer, & vint nous dire un moment après que ſa Maîtreſſe y conſentoit; & là-deſſus nous ayant introduits dans le Château, il nous conduiſit juſqu'au fond d'une ſalle baſſe, où il y avoit de la paille fraîche, & une lampe attachée au mur dans un coin. Amis, nous dît-il, quand il paſſe par ici des Pelerins, ce qui arrive aſſez ſouvent, c'eſt dans cette ſalle que nous les faiſons coucher. Vous n'y ſerez point mal; & comme vous ne manquez pas, je crois, d'apétit, je vai vous aporter dequoi le ſatisfaire. Vous verrez qu'on ne fait point dans ce Château les choſes à-demi.

En achevant ces mots, il ſe retira, nous laiſſant la liberté dont

dont nous avions beſoin, pour céder à l'envie qui nous prit de rire de l'hoſpitalité qu'on nous faiſoit. Il étoit en effèt aſſez plaiſant de voir traiter ainſi des Pelerins tels que nous, & cela nous réjouïſſoit infiniment. Nous attendions que le méme Domeſtique revint; & nous n'étions pas peu curieux de ſavoir en quoi conſiſteroit le ſoupé dont il nous avoit fait fête, lorſqu'un quart-d'heure après il rentra dans la ſalle avec un panier, dans lequel il y avoit du pain, du fromage & des oignons. Il étoit ſuivi d'un autre Valèt, qui portoit une grande cruche de vin de la Manche; & s'aprochant de nous d'un air gai: Voici, nous dît-il, des rafraîchiſſemens que je vous aporte, pour vous don-

ner de nouvelles forces. Bourrez-vous-en bien l'eſtomac, car c'eſt lui qui porte les pieds.

Ce Garçon nous paroiſſant un gaillard qui ne demandoit qu'à parler, nous lui fîmes tous trois tour-à-tour des queſtions, auxquelles il répondit en ſerviteur diſcrèt & affectionné. Nous lui donnâmes occaſion de nous conter le malheur de Don Pèdre, ce qu'il nous détailla ſans oublier la moindre circonſtance. Et Madame ſon Epouſe, lui dîs-je enſuite, a-t-elle été fort touchée de ſa mort? Elle l'eſt bien encore, me répondit-il. Je n'aurois jamais cru qu'une Femme pût pleurer ſi longtems ſon Mari. Don Pèdre votre Maître, lui dît Don Grégorio, étoit aparemment un Cavalier fort aimable?

ble ? Pas trop, repartit le Domeſtique ; c'étoit un mortel d'un aſſez mauvais caractère, un jaloux, un grondeur, un homme plein de fantaiſies. Cependant malgré tout cela, il avoit un je ne ſai quoi, qui le rendoit agréable à Madame. Hé ? n'y a-t-il perſonne qui cherche à conſoler cette belle Veuve, dit Don Manuel ? Pardonnez-moi, reprit le Domeſtique : outre que la Sègnora Iſinénia ſon Amie combat ſans-ceſſe ſa douleur, il vient ici preſque tous les jours un jeune Gentilhomme de Cuënça, qui me paroît propre à ſoulager les ennuis du veuvage.

Ce Cavalier, continua-t-il, ſe nomme Don Simon de Roméral. Je ne doute point qu'il n'ait envie de ſuccéder au Sei-

gneur Don Pèdre, & la choſe n'eſt pas impoſſible. Depuis quelques jours, Madame me paroît un peu moins affligée qu'à ſon ordinaire; ſoit que les diſcours d'Iſménie ayent opéré, ſoit que Don Simon commence à plaîre.

Le raport de ce Valèt me fit craindre que nous ne fûſſions arrivés trop tard, & que ce Don Simon ne ſe fût déjà rendu maître du cœur de Franciſca. Si cela eſt, diſois-je en moi-même, ma Sœur ne me ſaura peut-être pas trop bon gré du ſoin que je prens de ſon honneur. Elle ne reverra point avec plaiſir ſon prémier Amant, ſi elle eſt actuellement prevenuë en faveur d'un autre. Don Grégorio faiſoit à-peu-près les mêmes réflexions, & nous

nous commencions l'un & l'autre à douter que notre pelerinage fût heureux.

A force de faire des questions à ce Domestique, qui n'étoit pas sot, nous-nous rendîmes suspects. Messieurs, nous dît-il en branlant la tête, vous m'avez bien la mine d'être de fins Pelerins. Vous n'êtes pas des *Picaros*, comme le sont pour la plupart ceux qui portent votre habit. Vous avez tout l'air d'être des gens d'importance. Vous-vous êtes déguisés de cette sorte pour jouër quelque comédie, peut-être même avez-vous choisi ce Château pour le lieu de la scêne. Si vous avez besoin, ajouta-t-il d'un quatrième Acteur pour repréſen-

ter votre Pièce, je vous offre mes talens.

Nous le prîmes au mot; & voyant que c'étoit un homme qui pourroit nous être utile, nous-nous découvrîmes à lui; & pour mieux l'engager à nous rendre ſervice, nous lui donnâmes une trentaine de piſtolles. Il connut par-là qu'il n'avoit point mal jugé de nous; & charmé de nos manières à ſon égard: Meſſieurs, nous dît-il, diſpoſez de Clarin votre Serviteur, vous n'avez qu'à commander. Quel eſt votre deſſein, que puis-je faire pour vous? Nous connoiſſons, lui dîs-je, la Maîtreſſe de ce Château, & ſon Amie. Il y a long-tems que nous ne les avons vuës, & nous-nous faiſons une fête de paroître devant elles, pour

pour voir ſi elles nous remettront ſous cet habillement. Allez, pourſuivis-je, allez dire en ſecrèt à Dona Franciſca, que ſi elle eſt curieuſe d'aprendre des nouvelles de Don Chérubin de la Ronda, il y a ici un Pelerin qui pourra ſatisfaire ſa curioſité. Si vous n'exigez que cela de moi, répondit Clarin, c'eſt peu de choſe. Je me ſerai bientôt aquité de cette commiſſion.

En effèt, nous ayant quités, il revint à nous quelques momens après: Venez avec moi, me dît-il, Madame veut vous entretenir. En même tems il me conduiſit à un fort bel apartement, où ma Sœur étoit ſeule avec Iſménie. Elles me reconnurent d'abord toutes deux; Ah, mon Frère, s'é-

cria ma Sœur, quelle agréable surprise pour moi de vous revoir ! Mais pourquoi vous offrir à ma vuë sous cet habillement ? Ma Sœur, lui répondis-je, vous cesserez de vous étonner que je paroîsse devant vous sous cette forme, quand vous saurez la cause de mon pelerinage. Mais permettez auparavant que je vous témoigne la part que j'ai prise à la mort du Seigneur Don Pèdre. Comme je n'ignore pas que vous êtes très-sensible à la mort de vos Epoux, je viens ici partager votre affliction.

La Veuve à ce discours sentit renouveller sa douleur, & ses yeux se couvrirent de larmes. Je crus qu'elle alloit se répandre en nouveaux regrèts, & je m'attendois à essuyer la bor-

bordée ; mais heureuſement Iſménie détourna l'orage, en diſant à ſon Amie : Ma Mignonne, vous avez aſſez pleuré, il eſt tems de vous conſoler ; votre Frère vient ici dans l'intention d'y contribuër. Oh, pour cela, oui, dîs-je, c'eſt mon deſſein ; & j'ôſe vous prédire que les choſes vont bien changer de face dans ce Château. Je ſuis accompagné de deux bons Pelerins, qui ſont dans la réſolution d'y faire ſuccéder la joie à la triſteſſe. Et qui ſont ces Pelerins, dît Dona Franciſca ? je ne veux pas les voir que je ne le ſache. Souffrez, lui rapartis-je, que je ne vous les nomme point, pour vous laiſſer le plaiſir de la ſurpriſe. Ordonnez qu'on vous les amène. Alors Iſménie a-

yant apellé Clarin, le chargea d'aller chercher les deux autres Pelerins, qui n'avoient pas peu d'impatience de ſe montrer ſur la ſcêne.

Dès-qu'ils y parurent, Iſménie reconnut Don Manuel; mais ma Sœur ne démêla pas dans le moment Don Grégorio, qui ne l'eut pas ſitôt aperçuë qu'il courut ſe jetter à ſes pieds: Souffrez, Madame, lui dît-il, qu'un Coupable, entraîné par ſes remords, vienne vous demander grace. Dona Franciſca, moins frapée de ces paroles que du ſon de la voix de Clévillente, ſe le remit, & s'évanouït auſſi-tôt. Je m'étois bien douté que la vuë du Pere de Francillo la troubleroit; mais je ne m'étois point atten-

du

du qu'elle feroit ſur elle une ſi vive impreſſion.

Nous lui donnâmes, Iſménie & moi, promptement du ſecours; & lorſqu'elle eut repris l'uſage de ſes ſens, elle garda quelques momens le ſilence. Enſuite m'adreſſant la parole: Mon Frère, me dît-elle, vous voyez l'effet de votre imprudence. Ne deviez-vous pas me prevenir, avant que d'offrir à mes yeux Don Grégorio? vous n'ignoriez pas les raiſons que j'ai d'éviter ſa préſence. J'ai tort, lui répondis-je, ma Sœur; je conviens que j'aurois dû, par un entretien particulier, vous préparer à revoir un Amant à qui vous êtes en droit de faire les reproches les plus ſanglans, & qui pourtant n'eſt pas indigne de pardon. Il a reconnu

ſa faute, & il la pleure depuis dix ans. Permettez-lui de vous expoſer ce qu'il a ſouffert, daignez l'écouter. Je vous répons de ſa ſincérité.

Oui, Madame, s'écria Clévillente, donnez-moi de grace un moment d'audience; accordez-le aux prières de mon Ami Don Chérubin. Quelque prevenuë que vous puiſſiez être contre moi, les choſes que j'ai à vous aprendre deſarmeront votre reſſentiment. Hé? que pouvez-vous dire pour votre juſtification, repliqua la Veuve de Don Pèdre? Plût au Ciel que vous ne fûſſiez pas le plus perfide & le plus ingrat de tous les hommes! Je demeure d'accord de ma perfidie, lui repartit Don Grégorio; mais que n'ai-je

point

point fait pour l'expier ? En même tems il enfila le détail de ſes ſouffrances, que nous lui laiſſâmes, Iſménie & moi, continuër en particulier, & qui ne manqua pas de produire ſon effèt, c'eſt-à-dire, d'attendrir Franciſca. D'où il faut conclure, que ſi les prémières paſſions ne ſont pas toutes à l'épreuve du tems, du-moins ce ſont des feux mal éteints, qui peuvent aiſément ſe rallumer.

Tandis-que ces deux Amans s'entretenoient tout-bas, je les obſervois, & il me ſembloit que la colère de ma Sœur s'éteignoit à vuë d'œil. Je crois que mon Neveu Francillo ne fut pas oublié dans leur converſation, & qu'il ne nuiſit point à leur racommodement.

Pen-

Pendant ce tems-là, Don Manuel & moi, nous aprîmes à Iſménie de quelle façon nous avions fait connoiſſance avec Don Grégorio, & tout ce qui s'étoit paſſé entre nous & ce Cavalier au Château de Clévillente.

Vous me raviſſez, nous dît Iſménie, en m'annonçant le retour d'un Parjure que mon Amie n'a jamais pu entièrement bannir de ſa mémoire; mais par ma foi, vous ne pouviez l'amener ici plus à-propos. Il étoit tems. Un mois plus tard, vous auriez trouvé Dona Franciſca remariée. Elle commençoit à ſe ſentir du goût pour Don Simon de Roméral, & je la voyois diſpoſée à l'épouſer. Grace au Ciel, m'écriai-je, nous ſommes donc arrivés bien heu-

heureuſement, pourvu-que ma Sœur ne s'aviſe pas de vouloir préférer au prémier en date le dernier venu. Fi donc, reprit Iſménie, rendez plus de juſtice à D. Franciſca. Quand même ſon panchant l'entraîneroit du coté de D. Simon, elle ſe déclareroit pour Clévillente ſans balancer. L'Amant offert par l'amour, cèderoit à l'Amant préſenté par l'honneur.

Quoiqu'Iſménie pût dire pour me raſſurer là-deſſus, je ne laiſſois pas de craindre que ma Sœur ne penſât autrement qu'elle. Cependant ma crainte fut vaine. D. Grégorio étoit un Galant de la prémière claſſe. Il poſſédoit l'heureux talent de perſuader les Dames; auſſi D. Franciſca ſentit-elle renaî-

naître toute la tendreſſe qu'elle avoit euë pour lui; & comme elle n'étoit pas de ſon coté moins habile que ce Cavalier dans l'art de plaîre, elle le rendit plus amoureux qu'il ne l'avoit jamais été. Don Manuel ne revit pas non-plus Iſménie, ſans reprendre les ſentimens qu'il avoit eus pour elle à Madrid; & cette Dame lui fit aſſez connoître par la manière obligeante dont elle le reçut, que ſon bonheur ne dépendroit que de lui, s'il l'attachoit au plaiſir d'être ſon Epoux.

Ces deux Pelerins, qui ne s'ennuyoient pas avec leurs Maîtreſſes, furent interrompus par l'arrivée d'un Domeſtique, qui vint avertir que le ſouper étoit prêt. Là-deſſus la Veuve de Don Pèdre nous mena dans

dans une Salle, où il y avoit une table couverte de toute ſorte de viandes bien aprêtées. A la vuë d'un repas où règnoit l'abondance & la propreté, je me reſſouvins du fromage & des oignons que Clarin nous avoit aportés dans l'Ecurie. Je dîs à Pédrilla: Beaufrère, voilà des mêts qui valent bien ceux qui nous ont été préſentés tantôt. Qu'en penſez-vous? Cette réflexion excita un éclat de rire général, & nous mit tous en train de nous réjoüir: Meſſieurs, nous dît Iſménie, ſous votre habillement, nous vous avons pris pour trois Avanturiers, & nous règlons ici l'hoſpitalité ſur la mine de nos Hôtes; mais des Pelerins tels que vous, méritent que nous les recevions com-

comme d'honnêtes-gens. Auſſi ſommes-nous, mon Amie & moi, très-diſpoſées à vous faire un bon traitement. Je n'ai pas beſoin de vous le proteſter, ajouta-t-elle en regardant avec un ſouris mes deux Compagnons, vous devez déjà vous en être aperçus. Enfin, notre Pelerinage fit la matière de notre entretien pendant le ſouper, & nous fournît mille plaiſanteries qui nous amuſèrent agréablement juſqu'au milieu de la nuit. Alors pluſieurs Domeſtiques qui portoient des flambeaux, parurent pour nous conduire aux apartemens qui nous avoient été préparés. Ainſi les trois Pelerins, au lieu de reprendre le chemin de l'Ecurie pour y coucher ſur la paille, allèrent ſe repoſer

repoſer comme des Inquiſiteurs dans des lits de duvèt.

Le lendemain dans la matinée, ma Sœur m'envoya dire qu'elle vouloit avoir une converſation particulière avec moi. Je me rendis à ſon apartement, où m'ayant fait aſſeoir au chevèt de ſon lit : Mon Frère, me dît-elle, je ſuis contente de Don Grégorio ; il ſe répent de m'avoir offenſée. Il en a, dit-il, depuis dix ans des remords qui le ſuivent, comme autant de furies. Il me cherchoit partout, pour expier par le mariage ſon mauvais procédé. Il me retrouve, il m'offre ſa main ; & plus épris de ma perſonne que jamais, il me jure un éternel amour. Il a rallumé dans mon cœur tous les feux qu'il y avoit fait naître à Cartagène, & j'accepte

cepte ſon offre avec tranſport.

J'aplaudîs à ce diſcours de ma Sœur. Vous faites bien, lui dîs-je; Clévillente eſt votre prémier vainqueur, & le gage qu'il a de votre amour doit vous le faire regarder comme un Epoux qui vous rejoint, après avoir été long-tems ſéparé de vous. Ces paroles firent rougir D. Franciſca, qui me dît: Je crois, mon Frère, que vous voudrez bien me pardonner de vous avoir fait un miſtère de ce gage dont vous parlez. Lorſqu'une Fille tendre raconte ſon hiſtoire, il ne faut pas trouver mauvais qu'elle en ſupprime quelque circonſtance. Ah, vraîment, lui répondis-je, ma chère Sœur! je vous le pardonne volontiers; mais auſſi qu'il me ſoit permis

de

de vous entretenir aujourd'hui de Francillo. Il n'y a jamais eu d'enfant plus aimable. Quand vous l'aurez vu, vous le plaindrez d'avoir été privé de vos careſſes dans ſa prémière enfance, & vous avouërez qu'il mérite bien que ſon Père & ſa Mère le reconnoiſſent pour leur légitime héritier. Enfin, je plaidai ſi bien la cauſe de mon Neveu, que Dona Franciſca s'attendrît ſur ſon ſort, juſqu'à verſer des larmes. Francillo, lui dîs-je, n'eſt plus à plaindre, puiſque le Ciel raſſemble ici ſes parens, & que l'Hymen va les unir tous deux. Ils fixeront ſon état & par-là donneront un nouveau membre à la Nobleſſe de Valence.

Après nous être entretenus aſſez long-tems de Francillo,

nous parlâmes de la mort de Don Céſar notre Frère, & du riche héritage qu'il m'avoit laiſſé. Ma Sœur, (je lui dois cette juſtice,) au lieu de témoigner un avare regrèt de n'y avoir point eu de part, fut aſſez généreuſe pour m'en féliciter de bonne foi. Il eſt vrai, qu'étant encore mieux que moi dans ſes affaires, & ſur le point d'épouſer un Gentilhomme opulent, elle devoit être contente de ſa fortune. Notre entretien finît par des queſtions qu'elle me fit ſur mon mariage, & elle eut tout lieu de juger par mes réponſes, que je ne me répentois pas de m'être marié.

Après cette converſation, j'en eus une autre avec Don Grégorio, qui ſentant irriter de moment en moment ſon amour, parut

parut fort impatient de posséder Franciſca. Tandis-que j'étois avec ce Cavalier, Don Manuel arriva: Je viens, nous dît-il de quiter Iſménie, j'en ſuis enchanté, je meurs d'envie de joindre mon ſort au ſien. Hé-bien, Meſſieurs, leur dîs-je, puiſque vous êtes ſi amoureux, il faut hâter votre bonheur, c'eſt un ſoin dont je me charge; je vai trouver vos Dames, & leur marquer l'impatience que vous avez d'être unis avec elles; je doute fort qu'elles ayent la cruauté de vouloir vous faire languir dans cette attente. Véritablement, dès-qu'elles virent que leurs Amans ſe ſoumettoient de ſi bonne grace au joug de l'Hymenée, elles ſe conformèrent ſans héſiter à leurs intentions.

Quand je vis que les quatre Parties intéreſſées étoient d'accord, nous tînmes un grand conſeil ſur ce qu'il convenoit de faire; & il fut réſolu que ce double Mariage ſeroit célébré au Château de Clévillente, pour plus d'une raiſon. Cela étant arrêté, nous fîmes venir de Cuença nos Valèts avec notre équipage, & nous-nous préparâmes à partir, ce que nous fûmes bientôt en état de faire. Nous quitâmes nos robes de Pelerins, pour reprendre nos habits de Cavaliers; & ma Sœur ayant laiſſé au Fermier le ſoin du Château de Villardéſaz, prit, avec nous & tous ſes Domeſtiques, le chemin d'Alicante, où nous n'arrivâmes qu'au bout de huit jours, n'ayant pas voulu faire plus de diligence, de peur d'incommoder nos Dames.

Dames. Nous ne nous arrêtâmes point dans cette Ville, & nous gagnâmes promtement le Château de Clévillente, où la Veuve de Don Pèdre ſe rapellant les chagrins ou peut-être les plaiſirs qu'elle y avoit eus, ne put retenir ſes larmes, qui furent redoublées par la vuë de Francillo. Mais cet aimable Enfant eſſuya lui-même les pleurs qu'il faiſoit couler, & inſpira pour lui tant de tendreſſe à ſa Mère, qu'elle en fit ſon idole. Outre qu'elle voyoit en lui ſa vivante image, il étoit ſon Fils unique ; car elle n'avoit point eu d'enfans de ſes deux Maris.

On ne s'occupa dans le Château que des aprêts des Nôces de mes Beaux-Frères. Tandisqu'on y travailloit, j'allai chercher à Alcaraz D. Paula ma

Femme, ſans laquelle la fête n'eût pas été complette. Ce ne fut qu'un voyage de ſix jours, après leſquels le Château de Clévillente me revit avec mon Epouſe, dont l'heureuſe arrivée augmenta la joie qui y règnoit. Iſménie & Dona Franciſca lui firent à l'envi des careſſes, & trouvèrent en elle une perſonne diſpoſée à vivre avec ſes Belles-Sœurs en bonne intelligence.

Don Manuel & Don Grégorio ſe donnèrent tant de mouvemens pour hâter le jour qui devoit combler leurs vœux, qu'il arriva bientôt. Ils reçurent la Bénédiction Nuptiale de la main de l'Evêque d'Origuéla, Parent de Clévillente; Sa Grandeur, qui étoit un Moine de l'Ordre de St. Dominique, ayant bien voulu prendre la peine de

venir

venir au Château pour cet effèt.

Voilà de quelle façon Iſménie & ma Sœur furent mariées. Après s'être donné bien du bon tems, elles eurent le bonheur d'épouſer deux Gentilshommes, qui par un excès d'amour pour elles en firent deux Dames d'importance. Que l'Amour eſt admirable! Il tire le rideau ſur la vie paſſée d'une Coquette, quand il veut la marier à un Honnête-Homme.

Ces deux mariages furent ſuivis de réjouïſſances, qui durèrent plus de trois ſemaines. Après quoi D. Manuel & moi, nous priâmes D. Grégorio & ſon Epouſe de nous permettre de nous retirer à Alcaraz; mais nous eûmes bien de la peine à les y faire conſentir. Il y avoit ſi long-tems que ma Sœur vivoit dans une étroite

étroite liaiſon avec Iſménie, qu'elle ne pouvoit ſe réſoudre à cette ſéparation. Cependant elle ceſſa de s'oppoſer à notre départ, à condition que pour être enſemble la moitié de l'année, nous irions Don Manuel & moi avec nos Epouſes paſſer trois mois de l'Eté au Château de Clévillente, & que Don Grégorio & ma Sœur viendroient l'Hiver demeurer trois autres mois à Alcaraz. Ils nous laiſſèrent enfin la liberté de les quiter, ſur la promeſſe que nous leur fîmes d'obſerver exactement la convention.

Fin du Troiſième & Dernier Livre.

PLEASE DO NOT REMOVE
RDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

NIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

Le Sage, Alain René
Le bachelier de
Salamanque